



Jacques de La fin, était de la Conspiration du Maréchal de Biron, qu'il découvrit au roi, et en obtint pour récompense une abolition générale de toute sorte de crimes, même de celui de Bastialité.

Les Aventures du Baron de Feneste.

t. 1. p. 40. — Edit. de 1731.

La Conspiration, prison, Jugement et mort du duc de Biron, ensemble le procès de Jean L'Hôte et l'emprisonnement du Comte d'Auvergne. — Toute la copie imprimée à Honfleur. 1606. in 8.

Catalogue des livres.... dem. S. de la Jarrie.

Histoire. N<sup>o</sup>. 4086.

N<sup>o</sup>. 1789. — Discours très-Visible du passage et arrivée de messieurs les ducs de Montpensier et Maréchal de Biron et de leur armée dans le Pays-bas. — Paris. Mathurin Breuille. 1533. in 8.

N. 2083. — Discours de la Victoire que Monsieur le Maréchal de Biron assiste de mess. les ducs de Guise et d'Elbeuf et autres seigneurs ont obtenue sur les Espagnols auprès d'Aspremont en la Franche-Comté. Paris. 1595. in 8.

N. 2084. — Discours politiques sur la déroute des Espagnols, de Monsieur le Maréchal de Biron. Paris. 1595. in 8.

N. 2087. — Avis de la prise d'Autun par M. de Biron, envoyé à M. Dupré. Lyon. Thib. Anelin. 1595. in 8 de 13 pages.

N. 2097. — Discours de la Victoire obtenue par M. le Maréchal de Biron au pays d'Artois, à l'encontre du Marquis de Waresbon, gouverneur d'Arras et Lieutenant de l'armée du roi d'Espagne. — Paris. 1596. in 8.

N. 2098. — Copie des lettres écrites par M. le duc de Montmorncy, pair et Connétable de France, donnant avis d'une défaite sur les Espagnols au pays d'Artois, par M. le Maréchal de Biron. Lyon. Thib. Anelin. 1596. in 8.

N. 2117. — Traité du mariage de Henri 4, roi de France et de Navarre, avec la Sérénissime princesse de Florence..... plus la Conspiration, prison, Jugement et mort du duc de Biron. — Rouen. Jean Petit. 1609. in 8.

N. 2143. — La Conspiration, prison, Jugement et mort du duc de Biron, ensemble le traité de mariage de Henri 4, roi de France..... Toute la copie imprimée à Honfleur par J. Petit. 1607. in 8.

N. 1780 — Victoire obtenue par Monsieur le Maréchal de Biron contre les perturbateurs de Guyenne. Lyon. Benoit Rigaud. 1580. in 8.

Catalogue des livres de la bibliothèque de M. Coste de Lyon. — Paris. Potier et Jannet. 1834. in 8.



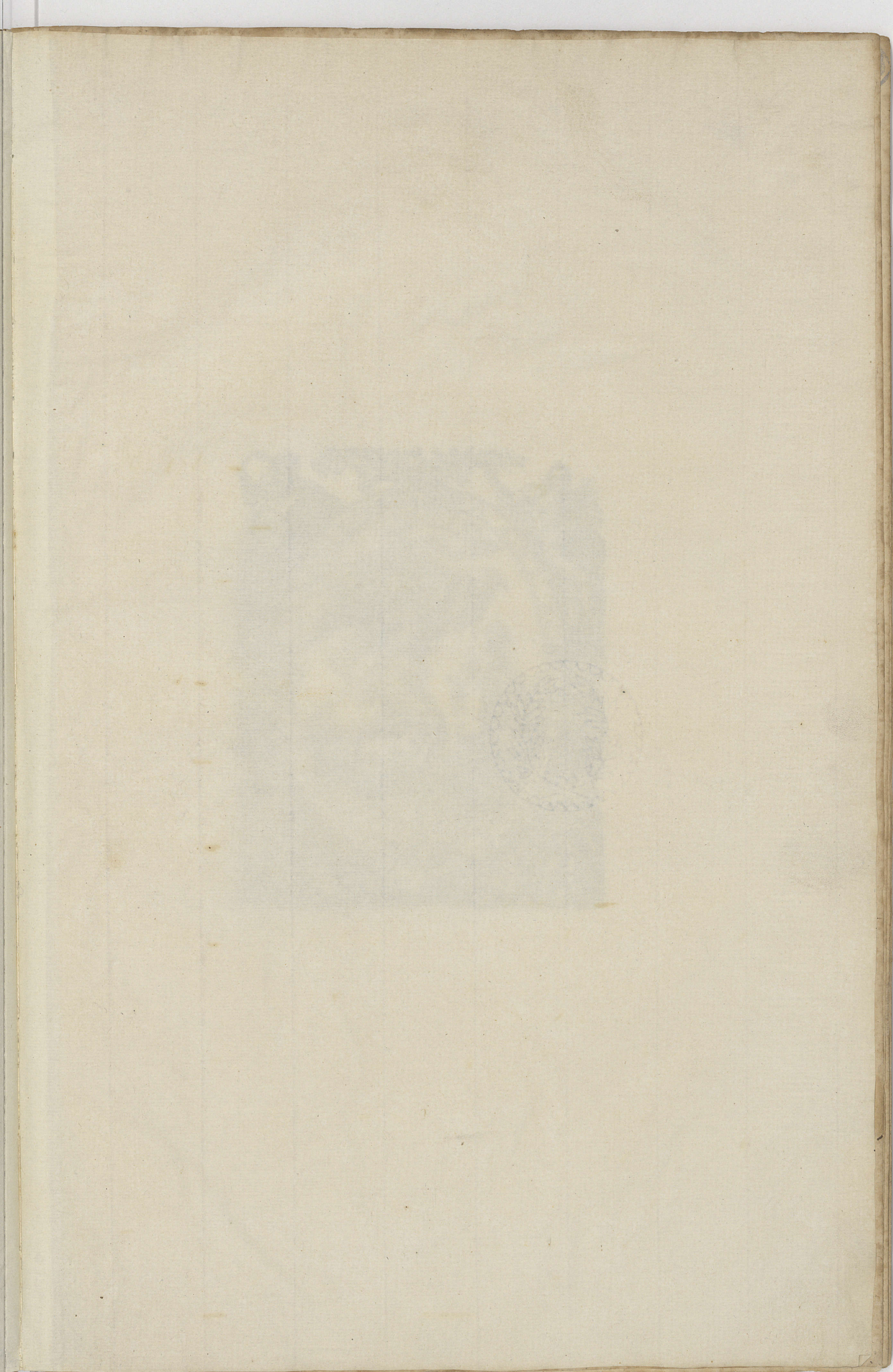
Ms. 1789. - *Discours sur l'histoire de la ville de Québec* et sur ses environs.  
 In deux parties. La première est l'histoire de la ville de Québec, la seconde  
 l'histoire de ses environs. 1789. in 8.

Mr. Page. - Copy of letter written for Mr. John de Mott, Secretary, for the  
Committee of the House, January 18th 1840. In the Appendix  
of the report of the Committee of the House, 1840. Vol. 1.

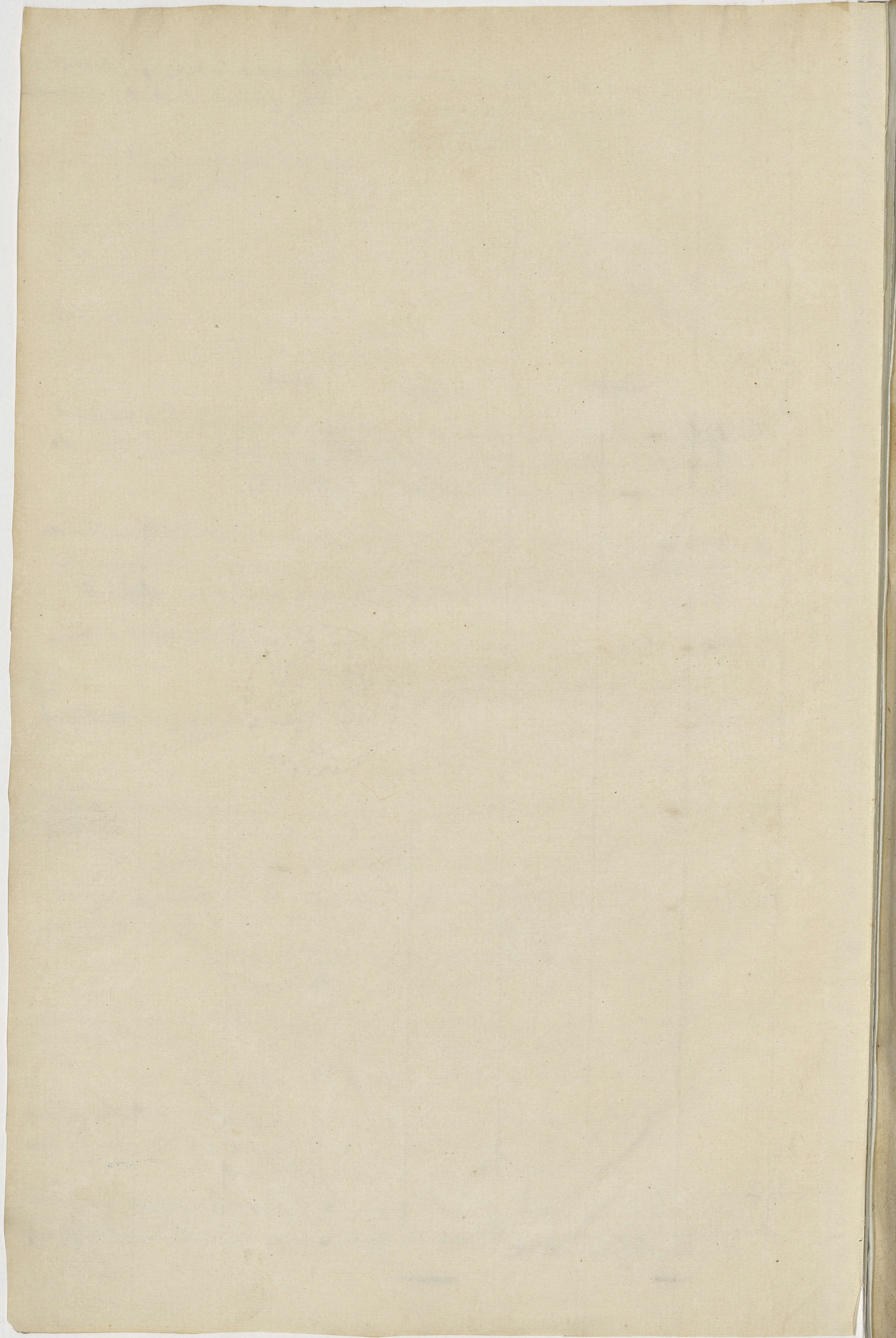
1780 - Robert Adams, Esq.  
to Messrs. de Biond & Co.  
for the above quantity.  
By Wm. Smith Esq., 1780.

Catalogue des livres de la bibliothèque  
de la ville de Paris. - Paris. Imprimé par la cielle.















EP

62 58

000288443



Biron (Charles de) 1602

RECIT PARTICVLIER  
ET VERITABLE, DV  
PROCES CRIMINEL DE  
Monsieur le Marechal de Biron.

*Composé par Messire IACQUES DE LA GVESLE,  
Procureur General du ROY.*

*v. B. H. d. I. F. T. III. p. 283 1<sup>re</sup> col.*

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

GZ56



REGISTRE PARLEMENTAIRE  
ET VERBAUX  
DES  
PROCES-VERBAUX  
DE  
Monsieur le Marquis de...

Compte par Monsieur le Comte de la Chesle  
Procureur General du Roy  
Le 14. Fev. 1701

623





RECIT PARTICVLIER ET VER-  
ritable du procez Criminel de Monsieur le  
Mareschal de Biron.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX



L'EMPEREUR Marc Antonin vn des meilleurs & plus sages Princes dont Rome se puisse vanter, faisant response à vne lettre de Verus son Collegue en la dignité Imperiale, par laquelle il luy donnoit aduis des mauuais desseins d'Auidius Cassius contre l'vn & l'autre, effectuez depuis par sa reuolte contre le suruiuant des deux, entr'autres traicts qui ressentent vne singuliere prudence, & incomparable moderation d'esprit tout ensemble, coule cestui-cy: Que la nature est telle des causes de Majesté, que ceux qui en sont conuaincus, semblent endurer force & violence. Vous sçauiez, adjouste-il, ce que disoit Adrian vostre ayeul: Misérable est la condition des Empereurs, auxquels sinon apres qu'ils ont esté tuez, on ne croit de la tyrannie affectée contr'eux. La verité de ce dire ne se trouue que trop prouuée par plusieurs tristes éuenemens, dont tant l'ancienne que la nouuelle Rome ont esté troublées. Le souuerain gouvernement del'vne & de l'autre, dependant de la fantaisie des vaines elections, & non lié par la chaisne de diamant d'vne legitime succession, estoit comme au premier occupant: De sorte que deslors qu'un Capitaine auoit du pouuoir & de la creance dans les armées, il se promettoit la couronne, & se persuadoit auoir le moyen de la raur à celuy qui la possedoit. De là procedoit la frequence des entreprises & conspirations, qui se tramoient contre la vie & l'Estat des Empereurs, telle qu'ils se poussioient & chassoient les vns les autres hors du Thrône Imperial, ne plus ne moins qu'un clou chasse l'autre, les Soldats qu'ils pratiquoient faisans entrer le nouveau, & sortir l'ancien, comme s'ils iouïoient quelque mystere sur vn eschaffaut. C'est ce qu'escriit vn Historië qui n'estoit encore que des premiers temps, apres le quel plusieurs telles fâcheuses issuës & confuses entrées sont aduenües. Et neantmoins il remarque qu'en moins de dix mois, le Palais des Césars en receut quatre. A l'occasion de quoy ceux qui s'y trouuoient establis, recognoissans ceste inconstance de leur fortune, estoient en vne perpetuelle défiâce, de maniere qu'ils prenoient les soupçons pour preuues & tenoient le pouuoir non gueres moins capital que le vouloir. Ioint qu'avec le défaut des vertus souuent ils estoient tels quel'indignité de leur



naissance les rendoit indignes de ceste souveraine dignité; dont aduenoit que la Noblesse, les richesses, l'administration des honneurs estoient à crime, & à la vertu la ruine se preparoit quasi certaine. Si d'un mauvais Prince quiconque a plus de merite est craint comme son successeur, selon que peu s'en rencontre qui n'en ayent dauantage, il s'ensuit que tous sont contraincts & redoutez. Ceste crainte se tournoit en cruauté, se portoit au sang, & d'ailleurs reduisoit incontinent au desespoir ceux qui se pensoient soupçonnez, les forçoit d'estre meschans, & les contraignoit maintefois de iouer comme l'on dit de leur reste, tellement que deuiner la conspiration la faisoit deuenir, & qui pis estoit, reüssir, selon que tres-viue & vehemente est la valeur, qu'une derniere necessité exprime. Puis ce grand nombre des meurtres, dans lequel parfois des entierement innocens se trouuoient enuoloppez, donnoit suiet de croire qu'on auoit fait tort à ceux qui vrayement estoient coupables. Nous appellons meurtres les punitions dont ils vsoient, d'autant que le plus souuent, sans s'éclaircir de la verité des delations, sans donner ny le lieu, ny le temps de deffence aux deferez, ils enuoyoient de leurs Capitaines pour les tuer, & autre arrest ne se donnoit que le breuet de la mort commandée. Ainsi la parole de l'accusateur n'estoit pas souuent si tost acheuée, que l'accusé ne fust perdu, que le courroux attisé dans leur cœur par le soufflet de l'accusation ne deuinist meurtre, & leur auarice confiscation. Et comme l'éclair sort de la nuée apres le tonnerre, encore qu'il apparaisse deuant; & le boulet par la violence de la poudre est chassé du canon (foudre de la terre) auparauant que l'oreille recoiue le son du bruit: aussi en leur endroit les condamnations precedoient les preuues, & mesme les accusations quelquefois: tant ardants en eux estoient les flambeaux des soupçons, ialousies, & défiâces. Si quelquefois ils y gardoient quelque forme & procedure iudicielle, les Iuges estoient ou pratiquez, ou choisis de ceux, qu'une abandonnée & indiscrete obeissance emmeine, & pour mieux dire, une honteuse & pernicieuse flaterie entraine: ou bien la liberté des aduis estoit opprimée par la crainte & violence, comme quand ( afin qu'un exemple fuffise pour tous. ) Neron fit accuser ce grand homme de bien Thraceas deuant le Senat, le temple de Venus auquel il se tenoit, se trouua entouré de deux compagnies des gardes, l'entrée assiegée d'un grand nombre d'hommes avec les espées, & par les places & à l'entour des temples plusieurs escoüades de Soldats, deuant les yeux & entre les menaces desquels il falloit que les Senateurs passassent. Pouuoit-on dire en un tel Estat, qui souuent en la suite de plusieurs années representoit les premieres heures d'une ville emportée d'assaut, duquel la face estoit terrible, ou les terreurs publiques, tout morne, triste & confus, les plaisirs & réioüissances mesmes accompagnées de frayeur, celuy pareillement qui s'en rendoit la cause ne demeurant assure; pouuoit-on, dis-ie, estimer que rien se fust par la raison, & se maniait par la Iustice? Voila pourquoy les poursuites des crimes, notamment de celuy de leze Maisté, y estoient quasi toutes suspectes, & pour la pluspart estimees calomnieuses, & parmy tant d'innocents qui en estoient broüillez, malaisément estimoit-on qu'il y en eust de veritablement accusez, si que pour le croire ce n'estoit assez de l'attentat, il en falloit voir l'effect.

Mais graces à la bonté Diuine, & à la prudence de nos ancestres, non



seulement la forme, mais aussi l'essence de l'Estat François sont pour ce regard du tout autres. Car premierement son Empire est nettoyé & deliuré des esmotions frequentes & electifs, arresté qu'il est dès sa naissance, non seulement en vne seule maison, mais aussi successiuellement en la personne d'un seul. Ainsi que ceste loy, qui est comme vn droit naturel à la France, s'est perpetuellement maintenüe inuiolable contre les armes estrangeres, entre les diuisions ciuiles, & au milieu mesme des dispositions de l'imprudence & foiblesse de quelques Roys; Aussi elle empesche que la recompense des rebellions ne puisse estre si grande qu'à Rome, & partant faict que tres-grande est la difference des vns & des autres. Car comme il est certain que ce qui a plus de remuneration en vn Estat, y prend aussi plus d'accroissement; aussi la Couronne qui attendoit dans le Romain le succez de la pluspart des reuoltes & conjuratiōs, les y rendoit fort communes. Ce que ne se pouuant en ce Royaume, c'est chose estrange comme ce mal pernicious s'y peut glisser. En second lieu, on n'a iamais veu dans le thrōne Royal de la France, comme dans celui de Rome, des enfans de la terre, l'obscurité de la naissance desquels ne pouuoit que par force estre reuerée des illustres & grandes familles, d'où, ainsi que de quelques fontaines deux ruisseaux se trouuent dériuez, procedoient le mépris d'un costé, cause la plus ordinaire des rebellions; la défiance & soupçon de l'autre, cause pareillement de la cruauté & de l'iniustice. Nos Roys estans les plus Nobles, non seulement entre leurs subjects, mais entre tous les Roys & Princes du monde, quel orgueil peut dédaigner leur dignité nullement artificielle, ains tout naturelle? Ils naissent Roys & ne se font point, dès qu'ils sortent du ventre maternel; non des langes priuez, mais le pourpre Royal les reçoit; le Soleil les voit en mesme heure & hommes, & Princes; de maniere que ce lustre esclatant, qui en naissant les entoure, & le reste de leur vie perpetuellement les orne, leur oste les soupçons & défiances, desquels la conscience du deffaut de l'origine touchoit le cœur des autres, & par consequent comme il laissoit à ceux-là, aussi coupe-il entierement à ceux cy, en ceste partie toute occasion de saüice & d'iniustice. En troisieme lieu, & qui est la principale cause de la difference, ce qui est pour ce regard entre l'Empire Romain & cestuy-cy, nos Roys n'ont accoustumé de mesler leur pouuoir avec le droit, ny d'accroistre l'un à la diminution de l'autre, ny d'vser de commandement en ce où la loy peut agir. Car entre plusieurs belles coustumes qui s'observent parmy nous, celle-là est des plus singulieres, qu'ils n'assubjettissent aucunement à leur volonté l'administration de la Iustice, ains la laissent toute entiere à la conscience de ceux, qu'à la décharge de la leur ils establisent Iuges entre leurs subjects, voire parfois entr'eux-mesmes & leurs subjects; si que d'une mesme iurisdiction vsent & la principauté & la liberté. Aussi pour declarer ceste parfaite & accomplie reuerence & manutention tout ensemble de tout temps par eux réduë à la Iustice, ils ne se sont iamais fait représenter en leurs sceaux, armez, ainsi que la pluspart des autres Roys, lesquels neantmoins ils surpassent en loüanges guerrieres: mais vestus d'une longue robe, & la dextre armée du Sceptre ancien, Symbole de Iustice, comme entr'autres le Poëte Romain nous apprend, parlant du Sceptre de Priam: mais les nostres craignans que ceste houlette Royale (ainsi pouuons nous appeller le Sceptre, puis qu'il appartient à ceux que les plus anciens Siecles ont nommé



Pasteurs des Peuples) n'exprimast assez leur iuste intention, ils ont aussi voulu pour la declarer plus ouuertement, que dans leur fenestre fût representée la main de la Iustice, iugeans avec beaucoup de prudence que la Iustice estant le premier arcaboutant de l'Estat, & l'ancienne colonne de leur Royauté, c'est celle qui principalement peut conseruer l'un & maintenir l'autre. Car comme il est obserué par l'un des plus elegans & iudicieux historiens Romains: l'Empire facilement se retient par l'art, par lequel du commencement il a esté acquis Par cet art qui n'a point d'artifice en soy, tout naif, tout pur, net & entier, la plus grande partie de l'Empire François s'est du commencement acquise.

Ce mot de prime oreille sera trouué nouveau quand on se souuiendra auoir leu, que ces terres heureuses & fertiles occupées par nos ancestres, faisoient vne ancienne prouince de la Republique Romaine. Mais encore qu'il se puisse dire que ce fut vne espece de Iustice, que l'Estat qui auoit pillé, fût saccagé, ceste tour de Babel bastie des ruines des autres demolie, & les pieces apportées de diuers endroits par tyrannie & violence, fussent aussi par force separées, & dispersées; ce n'est pas à dire que tels saccageurs & destructeurs, bien que ministres de la Iustice de Dieu, soient plus iustes que ceux que par le tout souuerain arrest de sa prouidence ils ruinent & destruisent. Tels qu'en ce temps-là estoient les nations barbares qui de tous les quartiers du monde accoururent pour démembrer & défaire le reste de ceste grande statuë que la prescience diuine plusieurs milliers d'années auparauant auoit présentée aux yeux endormis de Nabuchodonosor. Nos François à la verité en eurent leur part qu'ils prindrent en partie, nontant sur les anciens, que sur les nouveaux vsurpateurs, desquels le temps n'auoit ny consolidé, ny iustifié l'vsurpation; & le reste ne le prindrent encore tant d'eux mesmes, qu'ils le receurent premierement présenté par les peuples languissans souz la cruelle rigueur de certains petits Tyranneaux, lesquels en qualité de Lieutenans des Empereurs, mais en effect de Seigneurs, retenoient quelques villes restées de l'inuasion des Goths & des Bourguignons; puis elle leur demeura, non par leurs iustes armes seulement, mais par cession des Goths, & encore d'auantage par transport des Empereurs Romains mesme. Car quoy que les François tinssent paisiblement les Gaules, & que l'obeissance de tous les Gaulois fût volontaire; si est ce qu'ils n'estimoient leur conqueste assurée, si elle n'estoit accompagnée de la Iustice. Tellement que sur l'aduis que l'Empereur Iustinian eut de leur intention, comme remarque Procope, luy mesme leur accorda volontairement ce qu'ils desiroient. D'ailleurs ceste volontaire obeyssance des Gaulois n'estoit procedée que de leur Iustice, de laquelle, dés qu'ils eurent franchy le Rhin, ils rendirent tant de preuues, que les peuples, comme à l'enuy les vns des autres, venoient rechercher leur domination; & bien qu'ils fussent encore lors plongez dans les tenebres du Paganisme; leur bonté ne laissoit pas de reluire tellement d'as le sombre de ceste superstition, que les Euesques mesmes portoient les peuples à ceste submission; ainsi que Gregoire Archeuesque de Tours, Gaulois de nation, en plusieurs endroits de son histoire raconte particulierement. Rare certes equité, & singuliere moderation de compatir premierement parmy la contrariété des religions, ou pour mieux exprimer, des creances; & puis s'entretenir en la diuersité du langage, mœurs,



& façons. Auffi eftoit-elle tellement loüée & recommandée, que le bruit en paſſa les mers, & s'entendit iufques au fond de la Grece. Agathias hiftorien Grec ne ſe pût laſſer d'en dire du bien, & s'arreſte en ſon hiftoire ſi auant ſur ce diſcours, qu'à grand peine en peut-il ſortir, apres auoir rendu aux Princes François tout l'honorable témoignage qui ſe peut, de tres-bonnes mœurs, de ciuilité, de courtoisie, & principalement ce qu'il admire beaucoup, d'equité enuers leurs ſubjects, & de concorde entr'eux; à quoy il attribué la grandeur de leur Eſtat, d'autant qu'où (ce dit-il) la Juſtice & la charité ſont cheries entre les hommes, elles rendent au dedans les Eſtats heureux, ſtables & de longue durée, & pour le dehors les courēt contre les injures, & offences qui en peuuent venir. De maniere qu'il conclud que nos Princes ainſi bien inſtituez, ſe vainquoient premieremēt, & puis leurs voiſins. Ayant donc ioint à la valeur & felicité de leurs armes la Juſtice & de bonnaireté, ceſte bonne opinion leur gaignoit plus d'ames, que leur eſpée n'aſſujettifſoit de corps d'hommes. Si la concorde eut pût continuer, telle qu'Agathias la remarque, la France fût ſans doute le ſiege de l'Empire du monde. Mais au moins, la continuation de ceſte equité enuers les ſubjects, a conſerué les tables de ce grand vaiſſeau, que le vent d'ambition, & l'orage de cōuoiſiſe ont fait mainteſois dōner à trauers les bancs & écueils de diſcorde. Car l'obeyſſance, cœur vrayement de l'Eſtat Monarchique, qui principalement le viuifie, ſ'eſt touſiours parmy les plus grands dāgers entretenuë, non par autre artifice que l'equité perpetuelle du commandement. C'eſt par là que l'autre ſ'eſt renduë plus entiere à ceſte-cy. Il y a ie ne ſçay quelle coutumace en l'eſprit humain; cōme elle le faiēt roidir contre la violence, auffi le laiſſe-elle aller à la douceur moyenne, qu'il ſuit plus facilement qu'il n'eſt mené, & qu'une volontaire innocence ſe range près les ordonnances moderées. Telles ont eſté preſque continuellement celles de nos Roys. Car ſ'il y en a eu entr'eux de moins bon naturel, la couſtume receuë de main en main de leurs predeceſſeurs, leur a ſerui de barriere, pour les retenir dans les bornes de la Juſtice; de maniere que la mauuaistié venant à prendre ſa courſe par la carriere de la puiſſance, ſe trouuoit auffi-toſt arreſtée par cēt ancien vs & couſtume, avec telle force qu'elle leur faiſoit changer d'humeur, corrigeoit les défauts de leurs mœurs, & enfin ſe rendoit en eux quaſi ſemblable à la nature, à cauſe de la voiſinance & proximité, qui eſt entre ce qui ſe faiēt ſouuent, & ce qui ſe fait touſiours, l'un de la nature, l'autre de l'accouſtumance. Auffi ne peut-on remarquer dedans vn ſi grand nombre, des Cambyſes, des Ochus, des Tyberes, Caligules, Domitians, Caracalles, Maximins & autres tels monſtres de tyrannie & de cruauté, ce qu'il ne faut ſeulement attribuer à la manſuetude dont la religion Chreſtienne appriuoïſe les eſprits les plus farouches, puis que l'Eſpagne a languy ſouz Dom Pietre le mauuais, l'Angleterre a ſouffert ſouz Richard D'yerch; le Royaume de Naples a gemy ſouz le vieil Ferdinand, & tant d'autres Royaumes & principautez Chreſtiennes ont porté des Princes remuants, la cruauté & iniuſtice comme enſeignes Royales; Principautez deſquelles les iours ne plus ne moins que pluſieurs de l'Empire Romain, ont eſté troublez, enuelopez de tenebres, & ſe ſont paſſez en crainte, treneur & eſpouuentemēt. Les iours de ceſte-cy au contraire ont eſté perpetuellement en cēt endroit eſclairez d'un Ciel net & ſerain, & aſſeuré de tout orage. On n'a oncques veu en



nos Roys ; soit à cause de leur naturel, soit à cause de leur institution, & exemple de leurs predecesseurs ; soit à cause de l'ordre de l'Estat, ceste horrible gloire, mais familiere aux grands Empires, d'ostentation de leur puissance par les terreurs. On peut, pourueu que sans crime les offenser impunément, on peut, pourueu que sans mauuaise volonté, contre leur personne & contre leur Estat s'opposer à la leur. Et ce que l'Empereur Tybere, l'un de ceux que nous venons de nommer, par vn fin & feint discours, disoit de Piso accusé d'auoir fait empoisonner Germanicus son fils adoptif, que s'il auoit esté bien-ayse seulement de la mort de son fils, & s'estoit resiouy parmy les larmes de luy son pere, il le hayroit, l'esloigneroit de sa familiarité, luy fermeroit la porte de sa maison, & vengerait vne inimitié priuée, & non d'un Prince; cela, dis-je, qui pour autre que pour ce ministre de sa mauuaitié, n'estoit que parole, s'est veu souuent effect en ce Royaume: de maniere qu'on en pourroit remarquer pour auoir perdu les bonnes graces des Roys, & encouru leur indignation, n'auoir pourtant, ny perdu la vie, ny couru fortune des biens, ny mesme auoir esté destituez des offices publics dont ils estoient pourueus.

Ceste profonde seureté, qui esleue le droict par dessus l'injure, & rend la face de l'Estat si agreable, que rien ne manque à la liberté, sinon la seule licéce de se perdre, peut elle permettre aucun soupçon de violence cõtre le Prince és iugements qui cõcernent le crime de leze Majesté, où les parties priuées n'apportent leurs mal digerées passions: mais la poursuite se fait à la requeste seule de son Procureur General, lequel ordinairement il choisit tel que, ce que le Consul Pline attribué à grand merite à Trajan, le plus souuent ses sujets ausquels il se rend partie ne voudroient d'autre Iuge. La mauuaise opinion de ce qui se passe en tels affaires cõtez en la lettre de l'Empereur Marc Antonin, pouuoit donc auoir lieu dans Rome, & le pourroit encore és autres Estats, esquels vn absolu vouloir sert de loy où l'insolence de la prosperité mondaine apporte méconnoissance de la condition humaine; mais nullement en cestui-cy, auquel les Roys dès sa premiere institution, ainsi que nous auons monstre, sont sinon faictz, pour le moins façõnez à la Iustice, où entre les charges de la succession Royale, ils reçoient de leurs deuanciers la moderation & retenue, & par leur exemple aprennent à se souuenir non seulement qu'ils sont hõmes, mais aussi qu'ils commandent à des hommes, & où les loix reglent le pouuoir: si que, non plus qu'à elles, les peuples leur sont assubjettis. Car bien qu'elles moderent nos conuoitises, & repriment nos volonteiz desordonnées, toutesfois conuersent elles avec nous, & entre nous. Aussi en France les Rois sont esleuez en sorte, que leur honneur & puissance qui est par dessus les hommes, est d'hommes toutesfois, & n'y a entre leur commandement & le commandement des loix, autre difference, sinon que le commandement de celles-cy, ne se relasche ny ne s'addoucist; ains comme elles demeurent sourdes & inexorables aux plaintes & repentances de ceux qui les ont enfrainct, aussi ne se trouue en leur endroit pardon, ny aux crimes, ny aux fautes mesme. Au contraire la grace de nos Rois a tousiours esté ouuerte à la faute, & souuent s'est estendue iusques à la malice. Qui est ce seul en quoy il se peut dire, qu'ils se dispensent des loix, & destournent aucunement le cours de la Iustice. Si c'est en clemence & en bonté tant seulement, comment est-il presumable qu'ils les violent en rigueur, veu  
mesme



meſme ainſi qu'il a eſté touché, qu'ils ont laiſſé entierement l'exercice de la ſeuverité à leurs Magiſtrats & Officiers, & ſe ſont reſervé le ſeul pouuoir de grace. Si ces preſumptiōs n'ont eſté par le paſſé receuables, elles le ſont encore moins en ce regne, auant & depuis lequel le Prince a rendu toutes les preuues qui ſe peuuent d'une genereuſe bonté, & d'une clemence accomplie, & es actions duquel dans le milieu des grandes guerres, qui l'ont trauerſé dès ſa ieuneſſe, s'eſt perpetuellement remarqué ce qui s'eſt dict, non auec tant de verité d'Alexandre le Grand, vne vaillance humaine, & vne humanité vaillante. Rome a grandement recommandé ſon Auguſte d'une ſinguliere clemence & debonnaireté, en ce qu'il eſtoit facile & prompt au pardon, difficile & tardif au chaſtiment: ſi qu'il ſembloit endurer peine lors qu'il la luy falloir ordonner, qu'il a ſauué pluſieurs de ſes aduerſaires, les a meſlez parmy ſes plus confidants, & a compoſé la premiere troupe de ceux qui de plus prez l'approchoient, de l'armée ennemie. Toutes ces parties ſe rencontrent encore plus amples, & plus abondantes en noſtre Roy, duquel la clemence eſt naturelle, & née auec luy, & à laquelle ny l'aage, ny les occasions, ny la repentance de rigueur n'ont donné, cōme à celle d'Auguſte, origine. Il ne s'eſt iamais rendu ny auteur, ny cōplice de proſcription, ſes victoires n'ont eſté ſanglātes, au milieu des combats il a tenu où il s'eſt pû ſans peril, la main haute, de toutes lesſquelles choſes le contraire trouue s'eſtre paſſé en la ieuneſſe de ce Prince Romain, à quoy en ſa vieilleſſe il ne tournoit les yeux qu'à regret, & ne plus ne moins qu'un Lion repeu n'eſt mal faiſant, ſa clemēce n'a eſté autre qu'une cruauté raſſaſiée, & inhumanité laſſée. Mais la continuelle ſuite des actions du noſtre, iuſtifie trop clairement, que n'ayſue & entieremēt parfaite eſt ſa debonnaireté, non accommodée au temps, non compoſée par la prudence, autrement elle n'eut eſté perpetuelle, eſgale & ſemblable à ſoy-meſme. Car il n'eſt pas poſſible de porter ſi longuement le maſque, mille rencontres ſi elles ne l'oſtent, le leuent pour le moins. Ce qui eſt feint retourne à ſon naturel, mais ce qui ſubſiſte par la verité, & eſt par maniere de dire tiré du ſolide, s'affermir par le temps de mieux en mieux.

Le Prince donc eſtant tel que nous diſons, la principauté telle que nous auons dit, ſon premier eſtabliſſement réglé, & ſa continuation conduite perpetuellement par la Juſtice, le propre mouuement des principautez voiſines n'y ayant aucun lieu, ou bien celui de la perſonne le cedant à celui de la loy, les pourſuites de crime de leze Maieſté ne s'y faiſants que par neceſſité, non par parties emportées d'aigreur, mais par un office public, qui eſt autant partie pour la declaration de l'innocence, que pour la preuue du crime, autant pour l'abſolution que pour la condamnation; Neātmoins c'eſt choſe eſtrange comment on calomnie le iugement du feu Mareſchal de Biron; de ſorte que bien qu'il ait eſté plus que ſuffiſamment atteint & conuaincu, ſi eſt-ce que ce que diſoit l'Empereur Marc Antonin n'eſt en cēt endroit que trop pratiqué, tant il y en a qui ſe font acroire toute la procedure auoir eſté accompagnée de violence, s'échapanſ de dire, qu'il auoit pluſtoſt voulu que faiſt mal, & encore pluſtoſt penſé que voulu, comme ſi en la grauité des crimes, les loix ne puniſſoient pas auſſi la mauuaiſe intention, cōme ſi par la volonté la malice n'eſtoit pas parfaite, l'effect n'y adiouſtant quel'ouuerture & l'exercice; & cōme ſi l'ame d'une main pure & non ſouillée, ne pouuoit eſtre ſanglante. Si es autres crimes,



appeloient crime d'impieté, le tenoient tres-prochain du sacrilege, & le faisoient suivre celuy qui se commet contre la Diuinité; loint qu'on peut poursuivre les autres quand ils sont commis; mais si on ne pouruoit à ce que cestuy-cy n'aduienne, en vain quand il est aduenu les loix sont inuocquées, en vain les iugements implorés. Volontiers on ne prendra pour effet la coniuration contre l'Estat, & la personne du Roy, les traictez avec ses ennemis, les ouuertes à eux faictes pour l'inuasion du Royaume, l'aduis à eux enuoyé pour entreprendre sur l'armée, vn seul desquels points le Conseil de nos Iuriscultes resoult estre crime de leze Majesté. Il falloit donc attendre que le deffunct Marechal lançast dans sa patrie, & contre son Roy les armes de Sauoye, que l'ennemy appelé de delà les monts rassasiast de nostre sang sa haine, & que les Capitaines & Soldats François payassent les sacrifices mortuaires deuz de longue main aux tombeaux Piémontois. Il n'y a pastant grand subiect des'estonner, comme il y en a qui ne voyent, ou ne veulent, ou bien ne font semblant voir chose si claire & manifeste; d'où recherchant la cause, ie l'attribuë à la diuersité des humeurs restées de nos funestes troubles; ainsi que d'une grande fièvre il en demeure long-temps apres dans le corps du malade, de maniere que s'il ne vit de regime il est en danger de rencheute. Las! tant s'en faut, qu'aprez tant d'accez de ceste fiévreuse fureur, qui nous a par la suite de tant d'années tourmenté, nous viuions de regime pour chasser ce qui est en nous d'humeur peccante, qu'au contraire nous retournons aux mesmes desbauches & dissolutions, d'où premierement elle est procedée.

Les vns sont marris de voir par la fin de celuy qui renouuelloit la guerre ciuile, & avec la conjunction de l'estrangere la rendoit perpetuelle, coupée l'esperance du gain, & aduantage qu'ils s'y promettoient, lesquels non tant contents de la recompense des dangers, que des dangers mesmes, pour ce qui est certain & ià acquis, aymēt mieux ce qui est nouveau, & hazardeux & incertain. La malice de tels desseins se manifeste assez de soy-mesme, & decouure la honte de ceux, qui gorgent du suc & du sang du pauvre peuple, tournent encore les yeux sur ce peu qui a eschapé du sac & du pillage. Les autres par haine de l'estat present, & desir du changement, se resioüissent de leurs perils mesmes, & ceux-là sont de deux fortes; les vns ont seruy pendant les troubles, & par leur seruice auoient conceu de tres-grandes esperances, desquelles décheus conçoient maintenant vn courroux tres-dangereux, & qui est par fois bastant pour s'attacher à ce qui est de plus saint & venerable. Mal ordinaire apres les grandes guerres ciuiles, & tres importun au victorieux, auquel il est mal-aisé; & presque impossible de satisfaire à tant de desirs, quand la pluspart veulent chacun pour eux, ce qu'il peut en commun. A ceux-là se peuent adjoindre d'autres, lesquels ont esté recogneus de leurs seruices; mais selon la rencontre de la fortune, non si bien que ceux qui veritablement, ou selon leur aduis, n'ont pas si bien seruy. Ceux-là deuroient auoir pris en gré ce qu'ils ont obtenu, sans le comparer à ce qui est aduenu aux autres, & se représenter que nul ne peut estre heureux, si vn plus heureux que luy le trouble & le fasche. Et neantmoins les vns & les autres, sans entrer en telles considerations, ny sans penser qu'une heure seule parfaict souuent ce que les iours, les mois, & les ans ont longuement attendu, demeurent



mal contents contre celuy, duquel où ils n'ont receu bien-faicts, ou selon leur opinion, les ayans receus petits, les tournent à injure, & partant prennent plaisir de tirer en enuie ce qui se passe souz son autorité, selon la liberté que la langue s'est acquise en ce Royaume. Il y en a encore, outre ceux cy, lesquels n'ayans occasion de se plaindre de leur fortune, ny de la benignité du Roy, toutesfois comme ils seroient bien aysez de la guerre, sont marris de voir esteint le flambeau qui l'allumoit, & volontiers de l'enuie du faict espraindroient-ils quelques bluettes de ce feu pernicieux, & pour ce ne laissent rien en arriere de ce dōt la pitié, la crainte, & le courroux se peuuent émouuoir; toutesfois ils ne prendroient les armes contre le Roy: mais desireroient se rendre necessaires, & que leur seruice deuint plus agreable par le bēsoin & par le peril. De tels hommes l'espece est plus honneste, mais la volunté & la cause non moins déraisonnables. Quelle iniquité est-ce de vouloir paruenir au bien-faict par injure, chercher lieu au deuoir par méchanceté? Ce seroient bien des seruites conduits par vne voye detestable, qui auroient commencé par vœux & desirs contre celuy le quel ils assisteroient, & auquel ils ne pourroient sans honte & sans crime défaillir. Cruel & inhumain naturel, qui au milieu de la déolation de sa patrie souhaite du pouuoir & de l'autorité, & affecte vn honneur trépé du sang de ses compatriotes. L'autre sorte de gens auxquels déplaist que le changement projecté ne soit arriué, est composée d'hommes misérables, qui ayant honteusement dissipé leurs biens, chassez, ou sur le point d'estre chassez de leurs maisons par le luxe infame, portent enuie aux bons, les blâment & découpent; au contraire loüent & recommandent les meschants, & par desespoir de leurs affaires particulieres, voudroient voir les communes sans dessus-dessous, pour sans aucun soin de l'auenir, se paistre de troubles & de seditions. Nous ne sçauons que trop que la pauvreté ne tient pas compagnie à ces fols & meschants seulement; elle assiege aussi des plus sages & plus gens de bien. Mais ils ne songent à estayer leurs ruynes de celles du public, n'attendent rafraichissement pour se iecter de la flamme dans le milieu du feu, & n'esperent soulagement par ce qui les a de telle sorte accablez. C'est la guerre ciuile à laquelle comme à la ressource, ou plustost endormissement de leurs maux, les volonte des autres aspirent. Je leur demanderois volontiers, ou pourquoy il pēsent leur perte moins douloureuse avec plusieurs, ou s'ils ne peuuent viure honnestement, pourquoy ils veulent honnestement perir? Mais quoy? c'est l'ordinaire des malheureux, d'aymer mieux estre enuoloppez dans la ruine vniuerselle, qu'engloutis dans leur propre & particuliere, endurants en l'une & en l'autre; de mesme prennent pour reconfort, d'estre moins apperceus, & mettent la diminution de leur mal en la méconnoissance d'iceluy.

La cinquième espece de ceux qui regrettent la mort du feu Marechal de Biron, & en la regrettant, ne parlent en bons termes de ce qui s'est fait contre luy, est tirée de la troupe de ses parents & amis, lesquels certes on ne peut nier estre tres-grands. Car outre qu'il estoit bien allié & appareté, y a peu de ceux qui ont fréquenté les armées & suiuy la Cour, lesquels viuant ne l'ayent aimé, n'ayent tâché à se faire cognoistre & aymer de luy, & ayans acquis ses bonnes graces, ne s'en soient fort resioüis. On regardoit celuy qui commandoit aux armées, que le Roy honnoroit entre les pre-



miers de son Royaume, auquel il laissoit vn grand pouuoir d'obliger & de nuire, la faueur duquel estoit accez enuers celle de sa Maiesté. Les belles & grandes choses qu'il a faict souz les heureux auspices de son maistre, & en secondant sa valeur, luy acqueroient aussi de la bien-veillance, mesme sans espoir de bien-faicts particuliers; ains seulement d'un general & vniuersel, à l'occasion de ce enquoy il seruoit bien. Pour le regard de ses parents, ils se doiuent souuenir que leur maison n'est pas la premiere des grandes & illustres de ce Royaume, ny des Royaumes & Estats estrangers, en laquelle vn tel mal-heur soit arriué. Que le crime de celuy qu'ils attouchoient de sang, comme il est tres-grand, est aussi crime de grand, non seulement grand de pouuoir, mais aussi de courage; la passion dont il procede n'entra iamais és natures basses, foibles, ou paresseuses, mais és fortes actiues & vigoureuses. Et c'est ce que dit Platon, qu'ainsi qu'un esprit foible & remis, n'est cause ny de grands biens, ny de grands maux: aussi ceux-cy, entre lesquels le crime de leze Majesté tient le premier rang, ne prouiennent que d'un genereux & robuste. Qu'ils prennét donc ce qui estoit de generosité en leur parent, comme venant de la vertu de leur race commune, & la peste que mal digerée elle a poussé, demeure attribué au default seul de l'homme. Il y a és races par des siecles, comme en ce qui prouient de la terre par des années, ie ne sçay quelle sterilité & fertilité, de sorte qu'on voit pour vn temps vne maison fleurir en hommes excellés, puis vient vne autre saison en laquelle ces belles fleurs se trouuent flestries. Surquoy vn autre grand Philosophe remarque par les accidents de quelques illustres familles de la Grece, que les esprits tels que nous venons de dire, quand ils viennent à déchoir, se tournent en folie. Ce déchet des lignées qui par degrez descend d'homme en homme, s'est icy rencontré en vn seul homme, si que ce qui estoit courage & valeur, s'est comme tourné en rage & folie. On dit qu'en Amasie près la mer majour, il y a vne sorte de miel qui rend les personnes insensées. Aussi la vogue des peuples en leuant & poussant son ambition par loüanges qu'elle luy donnoit, comme d'un costé luy estoit aussi douce que miel, d'ailleurs rendoit son impetuosité si mal aisée à retenir, qu'en fin ne plus ne moins que s'il eust gousté de ce miel veneneux, la rationnelle partie de l'ame s'est trouuée pour ce regard offensée. Ce poison n'estant que trop commun parmy les grandes fortunes, les siés ne doiuent s'affliger démesurement, à l'occasion de ce qui auparauant eux est arriué, & apres eux arriuera à plusieurs nobles familles. Comme l'égalité doit consoler la durezza de la destinée, aussi moins leur permet-elle de déguiser la faute, iustifier son crime, & par ceste iustification accuser d'injustice le iugement. Il estoit leur parent, mais y a-il parenté plus proche que celle de la patrie, laquelle iustement s'attribuë la premiere partie de nostre estre, & comprend en soy toutes les charitez de tous, mesme celles de ceux qui nous ont engendré? Qu'ils voyent dans les histoires combien honorez en leur siecle, & reuerrez des suiuaunts ont esté les peres mesmes qui reuestiffans ceste charité, se sont dépouillez de celle que la nature imprime dans les cœurs, à l'endroit des enfants: si que leur ayant fait arracher ces viuâtes entrailles plus adherentes à nous, que celles qui font part de nos corps, les a rendus exacteurs de la peine du spectacle, de laquelle la fortune les deuoit retirer. Comme ceux-cy sont vertueux personnages, ils ne deuoient prendre à reproche, ce que s'ils eussent esté parmy les lu-



ges leur affection au fervice du Roy, leur zele au bien & repos de la France, & la iuftice mefme leur eult mis dans le cœur & dans la bouche.

Quant à fes amis ils fe doiuent reprefenter que la fociété du droit humain enfrainte, & l'a religion du diuin violée par les deffeins, a couppe le lien qui les conjoignoit avec luy, & la comme rauy au merite de tout ce que par le paffé il auoit faiét de bien, tant pour le general que pour le particulier. Qu'ils ayent d'oc plus d'égard à ce qu'ils doiuent au genre humain, à leur patrie, à leur Roy, aux tombeaux de leurs peres, à leurs femmes & enfans, qu'à ce qu'ils doiuent à vn feul. Qu'ils ceffent par vaines plaintes inutiles, mefme à celuy qu'ils plaignét, vouloir faire croire qu'il a esté trop feuerement traité. S'ils les veulent continuer qu'ils ne plaignent point tant fa peine, que la cause de fa peine. Ainfi à Rome (ce que j'ay touché des peres autant pitoyables enuers leur patrie, qu'impitoyables enuers leur lignée, me la ramentu) Quand le Consul Brutus fift punir de mort cruelle fes enfans, pource qu'ils auoiét traité avec les Ambaffadeurs de l'ennemy de la Republique, l'Hiftoire remarque qu'on n'auoit point tant de pitié d'eux que du forfait pour lequel ils eftoient fi rudement chastiez, en ce que leur pays ayant esté deliuré de la Tyrannie, leur pere auteur de la liberté, le Consulat ayant commencé dans leur maifon, ils fe feroient neantmoins laiffé aller à consentir de liurer au cruel Prince qu'on auoit chaffé, & le Senat, & le Peuple, & les Temples de leurs Dieux, & tout ce qui eftoit entierement du nom Romain. Auffi eft-ce pas vn luftueux exemple de la fragilité humaine, que celuy auquel le Roy nostre liberateur auoit fait l'honneur de fe feruir de luy, à décharger ce Royaume de l'oppreffion des armes, & à l'affranchir de la domination eſtrangere; qu'il auoit pour les fervices comblé de toutes fortes d'honneurs & de biens, & orné fa maifon de nouvelles dignitez, ait esté neantmoins fi miserable de trahir fon Roy, fon Maiftre & bien-faiéteur, ouurir fa patrie à l'inuaſion des meſmes ennemis, contre lesquels il auoit combattu, abandonner à leur cruauté & auarice les biens, & les corps de ſes compatriotes, parents & amis? Qu'une perturbation de l'eſprit ſi furieufe l'ait en forte emporté, qu'il ne ſongeoit ne pouuoir eſtre plus en mal faiſant, qu'il eſtoit en continuant à bien faire, voire qu'il couroit fortune de pis, & que ceux avec lesquels il traitoit euſſent aymé ſes actions, mais deteſté ſa perſonne, ou ſ'ils l'euffent aucunement chery, c'eufft eſté pendant qu'ils ne ſe fuſſent pû paſſer de luy: mais incontinent apres, la haine au commencement couuerte ſe fuſt redoublée en ouuerte. Or combien que pluſieurs tiennent la choſe telle, ſi eſt-ce qu'outre tous ceux-cy, il y en a encore lesquels apres qu'a ceſſé celuy qu'ils hayſſoient & deuoient hayr, viennent à le regretter, & la haine ſe tourne en pitié. La ſplendeur du perſonnage, la memoire de ſa valeur, la representation des belles choſes qu'il a faites, la repetition des ſervices qu'il a rendus, émeuent les eſprits en telle ſorte, que bien qu'ils eſtiment la peine conuenable au crime, ſi eſt-ce qu'ils ont plus de regret de celle-là, que de ceſtui-cy: Paſſion d'eſprits foibles que la veüe de la miſere d'autrui eſbranle & renuerſe, & qui ne regardent pas la cauſe de la calamité, ains la fortune, & condition du calamiteux: partant familiere à des gens de neant, propre à des femmelettes, & ordinaire à des enfans, deſquels les larmes ſont eſpraintes par celles des plus coupables, que volontiers ſ'ils pouuoient ils arracheroient d'entre les mains de la iuſtice. Au



contraire, ceste valeur & experience au fait de la guerre, ensemble tous ses seruices aggrauent plustost qu'ils ne releuent la faute.

Dés sa premiere ieunesse il a certes tousiours monstré auoir beaucoup de courage & de generosité: mais il est aussi certain que quand il vint premierement seruir le Roy, il estoit encore si ieune, qu'il ne pouuoit auoir ny cognoissance, ny experience des armes, laquelle depuis il s'est acquis par les exemples, & instructions de sa Majesté, & par les charges qu'elle luy commettoit; tant pour le desir qu'elle auoit de gratifier le pere, que pour la capacité, que commettes iudicieuse, elle recognoissoit dans l'esprit, & le courage du fils. Ainsi en faisant il a appris & commandé par vn si grand & heureux Capitaine, il est enfin deuenu parfait guerrier. D'auantage ses seruices ont augmenté plustost que diminué l'obligation qu'il auoit à son Roy, & à son Capitaine, & à l'instructeur de sa ieunesse tout ensemble. Car outre qu'il les deuoit par toutes sortes de deuoirs, quelle en est l'occasion, ou plustost la cause, que la faueur qu'il luy faisoit de l'employer en ce qui se presentoit de plus important? Ce qui fait que par les seruices que nous rendons aux Roys, en ce où ils nous honorent de leurs commandemens, nous leuren demeurons beaucoup plus obligez, que n'estions auparauant comme leurs subjects, puis qu'ils nous mettent en main vne moisson de gloire, laquelle nous fait paroître & reluire entre les hommes. C'est chose lamentable d'un costé, & de l'autre tres-estrange; qu'un tel personnage, par la grace de son Prince, apres celle de Dieu, doüé de si grandes parties, que ses seruices auoient rendu si renommé, les ait au milieu des recompenses, dont il iouïssoit, corrompu, & tout à coup terni le lustre de sa reputation. Ainsi que le Pilote Portugais, qui auoit heureusement doublé le Cap de bonne Esperance, & puis se seroit venu perdre à l'entrée du port de Cochim, n'auroit rien fait de recommandable en son mestier. Ainsi ce pauvre Seigneur, ayant parmy les plus grandes tempestes de la guerre, tenu le timon droict, s'estant autant volontairement que miserablement perdu prez le port, souz les roches esleuées & le long du promontoire dangereux de l'ambition, a pareillement perdu la grace, & effacé l'honneur du passé. Mais, si comme le vaisseau, lequel a ietté l'âchre dans le haure, est pillé & saccagé par ceux vers lesquels il a surgy, le Pilote qui l'a mis à l'abry des vents ne laisse pas d'auoir suffisamment satisfait à son deuoir: aussi il y en a de si temeraires, qu'ils ne craignent de dire, qu'on doit plustost déplorer que blasmer le deffunt, qui n'ayant manqué à ce qu'il deuoit, lors qu'il se pensoit asseuré en la rade de la paix & du repos, s'est tout à coup, selon que la seureté est vn frequent commencement de calamité, trouué opprimé par le complot de ses mal-veillants, & l'enuie d'un faux crime, à laquelle les plus innocents, mesmes ceux qui n'apprehendent rien, à grand peine peuuent resister.

Ce murmure & bruit sourd de la calomnie, m'auoit avec d'autres respects, ausquels il ne m'est loisible de défaillir, conuié d'escrire en termes generaux de cét affaire, mais l'entendant cōtinuer depuis mesme que j'ay pris la plume, j'ay iugé estre du deuoir dōt ie suis obligé enuers mon Roy, & enuers ma patrie, de représenter aux yeux d'un chacun particulièrement, & par le menu ce qui s'y est passé, afin que rien n'en demeure dans la facile credulité des esprits, & à ce que la deduction de la verité impose silence au mensonge, lequel comme il est effronté, par vn effort sacrilege,



desireroit volontiers racher de son venin, la claire & resplendissante reputation de sa Majesté, pour auoir voulu, ou permis la ruine de celuy, lequel en tous ses combats, sieges, victoires & prises de villes, elle auoit rendu proche, non à sa personne seulement, mais aussi à sa gloire. Les seules plaintes des inferieurs, si elles ne soüillent, au moins respâdent iene sçay quoy sur la dignité de leurs superieurs. Que doit-ce estre, quand leur malice ne se contente de feindre chose legere, ains cherche foy au faux par la grandeur d'iceluy ? Si les particuliers aucunement esleués par dessus le cômuny doiuent prendre garde, combien d'auâtage les Roys & les Princes à la condition desquels, comme en infinies autres choses, celle des autres ne se rapporte aucunemét ? Car leurs conseils sont arrestez le plus souvent dans l'vtilité ; mais ceux des Princes se doiuent droit pointer à la reputation. C'est assez aux particuliers de ne faillir point ; mais les Princes ne doiuent pas mesme estre suspects de la faute. Il suffit aux particuliers de ne rien faire d'iniuste : mais il faut que les Princes ne paroissent pas mesme le faire. La bonne conscience est vn grand secours aux particuliers contre la malignité des opinions ; foible & petite aux Princes si elle n'est renforcée de bonne renommée. Il y va donc grandement de l'interest du Roy, & par consequent de celuy de toute la France, l'vn & l'autre si conioints que les deux n'en font qu'vn seul, que le commencement, le progres, & la fin de cét affaire soient bien entendus. Quelques-vns se sont hazardez d'en escrire, mais si mal instruits que leur indiscretion merite plustost reprimende, que leur zele recommandation. C'est ce qui m'a le plus faict resoudre à declarer au public ce qui en est, à ce qu'il cognoisse que ce qu'il en a leu, n'est procedé que de la licencé trop grande parmy nous, de luy presenter ses songes & ses fantaisies, plus que la verité des choses. Le temps que j'ay tardé de mettre la main à la plume iustifie prou que ce n'est que par contrainte, pour oster toute la fausse impression soit du regret, soit du blasme de la fin du deffunét. Il n'y a esprit si mal disant & mal pensant, lequel se donnant le loisir d'éplucher les circonstances, entre en doute que le Roy n'ait vû de tous les moyens les plus doux dont sa prudence s'est aduisé, pour appriuoiser cét humeur rude & farouche ; ne plus ne moins que les bons Medecins pensent les maladies du corps avec les remedes les plus amiables à la nature qu'ils peuuent, & ne viennent aux violents qu'à l'extremité, & quand la force du mal a surmonté les autres. Vn ancien Philosophe homme d'Estat, & employé en tous les plus grands affaires d'vne Cour Imperiale, exhortant son maistre à la clemence, luy remonstroit, qu'il n'y auoit autre difference entre la bonté d'vn Roy legitime, & la cruauté d'vn Tyran, sinon que cestui-cy de gayeté de cœur mettoit en vsage la rigueur, celuy-là par necessité, & avec cause. Il ne la deffendoit aux Roys, mais il ne la vouloit volontaire, ains forcée. On ne trouuera icy que trop de cause, la necessité s'y rencontrera tres-vrgente, & se remarquera que force a esté de venir au dernier remede, apres neantmoins que les autres ont esté consommez, & que les marques trop certaines d'vn esprit deploré, ont vaincu la patience, lequel pour ramener à la raison, tout a esté tenté, tant qu'il a esté douteux, quoy que penchant du costé du mal.

Après la mort du cruel Domitian, l'Empire Romain ayant esté deferé au bon Cocceius Nerua, comme le Senat le receust avec toutes les res-



joüissances, gratulations, & plus gayeres acclamations qui se pouuoient, vn seul Arrius Antoninus, exprimant sagement la condition des Princes, luy dit haut & clair, qu'il congratuloit au Senat, au peuple, & aux Prouinces, mais nullement à luy, auquel estoit plus à propos se garder homme priué de la violence des mauuais Princes, que soustenant vne si grande charge deuenir subiect non seulement aux fascheries & dangers, mais aussi à la reputation des haineux pareillement & amis, lesquels presumants n'y auoir rien qu'ils ne meritent, se rendent s'ils n'arrachent tout ce qu'ils veulent, plus fâcheux & outrageux que les ennemis mesme. La verité de ce dire n'est que trop prouuée par les soings, fatigues & sollicitudes du Roy; & specialement en ce que le deffunct Mareschal de Biron s'est mal cōporté enuers luy, sans aucun subiect; si l'attentat du subiect contre son Prince en peut auoir aucun, & mesme sans celuy que ce prudent Senateur cottoit. Car telle a esté la beneficence de sa Majesté en son endroit, qu'en luy elle a non seulement remply les esperances: mais aussi accompli les vœux & souhaits, ausquels le plus grand & digne personnage qui soit souz vn Estat Monarchie, pourroit aspirer, ne luy ayant fait refus que de deux choses, l'vne du gouuernement de Laon, l'autre que nous dirons en son lieu, & dirions la cause du premier, s'il ne nous déplaisoit de faire reuiure apres sa mort la memoire d'vn crime de leze Majesté, qui estoit assoupy par l'humanité Royale, humanité encore accompagnée de prudence, qui en luy déniait ce qui eût fortifié son mauuais dessein, le retira deslors de la route de perdition où il se iettoit. Mais au surplus, quel Seigneur ou Gentilhomme a esté iamais en la France, auquel son Prince & son Maistre ait fait tant d'honneur & de bien? C'est peu de l'auoir esleué es plus hautes dignitez, & luy auoir commis les plus importantes charges du Royaume, puis qu'elles pouuoient estre communes avec quelque autre; mais luy auoir donné vn pouuoir beaucoup au dessus de sa charge, & faict qu'elle fût vn recueil de toutes les plus dignes, c'estoit vne faueur speciale, & auoir enfin rendu ce pouuoir plus grand que celuy de toutes les plus grandes charges assemblées, c'estoit vn honneur extraordinaire, & non auparavant obtenu par aucun. Car son commandement sur les armes estoit souuerain & absolu, recogneu non seulement par tous les Princes, Seigneurs & Officiers de la Couronne, mais par le Roy mesme. Il n'y a planette si luisante de laquelle la lumiere ne soit obscurcie au leuer du Soleil; ainsi l'arriuée du Roy en son armée apporte ombre à l'autorité de ses lieutenans. Mais pour cela, celle du Mareschal de Biron ne sentoit aucune ecclipsé, demeurant pareille en la presence qu'en l'absence de sa Majesté, voire prenant son accroissement du respect que son Maistre luy rendoit, cause principale de celuy qui luy estoit rendu par tout le reste du camp, & par tout le reste de la France. Quant aux biens, il n'a iamais rien demandé qu'il ne l'ait impetré, & qui est vne perfection non cōmune des presents Royaux, promptement obtenu. Les appointements, pensions & gages qu'il auoit, & dont il estoit payé à sa volonté, eussent suffi à la superfluité d'vn Prince, & à la magnificence d'vn des enfans de France. Bref, il estoit entouré de toutes parts par les bien-faicts du Roy, si que de quelque costé qu'il se peut tourner fuyant sa memoire, il falloit qu'il le vit là present, ce que dis d'autant qu'il a presque tousiours receu tous ses grans biens & signalées faueurs, avec tel desdain & fierté, que peu s'en falloit qu'il ne les conuer-



conuertist en injure. Il y en a qui départent superbement leurs bien-faits, & par vn foureil releué en corrompent la grace. Il y en a pareillement qui superbement les reçoient volontiers de ceux qui leur sont de beaucoup inferieurs. Mais qui en ceste sorte receut du bien de son superieur, & mesme son Souuerain, il ne s'en est iusques icy trouué que le seul Marechal de Biron. A quoy toutefois le Roy ne prenoit garde, ou s'il y prenoit, il ne s'y arrestoit, ne laissant pas de perseuerer, soit pour l'amour des bien-faitsjà donnés, lesquels quoy que peu heureusement, il est autant naturel d'aymer que des enfants mal nez; soit qu'il se persuadoit que sa patience & bonté vaincroit en fin ceste humeur reuesche. De fait il l'honore du gouuernement de Bourgogne, tres-doux liniment de la difficulté qu'il auoit fait de celuy de Laon: vne prouince au lieu d'une seule ville, faisoit cognoistre que ce n'auoit point esté refus, mais reserue d'une plus grande beneficence. Il ne rendist neantmoins aucun témoignage qu'il eût pénétré, ou qu'il eût voulu penetrer en ceste cognoissance, au contraire qu'il auoit oublié ce qui luy auoit esté accordé, & s'estoit perpetuellement souuenu de ce qui luy auoit esté dénié. Ce que la suite de ce discours monstrera clairement, lequel, apres que ce qui est des mœurs & complexions de l'homme a esté touché, doit d'oresnauant tomber sur les actions, & deportements concernans le fait que nous traictons. Le commencement desquels se rencontre non à la fin, mais encore au milieu de ceste signalée faueur. Chose certes cruelle, que l'issüe des bien-faits soit sanglante, & que la haine veuille oster le témoignage de l'obligation.

Le Roy apres auoir asseuré presque entierement ce gouuernement nouuellement donné au Marechal de Biron, par son Conseil & aduis avec ce qu'il auoit lors de forces prez de luy, donne en la Franche Comté, où se trouue pris par les gens du Marechal vn nommé Piccotté, natif d'Orleans, homme fort seditieux, & qui au plus fort des guerres s'estoit employé en plusieurs traictés & negotiations avec l'Espagnol. Ceste prise donne prise à la mauuaise fortune sur le Marechal, & est la premiere occasion du mal que depuis il a fait, & du malheur qui en fin luy est arriué: Car comme cét homme est temeraire, & entreprenant en affaires, il s'aduançe de luy faire quelques propositions de grandeur du costé d'Espagne. Il est moins vray semblable que certain, si delors le Marechal s'y laissa emporter, tant fresche encore estoit la memoire du bien qu'il auoit receu du Roy, non seulement pour l'autorité dont il l'auoit agrandy & orné: mais aussi en ce que pour le tirer du peril, où il s'estoit quelques iours auparauât precipité, sa Majesté mit en tel hazard & sa personne, & sa Couronne, que si la merueille de sa hardiesse n'eût estonné & troublé le Connestable de Castille, le Bourg de Fontaine Francoise eût esté aussi renommé par la calamité de la France, que iadis celuy de Cannes pour celle de Rome. La playe que le Marechal en ceste rencontre receut à la teste, à grande peine estoit fermée, laquelle ne luy pouuoit ce semble permettre d'oublier le conseruateur de sa vie, & l'autheur de son bien & de son honneur. Toutefois ce qui s'ensuit monstre, qu'en lieu qu'il deuoit rebutter rudement ce Piccotté, le chastier de son impudence, & se venger de la mauuaise opinion qu'il monstrois auoir de luy par les ouuertes, desquelles autre esprit que disposé à la perfidie ne pouuoit estre susceptible, il les escoute, & pour monstre qu'elles ne luy estoient desagrees, met celuy qui les luy faisoit

Cccce



en liberté, sans aucune rançon. Pourquoy eût-il gratifié en ceste sorte, non quelque braue Soldat, la valeur duquel pouuoit, cōme il aduient souuent, estre recognuë par la courtoisie de son ennemy : mais vn broüillon & hōme de neāt, si ce n'estoit qu'il auoit resolu de s'en seruir, & à quoy se pouuoit il seruir d'un factieux, sinon pour remuer quelque factiō? D'ailleurs, s'il eût eu dessein de cōtinuer à estre bon François, cōment se fût-il contre son naturel, rendu tant gracieux à vn dénaturé François? Quelques mois s'écoulent iusques au Siege de la Fere, ville qui restoit lors en France, seule occupée de l'Espagnol, horsmis ce à quoy du costé de Bretagne, il se tenoit par maniere de dire attaché cōme à vne lisiere, estoit vray semblable & quasi certain qu'elle seroit secouruë. Le Roy s'y attendant & receuant aduis de toutes parts, escrit au Marechal de Biron, le prie & le conjure de le venir trouuer : mais à toutes ses prieres qui luy deuoient valoir commandement, & autant plus exprez, que la gracieuseté de son Maistre rabbaïssoit de son autorité, pour le plus respecter, son oreille se trouue autant fermée, qu'elle auoit esté ouuerte aux propositions de Picotté. Le siege se continue, le Roy se prepare à repousser l'effort de l'ennemy, & pour cēt effect dresse vn Camp retranché, l'ennemy paroist sur la frontiere, sans que le Marechal qui venoit tous les iours arriuaist. Ce retardement, ou plustost refus d'obeir à ce qui luy auoit esté commandé, l'importance du commandement, & la difficulté de paroistre en lieu si honorable près de son Roy, aux yeux duquel, & de toute la France, il pouuoit accroistre sa reputation, ne pouuoient en vn homme tres-desireux de gloire, qu'apporter vehement soupçon de quelque dessein particulier & separé de ceux de sa Majesté.

Il est remarqué en quelque endroit de l'histoire Romaine, que Pompée pere de celuy, auquel la grandeur des choses par luy faictes donna le nom de Grand, se portoit au commencement de la guerre que Cinna auoit esmeuë, comme douteux & fluctuant entre les deux partis, si qu'il rapportoit toutes choses à son particulier, & sembloit espier le temps, & guetter l'occasion, se disposant à se tourner du costé, où l'esperance du pouuoir se fut monstrée plus grande, & qu'en fin il combatit avec Cinna, que la iournée fut merueilleusement sanglante, à laquelle il ne suruesquit long-tēps, frappé que fut ou de la peste, ou cōme est escrit par d'autres, du foudre celuy que mille glaiues ennemis n'auoient peu atteindre, sur le corps mort duquel le peuple Romain respendit le courroux qu'il auoit deu à l'homme viuant. Ceste iuste & meritée haine ne pouuoit proceder de la bataille donnée pour le party que tenoit lors la ville, voire pour la deffence d'elle mesme tout contre ses murs, ny pareillement ce qu'aucuns ont dict de son auarice extrême, puis que supportée en d'autres Capitaines lesquels ne le valoient pas, mais bien d'une insatiable conuoitise de grandeur & de puissance, laquelle en lieu qu'il deuoit estre ferme & resolu pour son party, l'auoit faict bransler & chanceler entre les deux, & par ce donné moyen & le loisir au contraire de se fortifier. A plus forte raison le Marechal de Biron, né en vn estat Monarchic, auquel les commandemens du Prince souuerain luy deuoient seruir de loy souueraine, donnoit par faute d'y satisfaire vn iuste subiect de conuertir deslors la bien-veillance qu'on luy portoit, en haine, & manquant à son Roy en vne telle occasion, faisoit penser que tout ce qu'il auoit fait par le passé, n'estoit pour son seruice, ny



pour la charité de sa patrie, ains pour l'amour de luy seul, à son aduantage special, & pour employer la reputation qu'il acquerroit par les armes, & la creance qu'il se donnoit dans les armées, à la grandeur, que l'ambition bastissoit sur le sable mouuant de son esprit vaste & demesuré. Car se tenant esloigné du danger qu'il n'a iamais apprehendé, il semble qu'il attendoit l'issuë du siege, auquel la France estoit engagée, pour prendre party, comme le vieil Pompée, selon qu'il iugeroit plus à propos, non pour le public, mais pour son particulier, en inclinant du costé que la fortune donneroit. D'auantage, ne s'aduanceant pour les aduis qu'il auoit les vns sur les autres de l'auancement de l'ennemy, ny ne se mouuant du bruit de la bataille qui retentissoit par tout, n'estoit-ce pas rapporter quelque chose au traict del'ancien Metius Suffetius Prince des Albanois & subiect des Romains? où pour le moins n'estoit-ce pas donner soupçon, qu'il auoit, cōme reprocha le Roy Romain à l'autre, en luy prononceant son rigoureux arrest, l'esprit balanceant entre le François & l'Espagnol? Ce soupçon n'estoit que trop veritable, d'autant que continuant de prester l'oreille à ce qu'on luy disoit de ceste part-là, & inuité de se refoudre en vne telle occasion, laquelle se venant à perdre par la perte de sa ville assiegée, malaisément se pourroit recouurer, il respondit en termes brauaches, qu'il faisoit ià beaucoup en leur faueur, ostant au Roy & à l'armée François l'assistance du Marechal de Biron. D'autre costé la bonne fortune de sa Maiesté, & la crainte de sa valeur, ayant osté aux assiegez le secours qu'en vain plusieurs mois ils auoient attendu, les contraignit de rendre la place. Et comme l'heur n'est susceptible des soupçons, desquels le malheur est le plus souuēt talonné, aussi la felicité de la prise de ceste ville, ne permist qu'on s'amusast d'éplucher ce qui auoit fait subsister le Marechal de Biron en son gouuernement; il vient quelque temps apres, & lors que son voyage n'estoit plus necessaire, trouuer le Roy, & en nouueau Metius Suffetius luy congratule la retraicte des ennemis, & la ville emportée sur eux. Il ne rencontre pas comme l'autre vn Tullus Hostilius, mais vn Prince tres-benin qui le reçoit tres-fauorablement.

Ceste benignité, ou bien la prosperité des affaires, interrompt les negotiations & traictez secrets encommencez : Quand par vn grand malheur, lequel possible doit estre appellé bon-heur, puisque son issuë à monstré la France inexpugnable, & son Roy inuincible, la ville d'Amiens est surprise par l'ennemy, où sa Maiesté accourt incontinent, & avec ce peu d'hommes qui peurent suiure, & seconder son extrême diligence, il assiege, comme place ennemie, celle qui quelques heures, plustost que iours auparauant estoit sienne. Mais la garnison de dedans passant en nombre l'armée qui estoit dehors, si deux ou trois regiments, & quelques troupes de Caualerie doiuent estre prises pour armée; sa Majesté reconneust aussi-tost que ses forces n'estoient bastantes, ny pour aucun effort, ny pour la continuation mesme du Siege. Qui luy fit prendre resolution de les renforcer, & amener cōme au principal coup de la partie, tout ce qu'il pourroit recouurer d'hommes. Et d'autant que sa presence estoit à ce necessaire, mesme pour le fonds qu'il falloit pour l'entretienement d'vn tel siege, & que partant il luy estoit besoin faire vn tour à Paris : Il commet en son absence le commandement de l'armée au Marechal de Biron. Hōneur le plus grand qui puisse arriuer à vn subiect, que son Roy partage



avec luy en vne occasion tant importante, ce qu'il tient estre du principal de sa charge & de sa fonction. Il est difficile que quelqu'un passe si auant du bien au mal, qu'il ne retienne en cestuy-cy quelque trace de l'autre, & la Vertu ne s'esteint point si totalement qu'elle ne laisse en l'esprit des marques assez certaines pour ne pouuoir estre entierement arrachée par le changement. Ainsi le Mareschal, encores que de la fidelité enuers son Prince, & de la charité enuers sa patrie, les deux principaux & souuerains biens qui soient en l'homme, apres la crainte de Dieu principe vniuersel de tous, eust coulé en infidelité, escoutant les ennemis, & traictant avec eux. Si est-ce qu'afin de ne parler d'un ton d'accusateur, par lequel le mal est descrié, & le bien dissimulé, ie ne doute d'aduouer que la premiere teincture de l'affection que nature imprime dans nos cœurs enuers la terre qui nous a receus naissants, ensemble la conformité d'humeurs, qui se rencontre en ceux lesquels ont premierement respiré un mesme air, & la seconde de la nourriture prise souz celuy auquel l'ordre & la police du Ciel l'auoient soubmis, ne s'estoient pû tellement effacer, que la grandeur de la charge dont le Roy l'honoroit, ne donnast vigueur à sa foy languissante, & ne fist qu'ils s'en acquitast dignement. Aussi d'ailleurs n'y pouoit-il défaillir qu'il ne défaillist à sa reputation, de laquelle les esprits fiers & hautains, tels qu'estoit le sien, sont ialoux par dessus toutes choses. Il consideroit volontiers que la moindre tare, mesme en faict d'armes apporteroit deschet à la creâce plus necessaire à celuy qui auoit des desseins particuliers, qu'à un autre lequel eust du tout dépendu des publics, de façon que pour l'amour de luy mesme, auquel seul il a tousiours visé, il estoit contraint de bien faire. Dauantage l'ennemy emporté par le vent de son naturel, renforcé de celuy de la prosperité, mesprisoit tellement tout le nom François, qu'il ne pensoit luy estre besoin de rechercher, ou solliciter aucuns de ceux, lesquels en brefsils se promettoient subjuguer. Tant y a ce que le Mareschal de Biron fit en ce siege estoit tel, qu'il meritoit l'oubliée du passé, si luy-mesme le premier l'eût voulu oublier, & si goustant à bon escient le fruit de la vraye gloire, il se fust abstenu de taster des veneneux d'une fauce & extraordinairement furieuse ambition.

L'issuë du siege ayant eu succez conforme à nos vœux, & au dessus de nos esperances, l'armée de Monsieur l'Archiduc s'estant retirée, & depuis rompuë d'elle mesme, & celle du Roy encouragée par la bonne fortune, il luy estoit ayse de reporter dans la Flandre les feux, qui en auoient esté lancez dans son Royaume. Mais sa moderation cōuenable au tres-venerable titre du Roy tres-Chrestien, fist qu'il ne voulut plus de guerre, & sa valeur parfist que ses ennemis n'en voulurent plus aussi de leur part. Ainsi la paix se traicte, & se conclud entre les deux plus grands Roys de la Chrestienté. L'un & l'autre réporte la gloire qui est vrayement la plus glorieuse à Roys Chrestiens, à sçauoir la tranquillité en leurs Estats. La France commence à respirer de ses longues calamitez, & à prendre haleine à ses continuelles guerres, un chacun se resioiit du bien present, espere le futur plus grand par la continuation de la paix. Le Mareschal de Biron se trouue en ceste resioiissance publique affligé, & desire, quasi seul, ce que tous presque vniuersellement detestent. Desir aucunement tolerable, & fascherie supportable en un homme né aux armes, & nourri dans les armes; si l'un eust esté pour se faire de plus en plus valoir en sa profession, l'autre eust proce-



dé du regret de voir couper le cours de la gloire qu'ils y promettoit, bien que celuy doit estre tenu pour injuste & pernicieux, qui deliuré du danger des armes, retient neantmoins l'ame & le courage armez : mais bien plus dangereuse estoit la fin de ce desir, tendant à ce que le renouvellemēt de la guerre luy donnaſt l'occasion & le moyen de renouveler les pratiques commencées. Car comme cēt esprit estoit ardent en ſes conuoitiſes, entreprenant, & touſiours pointé à des deſſeins immoderez, incroyables & trop hauts, il luy print fantaſie de vouloir, & de penſer pouuoir démēbrer l'Eſtat, & en retenir vne des meilleures parties pour luy, en ſorte que la teinture de laquelle nous parlions tantost, dont la grandeur de la charge que le Roy luy auoit commiſe, auoit rehauffé la couleur auparauant blaſtre, s'eſſaça entierement à ce coup, par certain deſeſpoir de la continuation du pouuoir en temps paſſible, duquel pendant la guerre il auoit outrageuſement abuſé. Cōme on ne ſcauroit rien donner à vne mauuaiſe & folle eſperance qui la ſatisface, ainſi ne ſe pouuoit-il contenter des honneurs & faueurs que ſa Maieſté luy departoit, tels qu'un Eſtat paſſible n'en pouuoit tolerer de plus grands. Ainſi que la nature de la perfidie eſt telle qu'elle ne ſe peut adoucir & appriuoiser par aucuns merites: auſſi ne reſſent-elle aucun bien que le Roy luy fiſt; ainſi le tout ne luy ſeruoit que d'une aiguillonade plus grāde, auſquels il ne pouuoit atteindre, ſans paſſer ſur la perſonne, & ſur l'Eſtat de ſon bien-faicteur. Comme la violence de la flamme eſt d'autant plus grande & aſpre, qu'elle ſort d'un plus grand feu : de meſme plus ſon ambition de meſurée eſtoit nourrie & fomentée de faueurs, moins luy permettoit-elle de ſ'arreſter en la meſure d'hōneur, dans laquelle les vœux & ſouhails d'un ſubject doiuent eſtre renclos. La bonté du Roy fut occaſion d'aduancer les effets de ceſte mauuaiſe affection. Car ayant reſolu de luy continuer, en tout ce qui ſe preſenteroit durant la paix, de plus digne, les moyens qu'il luy auoit donné pendant la guerre de ſe faire paroître, il le fit chef d'une tres-notable Ambaſſade qu'il enuoya en Flandres pour iurer le traicté. Là Picotté, que nous pouuons appeller ſon mauuais genie, ſe trouue, & reprend les propositions, que deux ou trois ans auparauant il luy auoit entamé. Je ne penſe pas qu'il en eût charge, eſtant peu vray ſemblable qu'un ſi grand & ſi ſage Prince cōme le feu Roy d'Eſpagne, euſt voulu conjoindre enſemble en un meſme tēps, & quaſi en un meſme acte, la proteſtation & violement du ſerment, ny ce qui poſſible le retenoit encore dauantage, peſcher comme diſoit Auguſte, avec l'hameçon d'or, la rupture duquel ne ſe peut recompenser par aucune priſe, c'eſt à dire renoüer vne guerre, de laquelle les couſts, les frais, & les dangers pouuoient comme auparauant paſſer de beaucoup l'vtilité, & l'aduantage qu'il en euſt pû eſperer, notamment apres auoir quitte cēt aduantage par la reddition des villes qu'il auoit occupé. Mais c'eſt la complexion ordinaire des bannis, qu'ils deſirent plus qu'ils ne peuuent contre le pays, duquel ils ſe ſont rendus indignes, prennent leurs ſouhails pour eſperances, & leurs eſperances pour choſe faicte, remuent ce qu'ils peuuent & ne peuuent paſ, & ſ'ils faillent aux remuemens preſents, ils preparent les futurs,

Les Ambaſſadeurs ſont par le droit des gens tenus pour ſacroſaincts & inuiolables, de ſorte que le Prince vers lequel ils ſont enuoyez ne leur peut méfaire ny médire, ſans violer ce droit que la raiſon naturelle a en-



seigné à tous les hommes. Aussi si de l'autre part l'Ambassadeur s'oublie d'offencer le Prince vers lequel il est député, il faut contre le mesme droit. Ques'il nuict à celuy qui l'enuoye, viole l'affaire pour lequel il est enuoyé, de quel droit l'appellerons-nous violateur? Certes il enfraint toutes sortes de droits, & le Diuin par lequel l'infidelité est reprouvée, & celuy qui est commun à toutes les nations du monde, & le ciuil propre à sa patrie, laquelle il trahit, & trompe la confiance que le Prince souverain, qui la presente, auoit en luy. Il semblera de prime-face que ceste consideration dictée par la nature, mit quelque léger scrupule en l'esprit du Marechal, qui l'empescha conclure deslors avec Picotté & autres bannis, sur les pretexts qu'ils mettoient en auant, concernant la conseruation de la Religion Catholique, bien public, & priuilege de tous les ordres; & spécialement de la Noblesse Françoisse, bifferies ordinaires de broüillons. Car il leur respondit qu'il luy seroit mal seant, en la charge qu'il auoit, de rien refoudre. Voila vn homme fort consciencieux: mais ce scrupule de conscience est mort aussi-tost que né, sur ce qu'il adjouste, qu'il estoit tellement porté à l'intérest des Catholiques, & du bien public, que toutes & quantes fois qu'on voudroit entamer quelque chose au desaduantage de l'un & de l'autre, librement on vint en France parler à luy, & qu'il se porteroit du tout & ses amis à la conseruation de tous les deux. Sont à peu prés ses mots, qui tesmoignent clairement que deslors il arrestoit avec eux, de remuer contre le Roy & le Royaume: mais qu'il remettoit l'aduis des moyens en vn temps plus opportun, à laquelle fin il inuitoit ceste miserable canaille à le venir trouuer par deçà, leur donnoit contre la seureté publique, la seureté que leurs méfaits leur refusoient, & les semonnoit d'infecter de nouveau de leur pestilent venin le doux air de nostre France, qui sembloit toute soulagée d'auoir vomy, & ietté hors de soy de si dangereux poisons. C'est bien à telles gens à parler de la cōseruation de la Religion Catholique, que par leurs émeutes, seditions, hypocrisies, & feinte deuotion, ils ont tant scandalisée. Pouuoit-il estre conuenable à telles playes du Royaume, & tourbillons de l'Estat, infamies de la France, & turpitude des peuples de proposer la conseruation du public? Il appartenoit volontiers à ceste lie & mare d'hommes de deuiser des Priuileges de la Noblesse, à l'extermination de laquelle, & leurs desirs, & leurs desseins ont esté si souvent dressez. Je m'estonne comme le Marechal ne se souuenoit de ce qu'il estoit né, & se pouuoit laisser accoster de ceux desquels les mains n'estoient rouges du sang de ses semblables, sinon seulement, parce que le pouuoir auoit manqué à leur mauuaise volōté. Mais commēt ce mot de Religion pouuoit-il sortir de la bouche de celuy qui l'a tousiours mécongné & méprisée, de façon qu'à grand peine la-on iamais veu és lieux les plus Saints, & iours les plus deuots, remuer seulement les léures pour prier? Pensoit-il que la consideration de sa personne couuriroit la honte de ce faux pretexte, à tant de fois decouuerte, si qu'il ne luy estoit plus possible d'agir dans les esprits des hommes, ny mesme sur la simplicité de la plus niayse credulité. L'experience de quarante années nous ont par trop appris à nos dépens, que la guerre mere d'impieté, nourrice de méchanceté, n'apprend aux hommes que le mépris du tres-venerable nom de Dieu, doute de son pouuoir, hesitation de son estre, non sa crainte, ny la religion, à laquelle au contraire elle fait perdre le credit qu'elle a sur les consciences. Il falloit



donc bien dire que le Marechal estoit merueilleusement aheurté à son dessein, puis qu'il ne luy chailloit de l'impertinence du pretexte dont il le déguisoit.

Or suiuant la resolution prise en Flandres, Picotté le vient trouuer en Bourgogne, lequel premieremēt il employe pour empescher la reddition de Seure, qui estoit encore retenuë par vn certain Soldat de fortune, duquel le nom rapportoit à sa condition. Il estoit dict par le traicté, que Monsieur le Duc de Sauoye desauoüeroit & abandonneroit entierement, & de bonne foy, le Capitaine la Fortune, sans qu'il luy baillast, ny à autre qui vsurperoit la ville de Seure, contre la volonté du Roy, directement ou indirectement, aucun ayde, support, ny faueur. Mondit Sieur de Sauoye auoit besoin des bonnes graces du Roy, à cause de l'affaire du Marquisat de Salluces, à la restitution duquel il estoit obligé, ou pour le moins satisfaire à ce qui en seroit déterminé par le Pape, arbitre conuenü par le traicté; iugement que l'equité du iuge & de la cause, ne luy pouuoit faire attendre que contraire à son intention: pourtant par respect enuers sa Majesté taschoit à retenir vne partie de ce dont la conseruation luy estoit déniée par la foiblesse de son droit & de son pouuoir, ce qui l'empeschoit d'aduouër ny d'assister la Fortune. Mais l'assistâce qui défailloit à ce voleur du costé de la Sauoye, & de la part de l'ennemy nouuellement reconcilié, se retrouuoit au milieu de la Frâce, dans le gouuernemēt mesme de Bourgogne, & en ceux qui se disoient François, & Officiers de la Couronne. Car le Marechal de Biron, par le moyen de Picotté, & d'un nommé la Farges, confortoit la Fortune en la resolution qu'il auoit prise de retenir la place, l'asseuroit de n'estre forcé par aucun, mesme au besoing d'estre secouru par luy contre tout effort qui pourroit venir d'ailleurs. Il voyoit avec vn oeil rassis piller son gouuernemēt, auoit sans s'émouuoir, les oreilles battues des cris & gemissemens du pauvre peuple, lequel parmy le repos des autres peuples de Frâce, à l'occasion de ceste ville demeurée ennemie, demouroit encore la proye de l'auarice, & le ioüet de l'insolence du Soldat. Laissoit de gayeté de cœur les loups dans la cauerne, pour à la premiere occasion se ietter sur la bergerie qui estoit en sa protection, & se paistre du suc & du sang de tant de personnes innocentes, éprainte d'affliction d'autant plus violente, qu'elle suiuit sans interualle, celle que les longues & continuelles guerres auoient respandu par la France, ne plus ne moins qu'un coup quelque petit qu'il soit, est tres-douloureux à tout le corps, quand il se rencontre en vne partie blessée, dont la playe n'est refermée. En vn mot tout le voisinage de Seure paroissoit tres-miserable à tous, sinon à celui à la foy duquel il auoit esté commis, qui en aymoît mieux la ruine & desolatiō entiere, & qu'il demeurast sousmis à la furieuse discretion d'un voleur, que de voir la ville entre les mains de ceux auxquels le Roy iustement en auoit accordé le gouuernement. Ainsi feignant de l'assiéger du costé de deça la riuere de Saone, luy faisoit secrettement fournir de viures. Mais la Fortune desauoüé & abandonné d'un chacun, sinon de celui qui n'osoit se decouurir pour son secours, & duquel le secours couuert n'estoit suffisant pour le garētir, enfin accorde de sortir de la place, & pource, selon qu'il estoit embouché de la part du Marechal, demande quarante mille escus, lesquels sont leuez sur le pays. Ce n'estoit pas assez à cette pauvre Prouince d'auoir souffert, apres vne si longue



g terre, les frais du siege de Seure contrefaict à si dangereuses enseignes, si pour rafraichissement de sa misere on ne luy eût fait porter ceste grande leuée, & si encore souz ombre d'icelle on n'eust arraché de ses entrailles le double de la somme cōuertie au profit particulier du Marechal & des siés. Ainsi le Soldat sortant par vn bout du village, par l'autre y r'entroit le Sergeant pour la contraincte du payement. Le villageois cuidant auoir vn peu de temps pour plorer sa perte, & faire en quelque liberté ses doleances, comme les cris & plaintes allegent la douleur; voila que par nouuelles douleurs & nouveaux tourments, la voix luy estoit interrompuë. Si la Fortune asseuré par la conuience & dissimulation dont on auoit vsé en son endroit, n'eust voulu autrement sortir de Seure, bien que c'estoit au Marechal à payer la faute qu'il auoit faicte, toutesfois estoit-il aucunement tolerable de chasser avec argent l'ennemy qu'on n'auoit voulu presser avec le fer. Mais ceste grande demande n'estoit que par le conseil de celuy qui l'assiegeoit, afin qu'il y eût de quoy & pour l'vn & pour l'autre, comme de fait, la plus grande part de la somme est demeurée à cetuy cy. Tel traict ne peut estre interpreté certes qu'à la scheté indigne de son nom, & peu conuenable à celuy que iusques à lors il s'estoit mōstré; qui neantmoins est renduë legere, & de crime quasi conuertie en acte tolerable, par la grauité de ceux qui suiuent.

Si Picotté n'eust esté employé qu'à troubler l'affaire de Seure, on n'eust iamais intenté aucune accusation contre le Marechal de Biron, mesme n'eust on possible trouué ou déclaré qu'on trouuoit mauuaise sa façon de proceder. Mais peu apres il enuoye Picotté en Espagne & en Sauoye, pour au domage de la France r'ouuir les playes des guerres passées, rafraischir les vieilles haines, & les réueiller du sommeil, dōt il sembloit que la paix les auoit assoupies. Picotté fist à ceste fin plusieurs voyages, & entr'autres vn vers le Roy d'Espagne, au mois de May, ou d'Auil 1599. pour les frais duquel le Marechal luy fist donner deux cents escus. Ce dont il le chargeoit vers le Roy d'Espagne estoit, que la paix que le Roy auoit faite avec le feu Roy d'Espagne son Pere, n'estoit qu'une paix fourrée, en intention de se preualoir en mesme temps contre sa Majesté Catholique. (ce sont les propres termes couchés dans l'instruction) & les Catholiques de Frâce, avec lesquels l'interest de ses Courōnes estoit tellemēt conjoint, qu'es'il ne les aydoit, & qu'ils demeurassent sans secours, la ruine de luy & de ses Estats s'en ensuiuroit. Auquel secours d'autant plus deuoir-il estre porté, que le Roy de sa part estoit resolu d'assister les Estats de Hollande, souz couleur de ce qu'il leur estoit redevable de grandes sommes de deniers, dont ils l'auoient aydé en ses affaires, prenant pretexte qu'il ne seroit raisonnable d'auoir receu de l'argent d'eux à son grand besoing, sans leur rendre en leur necessité. Que son intention, dont ils s'estoit esclaircy particulierement en son endroict, estoit de prendre haleine enuiron trois ans, pour faire vn bon fonds en toutes sortes de preparatifs de guerre, & puis tout à coup, des surprises à la huguenotte en diuers lieux des Estats de sa Majesté Catholique, tant es Paysbas, Espagne, qu'Italie. Voila le sommaire des negociations de Picotté, ou plustost le sommaire de l'infidelité du Marechal de Biron, à laquelle, pour donner quelque lustre, il employe le nom des Catholiques de France autant esloignés de ses conseils, que luy de respect enuers ceste sainte Religion, de la feinte & dissimulation de laquelle



de laquelle il se targuoit. Ces Catholiques dont il parloit, ne pouuoient à tout rompre estre qu'une poignée de factieux, qui déguisoient du nom de Dieu leurs forfaits, & à la complicité d'iceux, entant qu'en eux est, l'appelloient vrayment Catholiques; si on s'arreste à la simple & nuë signification du mot, c'est à dire, vniuersels en toutes sortes de Religions, tous prests d'embrasser celles qu'ils pensent les plus commodés à leurs desseins, ressemblants pour ce regard, à la premiere matiere, qui selon le dire des Philosophes, reçoit toutes mutations de formes. Si le Marechal de Biron eût esté instruit en l'escole des vrais Catholiques, il eut appris que la fidelité est deuë par conscience au Prince legitime, & qu'on ne se peut méprendre enuers luy qu'on ne se méprenne vers celuy duquel il est lieutenant. Que peut-il estre donc de plus irreligieux, que luy Pair de France, Conseiller de l'Estat, & se disant seruiteur particulier de sa Majesté, ait decouvert les conseils de son Maistre, à vn Prince, hier ennemy, & aujourd'huy amy autant asseuré, que luy peut permettre la ialousie de la grandeur François, le vray & seul contrepoids de la sienne. S'il les eût encore decouverts tels qu'ils estoient; mais auoir faict entendre ce qui n'estoit point, donné pour compagne à la perfidie l'effronterie du mensonge, ne peut proceder que d'une enragée & extraordinaire malignité. Ce sont les vrayes qualités de ce mal occulte & trompeur, quel euenement declarera en cet endroit autant pernecieux au genre humain que la bonne foy luy est salutaire. Car celle dont le Roy a tousiours faict si soigneuse profession, que ses ennemis armez n'en ont iamais doubté, se trouue neantmoins par les calomnies d'un sien ingrat seruiteur, prejudiciée en l'esprit des recôciliez si auant, que de là ou l'occasion, ou le pretexte de la guerre recommencée, laquelle sans la bonté misericordieuse de Dieu, de particuliere en vn canton, s'en alloit vniuerselle par toute la Chrestienté. En ceste sorte il commettoit infidelité contre les deux Roys, & contre le sien en le trahissant, & contre l'estranger, qu'il recherchoit en l'engageant par faux rapports, à vne lourde & dangereuse guerre. Et cōme l'ordinaire de la calomnie pour auoir creance, est d'entremesler quelque faict de veritable, non encore net comme il est en sa nature: mais souillé d'une fausse couleur qu'elle luy donne; aussi voyez comme cet homme, pour rendre le Roy d'Espagne enclin à mal croire, industrieusement, ou plustost malicieusement se seruoit de ce que le Roy faisoit, ce qui luy estoit libre par le traicté, & à quoy il estoit obligé par toutes sortes de droits, ascauoir de rendre ce qu'en la plus grande necessité de ses affaires, opportunément & amiablement luy auoit esté presté par ses anciens amis & alliez. La nouuelle alliance n'a point enfraint l'ancienne, ny n'empesche la loyalle reconnoissance d'une debte legitime.

Le Roy d'Espagne, soit qu'il creut ce que le Marechal de Biron luy faisoit entendre, soit qu'il estimast que la mauuaise volonté d'un des principaux Capitaines du Roy, & qui auoit entre ses mains l'un des meilleurs gouuernemens de la France, faciliteroit la guerre qui auoit esté si difficile au deffunct Roy son Pere, commence d'y tourner son esprit, & à prendre goust en ce qui luy estoit proposé. Et comme du cōmencement il blâmaست ou feignist blâmer l'injuste ambition de Monsieur de Sauoye son beau frere, qui retenoit ce qui ne luy appartenoit, deslors prend resolution d'empescher par tous moyens que le Marquisat de Saluces retournaست au Roy;



afin de fermer entierement l'entrée d'Italie au Prince, duquel la valeur luy estoit formidable, & les desseins suspects. Aces fins plusieurs allées & venuës de sa part, & de celle de Monsieur de Sauoye au Marechal de Biron, & de luy à eux, pour lesquelles negociations outre Picotté, entre autres s'entremettoit vn nommé Berit bourgeois de Dole, fort familier de Picotté, & particulierement obligé audit Marechal, à cause qu'estant pendant la guerre tombé en ses mains, il luy auoit donné sa rançon. Marque ià par nous notée, que deslors qu'il guerroyoit l'Espagne, il se preparoit par son moyen, & souz ses enseignes à guerroyer vn iour sa propre patrie. Car pourquoy eust il esté plus gracieux aux broüillons de ceste part là, qu'il ne l'estoit à ses compatriotes? Parmy ces traictez s'entrejette vn pour parler de mariage d'vne des filles de Monsieur de Sauoye avec luy, Charme & philtre qui acheua de peruertir son entendement, dans lequel ceste vaine grandeur se glissant, en chassa non seulemēt la raison, ains tout vestige & trace de raison. Mais ledit Sieur de Sauoye ne s'arreste point tāt sur ce qui luy estoit offert de la part de l'autre, soit à cause de la vanité que ceste negociation secrette luy apprenoit estre en luy, laquelle coustumierement est incōstante & muable, soit qu'il ne le pensast assez puissant pour l'accomplissement de ses promesses, si qu'il ne laisse en arriere aucun autre moyen de pouruoir à ses affaires, iusques là qu'il se resoult de venir trouuer le Roy, & par la recherche d'humilité (comme c'est par là que se prennent les grands courages) fléchir le cœur de sa Majesté, & obtenir d'elle, sinon le tout, au moins partie de ce que la Iustice ne luy pouuoit laisser, ny la force ouuerte ou couuerte conseruer. Il est toutesfois fort vray semblable & quasi necessaire, que les autres moyens luy manquants, il fondonst sa ressource sur la force estayée de ses traictez & negociatiōs secrettes, & que pour les nouër plus estroitement, comme l'homme se flatte en ses desirs, il iugeoit à propos parler luy mesme au Marechal de Biron, & se fantaisioit que sa presence luy en pourroit encore gagner quelques autres. Ainsi ayant asseurance de sa Majesté il arriue en France avec toutes les monstres & parades de magnificence & liberalité, qu'il estimoit les plus propres à esbloüir les yeux conuoiteux, & amorcer les cœurs volages. Autrement quel besoing luy estoit-il pour ceste depence extraordinaire charger ses subjects de leuée extraordinaire? que ne les reseruoit-il à la guerre, laquelle son dessein injuste sur la retention du bien d'autrui, mesme de celuy d'vn si puissant & belliqueux Roy, luy apprenoit estre prochaine. Mais il se promettoit que celle qu'il émouueroit au dedans des entrailles de la Frâce empescheroit celle de dehors, & partant à ceste-cy, comme à la plus facile & la moins dangereuse, & preuenant l'autre, il ne se soucioit de respan dre ce qui eust mesme pū seruir à toutes les deux.

D'autre costé le Marechal entendant se préualoir de ceste arriuée, prie instamment le Sieur de la Fin, lequel il auoit meslé en ses traictez, notamment pour ce qui concernoit le mariage de la fille de Sauoye, de conferer avec le Pere, à ce que luy ne pouuant communiquer sans soupçon, il fust interposé entre les deux; à quoy d'autres aussi furent employez, comme aussi les Ministres de Monsieur de Sauoye, & specialemēt Roncas son Secrétaire conféroient avec eux. Le Roy cependant, de bonne foy donnoit communication entiere au Marechal de tout ce qui se manioit, l'auoir mis entre les fix, par luy choisis pour le traicté & decision de ce grand af-



faire, & dauantage se decouurist enuers luy particulierement, de ce que Monsieur de Sauoye luy auoit ouuert des desseins du Roy d'Espagne, non par le menu comme dessus, qu'il se gardoit bien de dire, mais en gros de ceux qui aspiroient à la tyrannie de la Chrestienté, ensemble des moyens de les preuenir. Luy reconnoissant mal l'honneur que son Maistre luy départoit par la cōmunication de secrets tant importants, les faisoit incontinent scauoir à mōdit Sieur de Sauoye, lequel apprenāt que le Roy n'auoit gardé le silence de luy stipulé sur celuy que seul à seul il luy auoit entamé contre son beau frere, en demeura en son cœur fort aigry cōtre S.M. si que la bien-veillāce, que la venerable & agreable presence d'un si vaillāt Prince signalé par tant de combats, sieges, prises de villes & victoires empreignoit par force dans le cœur de son hoste, se trouua par ce traict totalement arrachée. Ainsi l'inimitié de l'Estat & des affaires, penetra incontinent iusques à la personne. Il est certain qu'en toutes sortes d'Estats le secret est grandement necessaire & requis: mais par dessus tous en l'Estat Royal, où les plus grands affaires demeurent cachez entre la cognoissance de deux ou trois. Aussi en l'ancien Royaume de Perse, patron parfaict, non en tous, mais en plusieurs de ses points, des autres Royaumes & Monarchies, les secrets des Roys estoient celez avec vne foy si entiere, que ny l'esperance, ny la crainte, ny le plaisir, ny la douleur n'auoient assez de force pour les decouurir. La discipline des premiers Roys auoit estably le silence par le peril de la vie, la faute de la langue estant plus grieuement chastiee qu'aucune autre. Et ne pensoit-on que celuy-là pût rien porter pour le seruice de son Prince, auquel le taire seroit difficile, que la nature a rendu tres-facile à l'homme. La douceur de l'Empire souz lequel nous viuons, excuse l'importunité du babil, & ne le punit gueres d'auantage que par l'interdiction à l'aduenir d'aucune communication de secret. Mais quād il est malicieux & affecté à mauuais dessein, la raison sans aucune autre loy & ordonnance, rameine l'ancienne seuerité Persique, tellemēt que ceste seule perfidieuse decouuerte rendoit le Marechal coupable. Alexandre le grand, ayant iā vaincu en deux grandes batailles, Darius le Roy de Perse, subjugué la pluspart de son Estat, toutesfois ceste loy dont nous parlons, auoit tant de vigueur parmy les courages abbatus des subjects, tant de force dans la foiblesse du Prince, que le victorieux ne peut iamais decouurir où ils'estoit retiré. Simples subjects, non appelez au Conseil de leur Roy, abandonnez de luy, cachent non pas les conseils, mais seulement le lieu où il fuit la face de son ennemy. La crainte du mal avec toutes les pōpes, le mal mesme avec son attirail ne les force, & la proposition du bien ne les esmeut à fausser la foy en ceste partie, qu'en autres s'accommodant avec le victorieux ils auoient violée. Et icy vn des principaux Conseillers d'un Roy, inuincible, inuaincu, non contraint que par sa mauuaise intention decouure, non à vn plus grand, mais à vn moindre ennemy, qui humblement vint demander la paix, les conseils de son Maistre.

Or Monsieur de Sauoye, ou de luy mesme, ou selon la volonté du Roy d'Espagne son beau frere, laquelle il se proposoit pour guide, depuis mesme que contre luy son artifice n'auoit pû emouuoir celle du Roy, le supplie de prédre recompense du Marquisat de Saluces, qui estoit luy oster comme la citadelle du Piémont, & luy boucher le passage en Italie. En-



cor qu'il fust dur au Roy de quitter l'héritage de ses predecesseurs, si chèrement acheté & payé par le sang François. Si est-ce que pour faire paroistre à toute la Chrestienté, qui auoit les yeux iettez sur ceste negotiation, avec combien de bonne foy il entendoit cultiuer la paix, il ne faict difficulté de se fermer la porte de l'ancien theatre de Mars, & du temple de gloire tout ensemble, qui est en Europe l'Italie, l'assiette de laquelle porte par le reste du monde le bruit des valeureuses actions, & des hauts exploits d'armes. Ainsi condescendât à la priere du Duc, il accepte l'offre qu'il luy fait de la Bresse. Ce que sçachant, le Marechal demandel'adjonction de ceste Prouince à son gouuernement de Bourgogne; Sa Maïesté ayant tant d'autres bons subiects & seruiteurs, ausquels escheoit recognoissance de leurs seruices, auoit prou de raison pour ne luy accorder ce qu'il vouloit, & de considerer que toutes les faueurs ne doiuent tomber en vn mesme endroict, que c'est décourager plusieurs & enorgueillir vn seul, voire le disposer à l'ingratitude, parce que se laissant emporter à l'importunité de son ambition, c'est luy dresser la veuë, non à ce qu'il a, mais à ce qu'il peut auoir, luy donner occasion de mépriser les biens presents, & priser seulement les futurs, l'expectation continuelle desquels diminuant la grace des autres, faict que le bien-faicteur n'est iamais reconnu selon son merite, & qu'on oublie incontinent ce qui luy est deu, & que ce qui estoit vne heure auparauint appelé bien faict, eschappe de la souuenance. Car celuy donne peu à la memoire, qui donne beaucoup à l'esperance; de sorte que les Princes lesquels fomentent sans retenuë les grandes esperances de leurs seruiteurs, sont en danger souuent de les perdre. Le Roy auoit faict cestuy-cy de Baron, Duc & Pair de France, de simple Capitaine Marechal general de ses armées, comme aussi Marechal de France, & de suite luy auoit donné vn des plus beaux gouuernements de son Royaume. Aussi vne grande facilité d'impetrer esguisant son desir, & poussant son esperance, l'a finalement porté à des desirs & espoirs, ausquels il ne pouuoit ataindre qu'en deseruant son Maistre, & entreprenant contre sa patrie. Combien donc que la grandeur des biens & hōneurs, dont il estoit cōblé demandast borne à sa demande, si est ce que le Roy qui ne luy auoit iamais rien refusé, ne le refusa pas encore à ce coup. En lieu de remerciement, & de contentement pour vne si notable augmentation de son gouuernement, il fait instance de la Citadelle de Bourg pour vn de ses confidents. Sur quoy sa Maïesté ayant subsisté pour luy sembler estrāge & nouveau, que l'importunité print la place de l'action de graces, luy proposant de sa part trois ou quatre pour estre Capitaines, & entr'autres le Sieur de Boesse son parent & son familier, auquel comme à vn ancien seruiteur, seul de ceste qualité entre ceux qu'il auoit nommez, ayant apperceu l'inclination du Roy, voila tout à coup sa haine, que le nouveau bien faict deuoit auoir amolly, endurcie, & aigrie, estime que ce sien parent, puis que seruiteur du Roy, sera vn espion de ses actions, & que partant il n'aura le pouuoir de disposer de la place à sa volonté. S'il se portoit aux actions vertueuses, il ne deuoit apprehender qu'elles fussent exposées aux yeux d'vn chacun, & encore plus deuoit-il desirer qu'elles fussent presentes aux yeux de son Roy. Si son vouloir estoit limité dans les bornes de la raison, il ne deuoit douter que son parēt ne luy rendist l'obeissance deuë au Gouuerneur de la Prouince. Estrange naturel, quel'ingratitude prenne son



accroissement non seulement apres, mais pour le bien-faict mesme. Car tout à l'heure il fait dire à Monsieur de Sauoye, qu'il ne deuoit aucunement se deffaisir de Bourg, d'autant que le Roy auoit deliberé de mettre vn huguenot en la Citadelle, qui estoit establir ce party dans la meilleure place de la Chrestienté, & au voisinage de Geneue, priuer les Catholiques du secours du Roy d'Espagne, & de celuy de son Altesse; & en vn mot n'oublie aucun artifice pour destourner son esprit de la paix, à laquelle la puissance du Roy, sa valeur & son bon-heur le dispoient. Mais se voyant asseuré de l'assistance d'vn des Gouverneurs de la France, au gouvernement duquel il y auoit plusieurs bonnes places, & auquel son Estat estoit voisin, s'attendant aussi sur l'assistance des autres, desquels cestuy cy en vain se vantoit, selon l'ordinaire des remueurs, qui pour engager ceux auxquels ils s'adressent, leur imposent pour ce regard premierement, & puis apres à eux mesme, il tourna ses conseils, qui depuis son arriuee en France auoient esté fluctuans & douteux, à la guerre, & se départ de ce qu'il auoit offert touchant la Bresse, la cession de laquelle il disoit luy estre beaucoup plus desaduantageuse, qu'aduantageuse la retention du Marquisat de Saluces, lequel partant il aymeroit mieux rendre. Ce qui est encore plus volontairement accepté. Ainsi comme la cause des plantes est en leurs semences; aussi le Marechal de Biron se peut appeller la semence de la guerre de Sauoye: A laquelle pour animer encore d'auantage le Duc, il l'abouche dans la maison de Conflants, où ils se rencontrerent près du Roy, & luy faict entendre que s'il ne signoit ce qui luy seroit présenté, il couroit fortune; & que neantmoins s'il la couroit, qu'il l'assisteroit de sa personne, de ses amis & de ses cheuaux, qu'il mettroit en relais sur le chemin de Bourgogne, où estant arriué, il ne deuoit rien craindre, à la suite de quoy confirmerent entr'eux, selon que le temps & le lieu le pouuoient permettre, les promesses reciproques d'assistance mutuelle, que leurs confidens auoient traicté. Le Marechal auoit à l'endroit de l'Espagnol ja calomnié d'infidelité le Prince qui l'a tousiours le plus detestée. Comme l'estenduë de la calomnie sur toutes les dépendances d'vn traicté de paix, pour la rupture duquel se presentent souuent de iustes & forcées occasions, diminueoit beaucoup de son atrocité. Aussi renfermée dans l'enfainte d'vne parole, donnée pour la seureté de celuy qui s'estoit mis en son pouuoir, deuenoit bien plus griefue. Les traictez de paix sont pris au pied de la lettre; mais vne seureté donnée, tant s'en faut qu'elle doie estre restraite dans les termes de l'accord, qu'il la faut au contraire du tout estendre selon l'entente de celuy qui s'y fie, tant la creance oblige la foy. Tellement que c'estoit faire grand tort à la reputation du Roy, de mettre en soupçon son intention, la faire entendre autre qu'elle n'estoit en cet endroit, contre l'assurance que sur les difficultez de l'affaire il auoit donné de nouuel à Monsieur de Sauoye, non que sa Majesté s'assurast de sa part en ce qu'il promettoit; mais l'observation de la foy estoit enuers luy si religieuse, qu'il estimoit valoir mieux qu'on dict qu'elle eust esté trompée & deceuë, qu'en vain implorée.

Cen'estoit donc pas assez au Marechal de troubler la paix des voisins, trauerser l'obeyssance des subjects, demembrer de la Couronne des provinces toutes entieres, si en ceste partie il ne rauissoit au Roy l'honneur, duquel il a esté si soigneux & curieux. Non, il ne l'a rauy, parce qu'il n'a pu,



mais il a tenté tout ce qu'il a pû, qui est à peu prez autant, que si sa mauuaise volonté eût fortý effect. Comme le sacrilege ne faict aucun outrage à Dieu, que sa Deité colloque au dessus du coup de la main impie, & neantmoins son opinion, & la nostre ne laisse de l'obliger à la peine. De mesme le Marechal n'ayant pû violer vn honneur tant inuiolable, duquel mesme en la Majesté du Roy reluit par dessus toutes les autres, toute fois luy pensant y faire brèche, & encore en l'opinion de celuy lequely estoit interessé, l'vne & l'autre opinion le rendoient coupable, & d'autant plus que la seconde a donné ou subject, ou couleur à Monsieur de Sauoye, de se départir de ce dont il estoit conuenu: si que le soupçon calomnieux de la rupture d'vne foy, en a fait à bon escient depuis rompre vne autre. Les paroles que la sacha ce Prince lors qu'il signa le traicté, declaroient aucunement, ou la crainte, ou son intétion. Qu'il ne vouloit point voir le traicté, & signeroit tout ce qui luy seroit apporté de la part de sa Maiesté, quád ce seroit mesme sa mort. Il n'auoit à se soucier quel estoit le traicté, puisque deslors il en resoluoit l'infraction. Vn grand Roy, grand en puissance, mais encore plus grand en sagesse, & en connoissance, ayant en quelqu'vn de ses escrits, relief non commun de la grandeur Royale, longuement discouru de la verité & du mensonge, enfin conclud sagement, comme en toutes autres choses, y auoir trois causes pour lesquelles les promesses sont violées. Ou dés le commencement il y a de la fraude en la promesse; ou la repentance suruient; ou le pouuoir manque: Que la premiere procede d'vne mauuaise volonté; la seconde d'imbecillité de iugement; la troisiéme d'impuissance, diuision veritable pour le regard des promesses volontaires. Car pour le regard des forcées il faudroit encore distinguer. Ou la force est legitime, comme celle qui suit la perte d'vne bataille, ou la prise d'vne ville, quand le vaincu ployant souz les armes du victorieux, est contraint de passer par où il luy plaist: Ce qu'il accorde, bien que par force, ne se doit aucunement enfreindre. Autrement il n'y auroit iamais traicté asseuré entre les Princes & Potentats qui se sont guerroyez, si souz ombre, que la force leur auroit donné naissance, ils n'estoient fermes ne stables; deffaut de seureté qui apporteroit plusieurs inconueniens, & seroit cause que les guerres se feroient à outrance, que le puissant ne pardonneroit au foible, & le victorieux n'abandonneroit iamais le vaincu, qu'il ne l'eût exterminé, de maniere qu'il est expedient pour le salut du genre humain, que la force en cet endroit tiennne le lieu & la place de Iustice. Ou la force est injuste comme celle qui s'acquiert par tromperie & perfidie, l'observation n'est point deuë, de ce que ceste-cy arrache de celuy auquel par tels moyens sinistres elle s'est renduë superieure. Ce que le faux rapport du Marechal de Biron ayant mis dans le cœur, ou plustost dans la bouche de Monsieur de Sauoye, où empescha qu'on le vist tóber en la premiere perfidie cottée par Mercure Trismegiste, ce sage Roy que nous venons de nommer. Autrement il n'est point vray semblable, qu'un Prince si noble sans ceste occasion, ou ce pretexte qui le paroît, eût voulu donner vne telle tache à sa renommée, en ce mesme dont le succez estoit incertain.

Ainsi le Duc, d'hoste douteux qu'il estoit, part ennemy certain, & préd son chemin par la Bourgogne, tant pour la seureté de son retour, dót toutes fois il ne deuoit auoir defiance: mais elle ne luy auoit esté insinuée par le Marechal, que pour cōferer avec ses Ministres, ou comme il disoit,



pour voir le pays qui ſeroit vn iour à ce ſien gendre. Partant de Paris il dépeſche en Eſpagne ſon Chancelier, & arriué en ſon pays, eſcrit au Mareſchal, & au Sieur de la Fin, à l'vn à ce qu'il le viſt trouuer, à l'autre à ce qu'il enuoyaſt ceſtuy-cy le plus promptement qu'il ſe pourroit. A l'occaſion de quoy le ſieur de la Fin preſſé auſſi par les lettres du Mareſchal, part de ſa maiſon en Auuergne, & vient à Dijon: où vient auſſi incontinent apres de la part du Duc vn nommé le Capitaine Blaiſe Teſto, pour haſter la Fin, & luy dreſſer ſon chemin, lequel il prend par S. Claude, ſouz couleur du vœu qu'il diſoit y auoir fait, & joint le Duc à Châbery, où entr'eux ſe continuent les traictez de Paris, & eſt aduiſé à l'aſſurance du mariage & des aduantages que chacun apporteroit de ſa part. Au meſme temps arriue à Chambery vn Courier d'Eſpagne dépeſché par le Chancelier du Duc, qui apporte reſponſe du Roy Catholique, ſur ce que ledit Chancelier luy auoit fait entendre de la reſolution priſe avec le Mareſchal de Biron, reſponſe approbatie de tout ce qui auoit eſté traicté, avec aſſurance d'y entrer de ſa part, & promeſſes immenſes à la mode d'Eſpagne: Eſt arreſté entr'eux que le Duc dépeſcheroit Roncas vers le Roy pour l'amuſer, & qu'il paſſeroit à Dijon, afin de prendre langue avec le Mareſchal. Le Sieur de la Fin retourne à Dijon, peu apres Roncas vient à paſſer par là: mais il reuiet ſur ſes pas caché & déguiſé, en ſorte que perſonne n'a cognoiſſance de luy, que ledit ſieur de la Fin, & vn ſien confident ſeruiteur nommé Renazé, qui ſera vn des principaux perſonnages de ceſte tragedie, par l'addreſſe duquel Roncas eſt mené par ſon maïſtre au logis du Mareſchal. Sur la minuit, tous les Gentils-hommes & domeſtiques retirez, employent en leur conference le reſte de la nuit. Le Mareſchal aſſeuré par la Fin, prend aſſurance en Renazé, pour ce reſout de l'employer en ſes affaires, & pour commencement luy donne charge de dire à Roncas qui retournoit de la Cour, ou au partir de Dijon il eſtoit allé, que ſ'il auoit aucun des ſiens, à la foy duquel il peut commettre ce qu'ils manioient enſemble, qu'il le laiſſaſt à Lyon. Ce qu'ayant eſté dit à Roncas, il laiſſe vn nommé Boſc, lequel Renazé dès le lendemain ſuiuant le commandement qu'il auoit du Mareſchal, le meïne à Pont de Vaux où il eſtoit, entrent de nuit par vne petite porte appellée la porte de retraicte, où on les attendoit pour les introduire, & fut Boſc avec ledit ſieur Mareſchal cinq ou ſix heures.

Cependant le Roy voyant les longueurs & remiſes de Monſieur de Sauoye, ſur l'execution de leur traicté, ſ'aſſura de ce dont il ſ'eſtoit auparavant doubté, qu'il n'auoit aucune volonté de l'accomplir, de ſorte qu'il prend reſolution de recouurer par les armes ce que la Juſtice de ſa cauſe, & l'obligation en laquelle eſtoit entré ſon aduerſaire luy remettoient. Faiſt entendre ſon intention au Mareſchal de Biron, luy donne aduis par où, & comment ceſte juſte & neceſſaire guerre ſe doit commencer, & le charge de ce qu'il eſt beſoin qu'il faiſe de ſa part. Voicy comme ce fidelle ſeruiteur conforte les conſeils, & execute les commandemens de ſon maïſtre. Il ſ'achemine à Maſcon ville limitrophe de la Breſſe: mais deuant que d'entrer dans le pays ennemy, il luy veut ioïer vn tour d'ennemy. Il appelle Renazé, & luy dit, qu'encore qu'il euſt donné charge à Boſc, d'aduerſtir ceux de Chambery & de Môt melian de pouruoir à la ſeureté de leurs places, & que le Roy auoit delibéré de faire eſcalader & petarder Mont-



melian par le Sieur de Crequy le treize ou quatorzième du mois d'Aoust où ils estoient, toutesfois l'importance de la chose vouloit qu'il donnast le mesme aduis, que l'on prinst aussi garde à Conflans & à Charbonnières, qu'on y mit des hommes & des viures, ensemble qu'on pourueût à Bourg: que tous tinssent bon, & que le Roy n'auoit que des nouveaux soldats, & mal armez: Que de là il passast en Piémont, assurest Monsieur de Sauoye de la continuation de son seruice, & le suppliaست de sa part de ne s'estonner point & d'vser de diligence. Considerons vn peu combien ceste guerre où le Roy se iettoit estoit perilleuse, puis qu'un de ses principaux Capitaines sur la fidelité & suffisance duquel il se reposoit quasi du tout, non seulement decouuroit tous ses conseils & deliberations, mais aussi pour les rendre vains & inutiles, en donnoit à l'ennemy de contraires, & remarquoit où l'on trouuoit les deffauts de l'armée, afin de l'assurer en sa crainte, & comme inspirer en luy vne nouvelle force, & vn nouveau courage. Renazé fait ce dont il estoit chargé, & apres auoir aduertty ceux qui estoient en Sauoye, expose en Piémont au Duc ce que le Marechal luy mandoit, ce que le Duc voulut qu'il repetast à l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit prez de luy. Responces & ouuertures de l'un & de l'autre, conuenables à leur mauuaise volonté, & propres à la continuation & accroissement de la desbauche de cét esprit, qui s'estoit ià si auant detraqué de son deuoir. Ce que Renazé ayant rapporté au Marechal, il en exulta de ioye & de contentement; miserable qui ne pense point que ceste ioye fondra vn iour en larmes ameres, & que ceste faulse grâdeur que tu cherches parmy les ronces & espines estrangeres, te rauira avec la vie, la vraye dont tu iouïssois au milieu des belles plantes Françoises, au pied desquelles tu portes la coignée pour les essarter, afin de dōner lieu de rejet aux autres. Mais la diligence du Roy preuenant les prouisions que le Duc, quoy qu'aduertty, vouloit apporter à la deffense de ses places, Chambery est emporté, la ville de Mōrmelian surprise en la mesme sorte qui auoit esté projetée, la Citadelle assiegée. Le Marechal se rend maistre aussi de la ville de Bourg contre sa volonté, parce que ceux à qui il auoit donné aduis par où il l'attaqueroit, selon qu'il s'en estoit ouuert, auoient pris vn quartier pour l'autre. La Sauoye & la Bresse se réplissoient d'armes, d'estonnement & de frayeur. Le Marechal neantmoins, nonobstant que ces premiers aduertissements n'eussent reüssi, ne laissoit d'en donner d'autres, tant pertinace est l'esperance, à laquelle l'esprit humain s'abandonne, & vne grâde conuoitise se deuouë: fait escrire par Renazé vn memoire sur l'ordre de la guerre, qu'ils auoient resolu de ietter en France, lequel par son commandement il porte à Bosc qui l'attendoit à S. Claude; & à ceste fin estoit party avec luy de Piémont, comme aussi pour apporter des pierreries au Marechal, selon qu'on luy auoit promis. Ce memoire ne s'est peu recouurer comme d'autres, desquels nous parlerons tantost; mais selon ce que Renazé s'en est pû souuenir, il portoit, que le Duc aduertist le Pape, que le Roy ne se seruoit que de huguenots, pour par cét artifice bander sa Saincteté contre sa Majesté; qu'il fist aduancer les quatre mille Lansquenets, qu'il auoit promis faire passer par le Comté de Ferrete, souz feinte du chemin de Flandres, & qu'il enuoyast de l'argent. La verité de ce contenu au memoire se recognoistra tantost par d'autres.

En ces entrefaictes se preparoit vn estrange malheur, lequel ne se peut dire



dire auoir esté destourné, que par la seule bonté de Dieu gardienne des Roys, & protectrice des Royaumes. Le fort Sainte Catherine s'assiege; le Marechal de Biron se loge à Chaumont; le sieur de la Fin qui quelques iours auparauant l'estoit venu trouuer, demeure pres de luy, & Renazé à leur suite. Le Marechal sçachant qu'au retour de Sauoye avec Bosc, il auoit passé par S. Catherine, & pris cognoissance avec le Capitaine, l'enuoye vers luy, pour l'aduertir de ietter des pallisades dans le fossé, releuer quelques bastions, & se pouruoir de viures, & qu'à cette fin il fist quelques sorties, pour le moyen & le loisir desquelles l'armée se reculerait; il est dict, il est fait. Ce n'estoit pas vne legere felonnie que de donner aux ennemis le temps & le pouuoir de se fortifier, mais voicy qu'on leur veut bien donner dauantage, & leur liurer chose infiniment plus precieuse, dōt la perte eust esté extrême en toutes extremitez, & à iamais irreparable. Le Marechal deux ou trois iours apres que Renazé fust retourné vers luy du Fort S. Catherine, le mande en sa chambre, en laquelle comme il commençoit à luy dire, qu'il auoit quelque chose d'importance à se decouvrir en son endroit, entre le sieur de la Fin, pour l'arriuee duquel il ne laisse pas de continuer: Qu'il auoit ouy dire que le Roy dans peu de iours viendrait au siege du Fort, & qu'il ne se passeroit iamais de l'aller recognoistre, qu'il falloit partant qu'il aduertist le Gouverneur, qu'il y auroit vn Cavalier vestu d'un manteau noir (c'estoit luy dont il parloit) portant vn grand pennache noir, monté sur son petit barbe noir, qui iroit à balle & à volte, le deuxieme seroit le Sieur de Boësse, le dernier le Roy, sur lequel ayant pointé les pieces il falloit qu'il tirast, & enuoyast deuant eux quelque volée de canon, pour oster le soupçon du coup qui s'ensuiuroit. Ces méchans mots, indices d'une plus méchante volonté acheuez, le Sieur de la Fin repartist en ces termes. Qu'est-ce la Monsieur? Qu'est-ce que vous voulez faire? A quoy le Marechal tout enflammé de l'horrible chaleur de ce detestable dessein. Mort Dieu, repliche il vn, homme qui nous veut ruiner, vn homme qui nous veut oster la vie, ne voudriez-vous pas vous en venger? Les yeux estincelans, la cruauté empreinte dans le visage, & l'atrocité du forfait qu'il machinoit retentissante à la voix, couperent tout court le propos du sieur de la Fin: Quand luy reprenant le sien, adjouste qu'il y auoit encore vn autre moyen de prester vne estrette au Roy, qui estoit de ietter par vn petit retranchement sept ou huit soldats dans le fossé, où estans cachez comme les trois cavaliers se retireroient, ils tireroient sur le dernier. Apres quoy, ayant stipulé silence des deux, mesmement du sieur de la Fin, il prend sa plume, & escrit au Sieur de Viry, Gentil-homme Sauoyard, voisin du Fort sainte Catherine, & gendre du Gouverneur, en ces mots. *Monsieur, ie vous adresse ce porteur, & vous prie favoriser son allée au Fort Sainte Catherine. C'est chose qui vous tournera à honneur, & luy rendrez ceste lettre. Je suis à vostre seruice, Biron.*

Ceste lettre estoit, non tant pour assseurer le passage de Renazé, la seureté duquel dépendoit plus que d'aucun autre, de celui qui l'enuoyoit, ayant ses troupes respandues à l'entour de la place, que pour donner creance à l'aduis qu'il portoit, lequel puisque le Marechal le disoit tourner à honneur de celui auquel il s'adresoit, ne pouoit estre que de tres-grande importance. Et quel plus grand honneur pouoit aduenir à deux Sauoyards, qu'un grand Roy, Roy victorieux, la splendeur du nom duquel



auoit esclatté par toute la terre habitable, demeurast par l'entremise de tous les deux, deuant la place à laquelle commādoit l'un, la gloire duquel leur proximité d'alliance eust fait redonder sur l'autre. Qu'un simple Fort eust esté à iamais signalé de la mort d'un si valeureux Prince, mort qui par la plume des historiés eust donné vie à la memoire du lieu, du Capitaine & des Soldats. Que là eust bronché ceste teste pretieuse en vain attaquée es guerres ciuiles, conseruée parmy les estrangers, demeurée sauue au milieu de tant de combats, & dans les perils ordinaires de tant de sieges des villes. Il y a des anciens qui escriuans des admirables exploits d'armes d'Alexandre le Grand, ont remarqué le contraire de ce qui a esté dit par plusieurs autres, à sçauoir qu'ils n'ont esté perpetuellement secondez par la fortune, ains que par fois elle a estriué contre sa vertu si auant, qu'elle n'en a remporté le dessus qu'à toute force. La ville des Oxydracques leur sert de preuue, où les eschelles dressées contre les murs venants à rompre, la fortune l'enferma tout seul au combat, non pour prendre la ville de Sule, ny celle de Babylone, ny contre un Darius, ou un Porus, & autres nobles & illustres aduersaires, mais contre de simples soldats, auxquels elle gratifioit d'un si grand effect, que peu s'en fallust que ceste bourgade barbare & de nul renom, ne fust la sepulture de ce tres-puissant Roy. Et neantmoins ayant esté preserué du danger, il semble qu'elle vouloit esprouuer plustost sa vertu, que la combattre iusques à outrance. Plusieurs des actions du Roy se rapportent à celles de cet ancien Prince, ainsi qu'ailleurs nous auons montré: aussi semble qu'il se peut faire quelque rapport entre ce qu'on luy apprestoit deuant le Fort de S. Catherine, & ce qui aduint à l'autre deuant ceste ville d'Indie, l'une & l'autre place de peu de renom, ceste-cy mesme qui n'auoit son estre que quelques années, auparauant lieu ignorable, enfermé dans de hautes montagnes: au dedans de ceste-là, le plus grand Roy du monde se trouua pris comme un simple soldat, ou plustost comme une beste sauage dans les toiles, sans ayde ne secours. Deuant celle-cy on apprestoit la mort au plus grand Roy de la Chrestienté, comme à un soldat auanturier, ou cheval leger, ou plustost comme à un gibier contre lequel l'arquebusier s'est affusté: l'autre eut le moyen de joindre l'ennemy, & par l'effusion de son sang, en tombant releuer sa vertu: le massacre de cestuy-cy estoit disposé en sorte, que sa fin ne pouuoit, comme tout le cours de sa vie, estre accompagnée d'autre prouesse. Celuy là estoit separé des siens par les murailles de la ville en laquelle il s'estoit ietté. Cetuy-cy aux yeux des siens deuoit receuoir le coup mortel, si prompt, si caché, & tant impetueux, que pas un, comme à l'autre, ne luy eust peu seruir de rempart, & muraille de vertu. La foy & l'affection des Macedoniens enuers leur Roy, le secoururent contre l'effort malin de la Fortune. La méchanceté & infidelité d'aucuns François (chose lamétable & reprochable à nostre nom!) preparoit le malheur que la Fortune a destourné en destournant le Roy de ce siege, & l'arrestant en d'autres. Ce qui vulgairement s'appelle Fortune n'est autre chose que la prouidence diuine, ce que les anciens n'ont pas laissé de voir dans le sombre des tenebres qui les enueloient, en faisant celle là, fille de celle cy, qui comme elle a estably ce Royaume, aussi par la conseruation du Royle conserua encore ce coup là. Un parricide public nous auoit jà prou remply d'opprobre, attristé le Ciel, & mis la terre en confusion, sans que pour le paracheuement de la ruine de nostre reputa-



tion, ou pluſtoſt pour la fin honteuſe & malheureuſe de cét honnoré & florissant Eſtat, il deuſt eſtre de nouveau attenté. Mais cét enfantement du Prince des tenebres, apres vn long & douloureux trauail, ce chef d'œuvre élabouré des puiffances infernales bandées à la deſolation du monde, ne pouuoit eſtre deux fois. Ainſi bien a il eſté conçu ceſte ſeconde fois, mais auſſi incontinent auorté. Nous ne deuons neantmoins laiſſer d'ap-prehender avec deteſtation ceſte rage, quand nous penſons au precipice auquel elle nous portoit. On a veu pluſieurs ſubjects ſe reuolter, & prendre les armes contre leurs Princes, leur donner des batailles; mais peu ſ'en remarque, deſquels la rebellion ait penetré iuſques à l'attentat de leur vie. La veneration ancienne, & la memoire del'obeiſſance paſſée, arreſtent partie de la deſobeiſſance preſente. Les ennemis eſtrangers gardent meſ-me ce reſpect à la Maieſté, en laquelle les Roys ſont nez. Quand Agis Roy de Sparte fut tué par la faction contraire, tous les plus gens de bien de la ville eſtimerent qu'il n'auoit onc eſté commis vn ſi cruel, ſi malheureux, ne ſi damnable forfait, d'autant meſmes que les ennemis en bataille ne mettoient pas volontiers les mains ſur les Roys Lacedemoniens; ainſi ſ'en deſtournoient, ſ'il eſtoit poſſible, pour la crainte & reuerence qu'ils portoient à leur Maieſté. Si peuples libres ennemis de la Royauté, comme eſtoient ceux de la Grece, avec leſquels ſe rencontroient ordinairement les guerres de Sparte, rendoient ceſte reuerence à de petits Royetelets; combien cruel, malheureux, & damnable eſtoit l'attentat de celuy, qui né ſouz vne legitime & hereditaire principauté, redreſſe & aguife contre la perſonne d'vn grand Roy ſon Seigneur, les armes des ennemis, que le reſpect de la grandeur Royale eſmouſſe & deſtourne? Mais quand il n'eult eſté Roy, ainſi ſeulement compagnon, ayant eſté en tant de guerres enſemble, couru tant de fortunes l'vn avec l'autre, la conjunction de vie, la communication de perils, & en vn mot la fraternité d'armes, tenuë inuiolable par nos anciens François, pouuoient-elle rendre vne nouuelle haine ſi aigre, qu'elle paſſaſt iuſques à ceſte furieuſe extrémité? Aueugle & forcenée ambition, qui perdant la veuë de la raiſon te ruë à l'eſtourdie dans les glai-ues, & te iette parmy les poyſons! comment de degré en degré as-tu faiët déualer cét homme iuſques au fond de l'abiſme des maux, dont tu es ou-riere, ne luy permettant de pardonner au ſang de celuy pour lequel il eſtoit tenu de reſpandre le ſien?

Certes, ceſte rencontre comble mon eſprit de tant d'horreur, que de-uant que paſſer aux autres, il m'a fallu ſubſiſter, & cōme prendre haleine. Auſſi la propoſition en ſembla ſi eſtrange au Sieur de la Fin, qu'il retira la lettre que le Mareſchal auoit baillée à Renazé, luy diſant qu'il n'eſtoit be-ſoin qu'il la portaſt, ainſi ſeulement qu'il aduertit le Capitaine du Fort de tenir ſes pieces preſtes, ſe reſoluant deſlors, ſi le Roy ſ'en approchoit, de luy en dōner aduis, pour la preuue duquel il retenoit ceſte lettre. Renazé retourné du Fort rapporte au Mareſchal qu'il auoit ſatisfait à ſon cōman-dement, & peu de iours apres il eſt dépeſché en Piémont, avec vn autre memoire de l'ordre de la guerre qui ſe projettoit ſemblable au premier; neantmoins eſt cōmandé prendre ſon chemin par S. Claude, & ſ'il y ren-controit Boſc, ſelon qu'il auoit promis de ſ'y retrouver, de ne paſſer ou-tre, ainſi luy laiſſer le memoire, & retourner promptement pour le rap-port de ce dont Boſc eſtoit chargé. Il trouue Boſc à S. Claude, qui luy



baille vn memoire escrit de sa main, contenant la resolution du Duc sur les propositions contenuës au premier memoire du Marechal; tellement que la responce de l'un monstre clairement quelle estoit la demande de l'autre. Le premier article est conçu en ces termes. Premièrement vous donnerez conte au braue (le Marechal estoit entendu souz ce nom; & au confident (c'est aussi le nom qui se donnoit au Sieur de la Fin) que la leuée des quatre mille Lansquenets s'effectuera, &c. Les autres articles concernent ce qu'on auoit fait avec le Gaucher, ce qui s'estoit traicté en Suisse, pour empescher la leuée que le Roy y faisoit, la prouision apportée à la conseruation des places, le remerciement des aduis enuoyez par Bosc, de la part du Braue au Vaillant (c'est le nom qui dans le memoire est aussi donné à Monsieur de Sauoye) l'estat des forces dudit Sieur Duc, & entr'autres vn article de ce qu'on auoit mandé à Rome contre le Roy, en ces mots. *On a enuoyé à Rome pour informer sa Sainteté de tout ce qui se passe en Sauoye, concernant le gouuernement des places, que la Freze met entre les mains des huguenots.* La Freze est le iargon souz lequel le Roy estoit signifié. Par ce memoire, l'original duquel a esté produit au procez qui depuis s'est fait, il est assez aisé de reconnoistre quel estoit celuy que le Marechal auoit enuoyé. Il ne luy suffisoit d'auoir imposé aux ennemis reconciliez, pour r'alumer leur hayne, s'il n'imposoit au pere commun des Chrestiens, pour le destourner de la bienueillance, qu'avec tres-juste raison il porte au fils aîné de l'Eglise, afin de faire en sorte qu'on attentast encore quelque exheredation cõtre le principal heritier de ceste Diuine maison. Ce qui ne se pouuoit sans y remettre le desordre & confusion, desquels ayant esté ià esbranlée, il y eust eu danger que la ruine totale ne s'en fust ensuiuie. Il y a pareillement vn article, par lequel le Marechal est prié de ne se joindre avec le Roy, auquel se verra qu'en parolle & en effect il a répondu. Renazé reuient trouuer le Marechal à Chalanges, où estoit aussi le sieur de la Fin son Maistre, auquel auparauant que se presenter au Marechal, il fait entendre ce qui s'estoit passé entre luy & Bosc, luy monstre le memoire qu'il auoit apporté, lequel ledit Sieur de la Fin retient & luy commande de dire seulement, qu'il auoit baillé son memoire à Bosc. Ce qu'ayant fait, le Marechal luy commande dès le lendemain de s'en retourner en Piémont, & porter aduis à Monsieur de Sauoye des deffauts qui estoient dans Montmelian, tant pour le regard des homes, que pour le regard des munitiõs, & des moyes pour radoubertels deffauts; quel chemin il falloit que le Duc prist pour venir contre le Roy; & comme il seroit à propos de faire donner l'alarme du costé de Prouence, & Dauphiné avec quelque Cauallerie & Infanterie la moins vtile: d'ailleurs du besoin qu'auoit la citadelle de Bourg d'estre rafraichie de viures, d'habits, d'unguens & de Chirurgiës, de toutes lesquelles choses le Marechal dresse vn memoire bien particulier de sa main, qu'il fait transcrire à Renazé, l'original duquel par le commandement de son Maistre, qui prenoit resolution de ne tremper plus en si pernicieuses pratiques, que pour les decouurir, & par là purger ce qu'il s'en mesloit, trouua moyen de s'en saisir, & faire en sorte que l'autre pensast les auoir brûlé. Monsieur de Sauoye execute des aduis à luy donnez, ce peu que sa foiblesse luy permet. Quelques-vnes de ses troupes s'auancent vers la Prouence, pour dõnant l'alarme de ce costé-là, diuertir les forces du Roy, & quelques rafraichissements entrent dans la citadelle de Bourg. Chose



assez aisée pour vn peu, puis que celuy qui l'assiegeoit y prestoit l'espaule, mais que la crainte qu'il auoit d'estre decouvert rendoit extrémement difficile pour beaucoup, & pour ce qui eust esté necessaire aux necessitez des assiegez. Ce que n'estant inconnu à mondit Sieur de Sauoye, il resout de s'en confier au Marechal, soit qu'il ne pensast autrement la pouuoir secourir; soit qu'il esperast l'engager du tout, & le necessiter de dépendre entierement de luy, puis qu'ouuertement il se seroit rompu avec le Roy. Sur ce conseil il escrit vn mot à Bouuans, qui commandoit pour luy dans la place, qu'il enuoye au Marechal, & porte la lettre, *Qu'il est necessaire que Bouuans sçache l'estime qu'il faict du Sieur de Biron, auquel il n'a moins de confiance que s'il estoit son frere. Qu'il s'asseuroit que par son moyen le Tillet & Bosc auroient faict mettre viures dans la place, qui donneroit le loisir de la secourir; & que s'il y auoit eu quelque empeschement, il traitast avec ledict Sieur de Biron, ou avec celuy qui luy rendoit le bulletin de sa part, tout ainsi qu'il luy ordonneroit, ou pour luy remettre la place, ou pour recevoir la commodité de la renuitailler; mais qu'il falloit negotier si dextrement, qu'autre que luy n'en eust la cognoissance, & qu'il se promettoit cela de sa fidelité, de laquelle il auoit respondu au Marechal qui luy feroit rendre ce billet.* Voila chose estrange, & de prime face malaisée à croire, comme il est possible qu'il fortifiast ceux qu'il assailloit, & s'ostoit la gloire de l'heureux succez d'un tel siege; Mais puis qu'infecté d'intelligence avec l'ennemy, il corrompoit la gloire qu'il auoit auparauant acquise, il y a de l'apparence qu'il ne se soucioit pas beaucoup de celle que de nouveau il pouuoit acquerir, ou qu'il preferoit l'accomplissement de son intention; joint qu'il se pouuoit représenter qu'une place non secourue, combattue de la seule famine, & non des armes des assiegeants, se rendant, acquiert plus de puissance au Prince souz le commandement duquel elle est assiegée, que de reputation au chef qui l'assiege. D'auantage où il y a preuue par escrit, il n'y a plus lieu de debat: dans les memoires que nous venons de coter escrits de sa main, le Duc est particulierement aduerty du rafraichissement necessaire à cette place, laquelle le Marechal auoit si grand peur qu'elle vinst entre les mains du Roy, que dans le dernier memoire qu'il fist à Bourg vn peu auant le voyage du Sieur de la Fin, duquel nous parlerons maintenant, le dernier article porte ces mots. *En cas de paix, il vaut mieux au Duc, & pour le Roy d'Espagne, que Carmagnoles se rende: car la Bresse sert au Duc, ce que les Pays bas seruent aux Espagnols, ainsi que le confident dira plus au long.* Cecy est encore plus estrange que de donner aduis, & le moyen d'enuitailler la place, veu que par là il se frustreroit du gouuernement de la Bresse, que le Roy luy auoit donné; mais il s'estoit ià tant aliené de son deuoir enuers luy, qu'il semble que lors il ne voulut plus rien recevoir de sa part; ou bien il auoit conçu de si hautes esperances, que les gouuernements des Prouinces luy sembloient trop bas; ou en tout cas il estimoit, faisant resoudre le Duc à retenir la Bresse, que c'estoit couper toute l'esperance à la paix, d'autant qu'il sçauoit que le conseil d'Espagne estoit butté là, qu'il falloit faire & endurer tout, plustost que rendre le Marquisat, tant il apprehendoit pour Milan, la voisinance d'un Prince si guerrier.

Renazé retourné de delà les monts, où il auoit conferé, tant avec Monsieur de Sauoye, & l'Ambassadeur d'Espagne, qu'avec le Comte de Fuentes, à l'occasion de quoy les deux autres s'estoient transportez iusques à Tortone, resolution est prise d'enuoyer vers eux le Sieur de la Fin, pour



la conclusion de l'affaire, pour lequel querir à Montreuert où il estoit, le Marechal enuoye la Farge qui a esté cy-dessus nommé, lequel l'amaine secrettement en l'Abbaye de Brou assise à vne harquebusade de Bourg, où estoit retourné le Marechal. Il est prié instamment de faire le voyage vers le Duc, & le Comte de Fuentes, pour mettre la derniere main à ce qui se manioit. Ce que le sieur de la Fin accorde, plus pour desir (comme l'euénement l'a monstré) de reconnoistre iusques au fond ceste trame, puis la decouurir, que pour dessein de la paracheuer. Sur le subject de ce voyage plusieurs allées & venues secrettes & nocturnes es logis du Marechal, & de la Fin, lequel ne se monstroient le iour, & la nuict estoit souuent conduit par le Sergent Major du Bourg, nommé le Verger. Sur ces conferences le Marechal dresse le memoire de ce dont il pensoit le Duc deuoir estre de nouveau aduertty, l'escriit de sa main, & le donne à Renazé pour le transcrire, lequel luy ayant rendu, trouue encore moyen de le retirer parmy plusieurs autres papiers. C'est ce memoire dont nous venons de parler, qui peu au parauant le partement de la Fin, fut porté au Duc par vn soldat que luy dépescha le Marechal, & aduis par là est donné du nombre de l'Infanterie qui s'estoit trouuée en l'armée du Roy, lors qu'elle fist monstre, iusques à specifier la quantité des passeuolants qui se reconneust en châque regiment: Sont aussi cottez tous les autres deffaits de l'armée, le logis des troupes est remarqué, comme on en pourroit enleuer quelques vns, en quelle sorté l'armée mesme se pouuoit assaillir, quel chemin il faudroit tenir; comment Montmelian, qui auoit capitulé, si dedans vn certain temps il n'auoit secours, le pourroit estre, & quel moyen il y auoit de rompre la capitulation. Et aussi touché la difficulté des finances, en laquelle se trouuoit le Roy, qui luy faisoit desirer la paix, de laquelle partât sur ce point les moyens sont proposez pour en destourner le Duc. A la mesme fin calomnies sont employées contre sa Majesté, de faueur speciale aux huguenots. Et d'autant qu'elle commettoit le gouuernement de Montmelian, lors qu'il seroit rendu, au Sieur du Passage Gentilhomme tres-Catholique, responce en effect pertinente à l'impertinence de ceste calomnie, est adjousté pour esleuer la foy de ceste verité, que le passage s'estoit du tout donné au sieur Desdiguieres, & qu'il estoit plus homme du monde que conscientieux, comme si c'eust esté vne grande faute à celuy qu'on mettoit dans vne place limitrophe n'agueres conquise, d'estre en bonne intelligence avec celuy qui commande en la Prouince voisine. Mais qui eust iamais pensé que le Marechal de Biron fust deuenu vn Inquisiteur de la Foy, & censeur des consciences? Quelle conscience de decouurir les secrets de son Roy, instruire son ennemy par où, & comment il luy peut nuire, & Marechal de France & de Camp tout ensemble liurer, en tant qu'en luy estoit, l'armée commise à son soing, à sa vigilance, & à sa foy. Quand il escriuoit ce memoire, comment est-ce que la souuenance de ses parents & amis, qui estoient en l'armée, que toute entiere il exposoit au glaue ennemy, ne luy faisoit tomber la plume des doigts? C'estoit bien renouveler ceste ancienne maxime emprainte par la cruauté & perfidie d'as les esprits; Perissent mes amis, pourueu que mes ennemis tombent quant & quant. Mais qui estoient ces ennemis, souz la cheute desquels il vouloit enueloper les siens? Son Roy, & son bien-faïcteur, les Princes de son sang, & autres Princes ses parents, plusieurs Seigneurs compatriotes de celuy



qu'il les vendoit, & lesquels l'auoient perpetuellement honoré & respecté, quantité de Noblesse, la plus part de laquelle auoit si souuent combattu avec luy, & vn grand nombre de Capitaines & soldats, desquels il auoit esté suiuy, tous nais en la terre, qu'il auoit receu naissant, né, nourry, & esleué. Estant donc tel enuers les siens, ce n'est de merueille, si pour l'auancement de celuy auquel il se liuroit luy mesme, ensemble son hōneur, & la gloire de tant de belles choses autrefois par luy faictes, il vouloit perdre ceux, qui parmy ses soldats auoient de l'affection au seruice du Roy, & ce qui est le plus cruel, par la communication que sa Maiesté luy auoit faict, comme à vn de ses plus confidens Conseillers: Car il est porté dans les memoires, qu'il y auoit vn Sergent la Riviere, pratiqué par le Terrail dans S. Catherine, lequely menoit vne entreprise, & que si on n'y pouuoit, le Fort estoit perdu. Suiuant lequel aduis ce pauvre soldat fust pendu, & remporta ce piteux loyer de son infortunée affection. D'auantage pour satisfaire le Duc, qui auoit désiré que le Marechal ne se joignist avec le Roy, il luy est mandé dans cestuy-cy, qu'il auoit refusé la charge generale, & absoluë de l'armée, que le Roy luy auoit offerte. La verité est bien telle, qu'il ne voulut accepter cét honneur, que sa Maiesté luy faisoit lors qu'elle proiettoit d'aller receuoir la Roynne à Marseille. Ce refus de ce que, s'il eust resté en luy quelque goutte du sang François, il eût désiré & pourchassé, monstre certainement, cōme nous n'auions plus que le corps avec nous, & que l'ame estoit ià bien auant de là les monts avec les ennemis. Est aussi couché dans ledit memoire, ce que nous auons dit touchant le secours de Bourg. Il y a pareillement quelques articles sur les affaires de Flandres, esquels ceux de Hollāde sont appelez les Estats rebelles. Le m'etōne quand ce mot la venoit sur le bout de sa plume, qu'il ne songeoit à ce qu'il faisoit luy mesme, & qu'autant de mots qu'il escriuoit, c'estoit autant de traicts de rebellion qu'il cōmettoit. Les anciēs ont loüé vn dire d'Esopé par dessus tous les autres, à sçauoir, que les hōmes portoient chacun à leur col vne besace, & que dedans la poche de deuant ils mettoient les fautes d'autrui, dans celles de derriere, les leurs propres. Considerons en cét endroit, comment le Marechal met en la poche de deuant, la reuolte de la Flandre, & en celle de derriere la rebellion en laquelle il se plongeoit, autant plus pernicieuse & honteuse qu'aucune autre, que plus occulte & cachée. Ceux qui ouuertement se départent de l'obeyssance de leur Prince, se decouurent tels qu'ils sont, & en prenant les armes se confessent ennemis: mais ceux qui souz la semblance du deuoir, & en la feinte du seruice les deseruent, sont bien plus dangereux. On se peut garder de celuy qui paroist ennemy, mais le mal intestin & domestique, opprime souuent auant qu'il soit reconneu: semblable au poison, qui entré au plus profond des entrailles, gaste, perce, & brusle le dedans du corps humain, auāt que celuy qui en est mortellemēt offensé, s'en puisse apperceuoir. L'indulgence des Princes pardonne quelquefois aux meurtres, & se trouuent des cas ausquels ils sont excusés par les Loix: mais il n'y a lieu de grace aux empoisonneurs.

Peu apres part le Sieur de la Fin, & en partant le Marechal luy met entre les mains vne lettre du Roy du 16. Nouembre, par laquelle en tous les plus honorables & amiables termes qu'il est possible, sa Majesté luy donnoit aduis de la reddition de Montmelian, & comme telle estimoit dans



trois ou quatre iours combattre l'armée du Duc, qui s'estoit aduancée pour le secours de la place rendue, où il l'invite de se trouuer. Il n'auoit garde d'aller vers son Prince qui l'apelloit, puis qu'il enuoyoit au mesme temps vers son ennemy, auquel il s'estoit obligé du contraire. La Fin est chargé de luy monstrier la lettre, pour luy iustifier qu'il n'estoit perfide en sa perfidie, & aussi à ce qu'il fust tant plus cherement achepté de celuy, auquel il s'estoit exposé en vente, que plus il se faisoit cognoistre aymé & estimé de son maistre, auquel l'autre le, ou plustost luy-mesme se soubstrayoit. Ce voyage de la Fin entre si auant en son entendement, que ne se contentant des longs propos qu'ils auoient eu l'un à l'autre, il luy escrit le iour mesme de son partement, l'aduertit de deffendre à ses gens de iouer; d'autant que par le jeu on se picque, luy recommande d'en mener peu, limite le nombre qu'il pense suffire, specifie les personnes, & en fin il luy remet le tout, sa vie & son honneur. Argument tres-certain, quand il n'y auroit autre preuue, que ce voyage se faisoit pour quelque grande affaire, auquel le secret estoit fort requis, mesme du costé de la France, contre laquelle par consequent il s'entreprenoit, & luy estoit si dommageable, que la découuerte importoit à la vie, & à l'honneur de celuy qui le faisoit faire. Par la mesme lettre aduis est aussi donné à la Fin de ne passer outre, s'il oyoit dire que bataille se fust donnée au desauantage du Duc. Voila encore vn traicté de Metius Suffetius, & qui le rend aussi peu feable à peu pres à celuy qu'il recherchoit, qu'à celuy qu'il abandonnoit. La Fin arriué en Suisse, par ou il auoit esté arresté qu'il passeroit, pour conferer avec Alphonse Casal Ambassadeur du Roy d'Espagne vers les Cantons, reçoit encore vne lettre du Mareschal, que luy porta la Farge, entremeslée de chiffre, & de iargon. Par ceste lettre il est encore instruit de tout ce qu'il deuoit demander, non pour la conclusion entiere du traicté, dont ils auoient prou conferé ensemble: mais pour le commencement de la guerre qu'ils desseignoient de ietter dans le Royaume. Premièrement qu'on enuoye soixante mille escus, pour recouurer soldats; qu'on mande au Gaucher qui estoit au Comté de Bourgogne d'assembler homes, feignant d'aller en Fladres, Qu'on leue les quatre mille Lansquenets, & qu'on les fasse venir dans le Comté de Ferrete près de Bourgogne, & à vingt lieues de Dijon. Ces deux points icy cōcernent l'execution du contenu au memoire de Bosc, aussi ce qui est couché des Lansquenets, est comme d'une chose conuenue & accordée. Mais pour la faciliter, est adjousté dans cette lettre, qu'il y eut quelque galant homme au Comté, à qui on se peut adresser, pour auoir secours de gens de guerre. Qu'on preparast nombre d'armes à Milan, qu'on en peut tirer du Comté: & que dans peu de temps le Mareschal receut les soixante mille escus, au moins eust quatre mille hommes de guerre, & mille cheuaux: que celuy qu'on enuoyeroit au Comté eust pouuoir de luy faire prester des Canons. Dauantage aduis est aussi donné de secourir le Fort S. Catherine, & que le Mareschal fust aduerty, quand on enuoyeroit au secours de Bourg. Ce n'estoit pas assez de preparer les moyens de nuire au Roy, si par calomnies autant impudentes, que peu vray semblables, on ne taschoit de ternir en Italie le lustre de sa reputation en ces mots. *Le masque est leué, que le Roy trompe les Catholiques, & le Pape sur tous. Malheureux qui seme zizanie entre les freres, mais plus malheureux, qui entre le Pere & le Fils. Le Roy reuere le Pape comme son Pere, le Pape chérit le Roy*



le Roy, comme tres-digne fils aîné de l'Eglise, & selon que sa Saincteté est accompagnée de beaucoup de prudence, la franchise qu'elle a reconnu au naturel de sa Majesté, luy a fait rendre plusieurs grands & illustres témoignages de la confiance qu'elle y prend. Mais le Marechal tâchant à couper ceste sainte conjunction entre le pere & le fils spirituels, tâchoit aussi de tracher la plus estroite qui puisse estre entre alliez & confederez. Car il mande aussi par ceste lettre au Sieur de la Fin, qu'il se faut souuenir de ce qu'il luy auoit dict touchant les Suisses, du mépris d'eux fait par le Roy, n'en ayant voulu en son armée. Il pensoit, par ce mauuais & controuué discours, nous creer de l'enuie parmy ceste nation, laquelle cōme elle est genereuse, & par consequent impatiente de toute contumelie; aussi se promettoit-il de l'émouuoir au moindre soupçon qui luy en demeurerait. Mais si l'alliance de ce peuple belliqueux a toujours esté prise par nos Roys, il y a de l'apparence, qu'elle l'a esté d'auantage par le plus belliqueux d'entr'eux. Comment le Roy ne tiendrait il compte des Suisses, la foy & la vertu desquels luy est cogneuë & approuuée, non par des messages & truchemens, mais par luy-mesme, non par ses oreilles, mais par ses yeux, desquels il s'est veu ioustenu au perilleux combat d'Arques, a senty son costé fermé en la bataille d'Iury, & s'est trouué assisté en tant d'autres exploits d'armes; lequel pour l'amour, & le respect du nom, a traicté en ceste iournée d'Iury, avec ceux d'entr'eux qui cōtre les traictez se trouuerent ses aduersaires, aussi honorablement, & en la mesme sorte à peu près que rapporte Xenophon, le puissant & valeureux bataillon des Egyptiens, sur la fin de la grande bataille, entre le grand Cyrus & Cresus le Roy des Lydiés, auoir capitulé avec le victorieux. Aussi telle malignité n'estoit bastante d'imposer à la prudence des Suisses, qui ne leur peut permettre d'oublier l'insolente domination de la maison, de la cruauté de laquelle leurs ancestres ont esté contraincts de se deliurer par les armes. Occasion perpetuelle à la posterité, d'auoir pour suspectes telles alliâces avec ceste maison, & d'apprehender qu'elles n'aboutissent, & ne retournent en l'ancienne seruitude. Or les deux Royales familles principales en la Chrestienté, estans celle de Frâce, & celle-là, les pays des Suisses, auoisinés de l'une & de l'autre, ils sont necessitez de prendre party avec l'une des deux, auquel il n'y a pas grand choix de preferer celle en l'amitié de laquelle ils ont vescu si amiablement depuis plus de quatre vingts ans, & dont les mœurs sont plus approchants de leur franchise, & la voisinance plus commode & vtile. De ce meur iugement de leur sagesse & constance est issu le dernier renouvellement de nostre alliance.

Mais pour aller chercher dans leur pays, celui par le ministere duquel le Marechal de Biron les vouloit troubler, le Sieur de la Fin ayant fait response à la lettre qu'on luy auoit escrite, accompagnée de Casal, s'achemine vers Milan, où la nuit mesme du iour qu'il y arriua, il alla trouuer le Comte de Fuentes, & demurerent ensemble plusieurs heures. De Milan il va vers Monsieur de Sauoye qui estoit à Iurec, & avec luy l'Ambassadeur d'Espagne. Là il est pressé de signer les articles de leur traicté; mais reconnoissant combien ils estoient pernicioeux, & aussi aduertie par lettres du Marechal de ne rien bailler par escrit, parce que c'est leur coustume d'en vouloir auoir, & mesme les noms desirent-ils, pour auoir en main de rui-



ner, si on ne faiſt ce qu'ils veulent, ce ſont les meſmes termes de la lettre, retenu, diſ-je, & par ſon inclination, & par cét aduis, il vſe de remiſes, iuſques à ce qu'on euſt nouuelles, ſi la paix qui ſe negotioit, ſe concluroit ou non. Ce qui les fait reſoudre d'attendre & d'aller à Thurin, & puis apres pluſieurs conferences ils aduiferent de ſ'aboucher avec le Comte de Fuentes, & à ceſte fin enuiron la fin de l'an mil ſix cens, ils ſe rendent à Saulme pres Pauie: là encore preſſé de ſigner, il ſ'excuse, pour n'auoir pouuoir du Mareſchal, vers lequel il vaudroit mieux qu'ils ſ'en retournaſt, & que Caſal & Roncas allaſſent avec luy, pour eux meſme faire vne finale conſeſſion. Dont il fallut qu'ils ſe contentaſſent, non ſans ſoupçon de la foy de la Fin, qui accreuſt de beaucoup en ce qu'il ne print ſon retour par le Piémont, ains par la Suiſſe: à l'occaſion de quoy Renazé qui repaſſoit par Thurin, fut retenu & enuoyé priſonnier au Chateau de Rochette en la ville de Quiers. La Fin eſtant venu retrouver le Mareſchal, luy fit trouuer bonne la difficulté apportée en la ſignature qu'on luy auoit demandé, tant à cauſe de la deffence qu'il luy en auoit faite, que pour pluſieurs raiſons, que les circonſtances de l'affaire, & du temps luy fourniſſoient, meſme ſur l'occaſion de la paix, traictée pendant qu'il eſtoit encore de là les monts, concluë par l'interuention de Monsieur le Legat Aldobrandin. Car l'eſpée du Roy couppant cepédant de l'autre coſté le nœud gordien de ceſte conſpiration, & ſa diligence préuenant les longues deliberations de ſes ennemis, de laquelle longueur ſe trouuent des plaintes dans les lettres du Mareſchal; auoit cependant conquis toute la Sauoye, & cōtraint la Citadelle de Bourg de ſe rendre, Reddition ſi ſoudaine, que le Mareſchal n'ayant nouuelles de ce qui ſe faiſoit, la Fin n'oſa ſe ſeruir de la lettre que le Duc luy auoit enuoyé, adreſſante à Bouuans. Ce qui donna ſemblablement occaſion au Duc de penſer luy eſtre plus ayſé, & plus certain, de retirer ſon Duché par traicté, que tenter le ſort douteux des armes, deſquelles le principal appuy eſtoit ſur la foy inſtante de celuy qui la fauſſoit à ſon Maĩſtre; ioint qu'il eſperoit, qu'ayant recouuert partie de ſa perte, il pourroit encore mieux ſur quelque occaſion, recommencer la guerre contre vn Prince deſarmé, & empesché par la cōjuration qui ſeroit toute eſcloſe en ſon Eſtat, que la cōtinuer contre vn Prince armé & victorieux, à la proſperité duquel les tendres & foiblettes forces de ceſte cōſpiration naiſſante, n'auoient pû apporter obſtacle. Teſmoignage tres-grand d'une grande faueur de fortune, ou pluſtoſt de l'aſſiſtance de Dieu, par la parole immuable duquel l'inſtante varieté des accidens humains eſt guidée. Car ſi iamais en aucune guerre Prince a eu occaſion de rendre graces premieremēt à ceſte toute bonté, puis à ſa vertu, & au ſeruite des ſiens, le Roy l'a eu en ceſte guerre de Sauoye, en laquelle il n'a pas tant cōbattu avec les ennemis, qu'avec la perfidie d'un de ſes principaux Capitaines, perfidie que le traicté mōſtrera, nō ſeulement tēporelle, & pour vn ou deux affaires, ains perpetuelle, & pour le gros des affaires, non ſeulement contre le Roy, ains auſſi contre la Royauté; & bien que l'un & l'autre ſoient conjoints par la plus eſtroite conſeſſion qui puiſſe eſtre, aſcauoir du tout en tout, ainſi que deux liqueurs meſlées dans vn meſme vaiſſeau, ſi eſt-ce que ceſte entrepriſe rendoit non ſeulement en enleuer la Couronne de deſſus la teſte de ſa Maieſté, mais auſſi à la ietter en terre, la prophaner ſouz les pieds, la rompre & mettre en pieces. Car voicy ce qui ſ'arreſtoit entre les Agents



du Roy d'Eſpagne & Monſieur de Sauoye d'une part, & le Mareſchal de l'autre. Que la paix que traittoit Monſieur le Legat ne s'entretiendroit, & que ſi elle eſtoit faiſte, elle ſe romproit à la premiere occaſion. Voila comme au frontiſpice de leur conuention ils abuſoient de la ſincere intention de Monſieur le Legat, & faiſoient injure à noſtre Saint Pere le Pape tout enſemble, ſe mocquans de la peine qu'il prenoit pour le repos de la Chreſtienté. Quelle religion de reſoudre, non pour cauſe nouuelle, non pour occaſion ſuruenante, mais ſur occaſion recherchée de guet à pens, & de gayeté de cœur, la violation du ſerment, au temps & à l'heure meſme qu'on le preſte, auquel Dieu eſt inuoké pour caution de ce qui s'y promet, & auquel, puis que ſa patience permet aux hommes impies de ne s'en ſoucier, ſon Vicaire interuient pour certificateur, à ce que ſi le reſpect du Ciel ne les émeut, au moins les retiennela honte de la terre, à laquelle ils ſont ſi attachez ? Quelle pieté & deuotion enuers l'Egliſe, que ſe ſeruir de ſon Chef miniſterial pour instrument de tromperie, couuerture de parjure & de ſoyauté ! Il n'eſt pas à preſumer qu'un tel Prince que le Roy d'Eſpagne, aye voulu uſer d'une telle fraude, indigne de la grâdeuren laquelle Dieu l'a faiſt naiſtre. Auſſi ne pouuoit-il ſçauoir l'eſtat des affaires : mais il s'en faut prendre à ſes Miniſtres, qui ont faiſt ſi bon marché de la reputation de leur Maïſtre. Le commencement honteux n'eſt point démenty par la ſuite. Car il eſt adjouſté, qu'il feroit au choix du Mareſchal de Biron, & de ſes aſſociez, de ſe declarer les premiers, ou que le Roy d'Eſpagne ſe declareroit ſix mois au parauant ; Qu'il ne feroit aucun accord avec le Roy, que par leur conſentement. Que les places qui ſe prendroient, ſeroient remiſes à ceux que ledit Mareſchal nommeroit, horsmis la ville de Marſeille qui demeureroit pour ſeureté & retraicte des Galeres Eſpagnoles.

Ceſte ancienne Cité, ancien & iuſte patrimoine des François, auſquels, comme eſt remarqué par les Histoſiens Procopius & Agathias, elle fut aſſujettie dès le temps, & par le conſentement de l'Empereur Juſtinian, ſans pource, à cauſe de la douceur & courtoisie de ſes nouueaux Seigneurs louée & recommandée grandement par l'un des deux (en cét endroit) auoir rien perdu de la gentilleſſe & ciuilité, qu'elle auoit ſuccée dans les polies mammelles de la Grece, dont elle eſtoit iſſuë, & depuis touſiours poſſedée par nos Roys, ou Princes de ceſte nation, deuoit donc apres tât de ſiecles changer à ce coup de Maïſtre, de Loix & de mœurs, & poſſible de Ciel & de demeure. Qu'auoient faiſt les pauvres Marſillois, pour eſtre abandonnez ſi lâchement à la domination insolente de leurs ennemis, la voiſinance deſquels, les rencontres de leurs vaiſſeaux ſur la mer, & le dernier effort qui les auoit tirez d'entre leurs mains, & mille autres occaſions aigriffent l'inimitié, & enuenimēt la mal-veillance ! Autrefois ceſte belle ville a eſté rauagée & bruſlée par un Roy d'Aragon. Mais à ceſte derniere, ſi les mauuais conſeils euſſent reüſſi ; il y euſt eu danger qu'elle euſt eſté entierement arrachée de ſon ſiege, ſes citoyens qui ſont ſes maiſons animées, eſquelles plus qu'aux autres elle conſiſte, enleués ſur les Galeres de la meſme nation, pour y languir en peine & travail le reſte de leurs iours, ou bien iettez dans leurs Carauelles, pour eſtre portez és Indes, & y repeupler les contrées deſertes par l'auarice & cruauté. Car puis que de ſes ruines ſe deuoit baſtir leur Arſenal, y a il apparence qu'ils euſſent permis ce lieu là



estre habité par aucuns François, & qu'il eust esté moins colonie d'Espagnols, qu'une autre ville maritime de France a esté plusieurs années colonie d'un autre peuple voisin, quoy que les mœurs comme issus de nous approchent d'avantage des nostres? En cét Arsenal se fussent fabriquées les chaines, battus les fers, & façonné les ceps pour lier & attacher la franchise & liberté Française. Et comme du temps des derniers Roys de Macedoine, la garnison de Corinthe estoit un ioug, qui tenoit en servitude tout le demeurant des Grecs, de sorte que le chasteau & la ville estoient appellez ceps, & fers de la Grece, Marseille tombant en telles mains, fust devenuë telle à l'endroit du reste de la France. Je m'estonne comme ils s'ouvroient dès le premier coup, plus avant qu'autrefois ils n'ont fait aux barbares, peuples des Indes, desquels ils s'accoustoient souz pretexte d'amitié, & de trafic, & leur demandoient seulement permission de bastir sur le bord de la mer une maison pour s'y loger & reserrer leurs marchandises, ce qu'ayans obtenu, abusans de la simplicité, & ignorance de ces pauvres gens, en lieu de maisons ils édifierent des forteresses, par le moyen desquelles ils ont depuis ruiné & saccagé, & miserablemēt fait périr ceux qui les auoient receus. Volontiers qu'ils nous tiennent plus lourds & grossiers que ces Indiens, puisque non pas pour la conseruation de marchandise, mais pour y mettre & disposer les armes, jà disposées à nostre oppression, ils demandoient non pas une place vuide, en laquelle une forteresse se pût clore, ains une jà faite & accomplie de tous points, une des plus belles villes de la France, & le plus beau port de la mer Mediterranée. Ce n'estoit plus avec un François qu'ils traictoient, c'estoit avec celui, qui s'estant tourné de leur costé, auoit desappris ce que la nature mesme luy auoit enseigné. Le desir qu'ils auoient de se rendre maistres de ceste place, rapportoit à celui dont iadis estoit emporté le premier des Roys de Macedoine, qui s'épara de la forteresse de Corinthe, remarqué si ardat, qu'on ne l'estimoit differer en rien de la fureur des plus passionnez amoureux; Aussi nonobstant que celui avec lequel ils tramoient ne fust plus, si est-ce qu'ils ne laissoient de conduire & continuer leur entreprise avec tant de passion, que si elle n'eust esté découuerte par la peine de ceux qui dans la ville estoient de leur intelligence, ceste ville ne seroit plus aujourd'huy Française. Ainsi le Mareschal ne se soucioit de la desolation de sa patrie, pourueu que son ambition fust contentée, laquelle ils repaissoient de l'esperance de dix-huict cents mille escus, qu'ils promettoient luy fournir tous les ans, pour faire la guerre de la Lieutenance generale en tous les Royaumes & Estats de la Couronne d'Espagne, de la propriété du Duché de Bourgogne; & en cas que l'entreprise ne reüssit, de six vingts mille escus de rente, & d'un million d'or comptant, dont ils le feroient iouir, & tenir l'argent en Allemagne, Italie, & autre prouince que bon luy sembleroit, & ce qui estoit le comble de toutes ses grâdeurs, le mariage de la belle sœur du Roy d'Espagne, ou de sa niepce de Sauoye. Quand j'entens ces magnifiques promesses, il me semble ouyr les comptes des vieilles, sur ce que l'esprit malin promet aux forciers, ce ne sont que biens, richesses, & grandeurs, mais qui se tournent reellement en pauvreté, ruine, & toute sorte de malheurs: ainsi est-il des promesses, avec lesquelles l'Espagne attire les homes à soy, & ses presents ne sont que des appas avec l'hameçon, & des pieges couuerts d'un peu de proye. Cét ambitieux miserable le de-



uoit-il pas assez reconnoistre dès le commencement, mesme par la proposition de ce grand mariage, duquell la naissance ne permettoit seulement les approches? En songe mesme pouuoit-il penser estre vn iour beau frere, ou neveu du Roy d'Espagne? ne se souuenoit-il point auoir ouy parler d'un grand Prince, qu'un dépit, & possible aucunement iuste (si contre sa patrie il y en peut auoir aucun) auoit precipité en la mesme condition qu'il recherchoit. L'Empereur Charles V. luy auoit promis sa sœur en mariage, & vne partie de la France en Royaume. Le tres-illustre sang dont il estoit issu, le rendoit digne, & ses grands seruices le faisoient meriter ceste alliance. Toutefois arriuant à la Cour, triomphant du malheur de son pays, auquel il auoit rendu superieure l'Espagne, d'inferieure & fort rabaisée qu'elle estoit, plein de gloire, & à la verité honteuse, mais qui deuoit auoir beaucoup d'esclat enuers ceux, auxquels elle auoit esté si vtile, à grand peine peut-il trouuer logis. Ce que l'Empereur remarquant, & considerant combien la reuolte de cestuy-cy contre son Roy, estoit abominée des siens, iugea qu'elle luy deuoit oster ce que ses autres qualitez luy donnoient, si que l'aduis commun de tous les Seigneurs Espagnols, luy faisant changer le sien, estima ne pouuoir honnestement tenir promesse à ce Prince, qui l'auoit tant obligé, & d'auantage sa foy variable luy estant suspecte, apres auoir fait de luy, resolut de s'en défaire; à ceste fin l'engagea au siege de la ville de Rome, laquelle sur le point qu'il l'emportoit d'assaut, assés du fer des ennemis, sentist le plomb d'un de ses soldats, practiqué pour luy donner le change des nopces en un funeste tombeau. Cét exemple montre certainement comme il n'y a certitude es promesses d'Espagne, moins tenables plus elles sont grandes.

Mais comme les miserables forciers, repeus de la vanité de l'aduenir, sont inuitez à faire le mal present; aussi le Marechal alleché par les esperances qu'on luy donoit, s'obligeoit dès l'heure à tres-dangereux effects, à sçauoir, de prendre avec ses partisans les armes, & faire en sorte que l'ordre, & la police du Royaume fussent entierement changez, qu'il fust gouuerné par des Pairs, & qu'on procederoit à l'eslection d'un Roy, duquell l'autorité seroit restrainte à l'ombre que l'Allemagne en a delaisée à l'Empereur. Estoit-ce pas ce que nous disions tantost, qu'on n'en vouloit pas seulement au Roy, mais aussi au Royaume, qu'on desseignoit de rompre & depecer en plusieurs morceaux ceste Auguste Couronne, commuer vne iuste & bien reglée Monarchie, en vne dangereuse & desordonnée Anarchie, & souz le tiltre vain, plustost encore, que souz la foible personne d'un Roy de nom, en faire plusieurs d'effect. C'est là l'ancienne affection de la maison de Bourgogne, le plus illustre rige de celle d'Espagne, en laquelle hereditairement est demeurée la maxime de Charles le dernier Duc, lequel en riât disoit qu'il aymoit le Royaume de France, en ce que pour un Roy qu'il y auoit il en eust voulu six. Qui estoit-ce qu'à bon escient pour l'affoiblissement de la Monarchie il desiroit le plus, & à ceste fin s'estoit tousiours efforcé de rendre la condition des Princes & Seigneurs aduantageuse, au desaduantage de celle du Roy. Qu'estoit-ce de ces grands aduantages qu'on imaginoit pour ces nouueaux Pairs, autre chose que ramener au ieu la fable du serpent, quand sa queue vint à quereller contre sa teste, sur ce qu'elle ne vouloit plus demeurer derriere, mais à son tour aller deuant, ce que la teste ayant souffert, toutes deux s'en trouuerent tres-mal, l'une ne



pouuāt marcher par où, & cōment il falloit, demeueroit à tous coups offēcée, l'autre suiuant au lieu qu'elle deuoit estre suiuite, se sentoient souuent déchirée; ainsi égaler les grands du Royaume à la grādeur Royale, ne pourroit estre qu'en la prosternant, & esleuer ceux-là en ceste sorte tout cōtre vne lumiere non accoustumée se seroit les esbloüir, & mettre en hazard de fauts perilleux & de lourdes cheutes. Encore seroit-il mal à propos de payer ceste confusion du nom des Pairs, de la dignité desquels les Roys leurs sont auteurs. Car les Pairs, comme est porté dans leurs anciens establissemens, ont esté instituez par les Roys pour les assister en leurs hauts conseils, exploits d'armes, & en leurs Sacres; aussi iuger avec eux en leur souueraine iurisdiction, appelez Pairs pour estre pareils entr'eux, non aux Roys, de la Majesté desquels, cōme leur grandeur est deriuée, aussi luy a elle tousiours esté en tout & par tout inferieure; ce que nos ancestres curieux obseruateurs des droicts Royaux, ont specialement remarqué en vn Arrest de la Cour de l'an 1295. contre vn d'entr'eux Comte de Flādrès, qui méconnoissant son deuoir, s'estoit aucunement rendu méconnoissant de sa qualité. C'estoit donc bien projetter vn grand chāgement, non en la forme seulement, mais aussi en l'essence de l'Estat, de vouloir qu'vne dignité créée pour l'exaucement de la Royale, fût cōtinuée à la diminution & pour le rabais; que les seruiteurs deuinssent compagnons, que le pouuoir de Maistre leur fût communiqué; fantaisies pleines & de malignité & d'ignorāce tout ensemble; de malignité en ce que par la proposition du temps, auquel la foiblesse & fetardise d'aucuns de nos Roys souffrit que les gōuernemēts fussent reduits en domaines par vne cōuersion estrange de l'office en patrimoine, & de la charge en propriété, on vouloit destourner les grāds du Royaume du seruice du Roy, & de l'assistāce dont ils sont tenus enuers leur patrie: ignorance en ce qu'on se vouloit seruir du nom, & de la dignité de Pairie, introduite par la prudence des Roys, qui auoient succedé à ces maladiſez, pour recouurer ou rapprocher l'autorité, que l'imprudence des autres auoit laissé échaper; de sorte qu'impertinēment on prenoit le premier fondement du retour de ceste autorité, pour le fondement de la distraction. Qui faict clairement recognoistre, que ces propositions n'estoient mesme que piperie, & que le vray but de ceste grande conjuration estoit, apres auoir diuisé premierement le Royaume, en faisant monstre & parade aux grands d'iceluy de nouuelle grandeur, les défaire les vns apres les autres, le parez & comme arrachez du tronc du corps, qui est la Royauté, duquel ils tirent toute leur force & vigueur.

Comme les plus excellents Chirurgiens quand il faut couper quelque membre du corps humain, le lauent & estuuent de certaines eaux endormantes, pour luy oster le sentiment de la douleur: aussi pour endormir les grands à ce qu'ils ne sentissent ce piteux démembrement qui se preparoit, au mesme temps on oyait discourir de la grande liberté dont ioüissoient autrefois les Princes & Seigneurs de France. C'estoit comme disoit vn Romain de semblables broüillōs, mettre en auant la liberté pour renuerser l'Empire, & puis apres opprimer cette-cy. Car comme disoit vn autre, iamais personne n'a desiré pour soy la domination & seruitude d'autrui, que son discours ne fust rehaussé, & son langage entremeslé du mot de liberté, & d'autres beaux & specieux noms: aussi la vraye cause de ces desseins & entreprises, n'estoit que l'auarice & conuoitise de nos enuieux voi-



ſins, afin d'adjouſter à leurs terres ſteriles, & à leurs montagnes deſertes, ce tres-fertile & plantureux terroir, dans lequel plus abondamment encore que dans la terre de promiſſion coule le miel & le lait, & auſſi pour nous tenir & poſſeder tous indifferemment, ſans eſleuer les vns plus que les autres; ains au contraire, ſuiuant l'ancien conſeil de la Tyrannie, abattre les plus hauts eſpics. Mais quand cela ne ſeroit, il ne faudroit pourtant aucunement penſer à ceſte liberté pretenduë de ces vieux iours, de laquelle en ces derniers on a parlé ſi volontiers. Elle conſiſtoit d'un coſté en vne abandonnée, & effrenée licence d'un petit nombre; de l'autre en vne abjecte ſeruitude, non ſeulement du peuple, mais auſſi du reſte de la Nobleſſe, tres-dommageable à ceux meſme qui l'auoient uſurpée. Entr'eux ce n'eſtoient que diuiſions, factions, partialitez & haines, qu'ils exerçoient avec beaucoup d'aigreur, ſi qu'ils ſ'entredeſſaiſoient ſouuent, deſtruiſoient, & pour uſer de l'ancien mot, ardoient les terres les vns des autres, ou il falloit que les Gentilshommes leurs vaffaux participaffent à leurs folies, & en portaffent la peine, tenus d'obeyr à toutes leurs volontez deſordonnées. Pour le regard du pauvre peuple, il eſtoit aſſeruy à tout ce que peut l'incontinence en diſſolutions, l'inhumanité en peine, l'auarice en rapines, & l'orgueil en contumelies, dont il n'appert que trop par les traces qui en ſont demeurées dans aucuns adueus & dénombrements de ces anciennes Seigneuries, tellement que le temps n'a pû ſi bien effacer ces vieux regiſtres, qu'on n'y puiſſe encore lire l'inſolence de ceux qui les tenoient. Ce que cōjoignant avec ce que les hitoriens en touchent, il n'eſt mal-ayſé de conjecturer, que ces Seigneurs reſſembloient pour la pluſpart à ces anciens Oligarchiques de la Grece, qui faiſoient ſerment de hayr & courir ſus aux peuples. Tant y a que cēt âge pour ce regard s'approchoit fort de celuy qu'Agathias remarque en Perſe ſouz le regne de Coſroës, & de ſa race: Quand il dit que les grands traictoient fort mal leurs inferieurs, & qu'être eux il ſ'entreuiſoient avec beaucoup d'aigreur & de violence. C'eſtoit là vne piteuſe face d'Eſtat, vn pernicleux échage de la Monarchie en Anarchie, où la licence ſeruoit de loy principale, où rien ne s'ordonnoit que par deſordre, où toutes choſes ſe manioient avec conſuſion, conſuſion ſe rapportant à celle, qu'ont eſcrit quelques Philoſophes auoir eſté dans le chaos, qui precedoit la creation du monde. Car tout ainſi que ſelon leur dire, les corps ne ſe joignoient aucunement enſemble, les petits eſpars çà & là, ſe gliſſoient & fuioient, de peur d'eſtre attrapez par les grands, & attachez à eux, leſquels d'autre coſté ſ'entrecombatoient à tous coups, ſi qu'il en ſourdoit beaucoup de tourmente & de violente combuſtion, qui rempliſſoient ce grand tout de ruines & d'erreurs. Auſſi en ce Royaume les petits & foibles redoutoient, & fuyoient l'impuiffante puiffance des grands, n'oſoient les approcher apprehendans de tomber en leur ſeruitude; & eux d'ailleurs n'eſtans contenus par l'auctorité Royale, ſ'entre-guerroyoient ſouuent, de maniere que ce n'eſtoient que troubles, remuemens, & changements. Mais comme les meſmes Philoſophes adjouſtēt, que la terre venant à prendre grandeur par le moyen des corps qui ſ'attachoient à elle, premierement commença de ſ'affermir elle meſme, puis demeura au dedans, & à l'entour de ſoy vn ſiege ferme & aſſeuré à tous les autres corps. Ainſi par la reünion de ces grandes terres & Seigneuries à la Couronne, la puiffance des Roys vint à prendre force & accroiſſement,



à l'occasion dequoy les choses s'establirent sur vn ferme fondement, les subjects au dedans de ceste auctorité se trouuerent contenus par ordre, & maintenus en repos, & retournerēt en cēt Estat ses anciēs biens & heurs, les plus grands & plus excellents qui se puissent icy bas souhaiter, la paix au dedans, qui a duré perpetuelle iusques à nos dernieres diuisions, l'vnion & concorde entre les grands, au precedent perpetuellement bandez les vns contre les autres, la liberté, fertilité, la multitude des peuples. Ainsi entraverant, comme on proposoit, ceste puissance legitime, quand il n'y aueroit aucun mal au dehors, ce seroit pour nous en combler au dedans, & nous ramener ces anciennes confusions, qui auoient priué nos peres des biens, qu'ils recouurerēt par leur fin. L'exemple de l'Allemagne qu'on inferoit dans le traicté, n'est aucunement conuenable, ny à nos mœurs, ny à nos humeurs. Nos esprits aussi vifs & prompts, que ceux des Allemants lents & pesants, ne sont de soy capables de repos. Ils ont besoin d'vne cause superieure pour arrester leur impetuosité, & d'un lien qui les entretienne. Ce lien est en la main de nostre Roy & Prince souuerain, pour tous ceux qui sont dans son Royaume de quelque grande qualité & condition qu'ils soient, comme les Poëtes mettent dans celle de Iupiter, ceste chaisne d'or tant châtée par eux, pour contenir & le Ciel & la Terre, & toutes les natures diuines & humaines y encloses. L'administration d'un Estat doit se conformer au naturel de ceux qui viuent en iceluy. Car estimerōs-nous que les Republiques soient composees de pierre & de bois, & non plustost des mœurs des peuples? A raison dequoy vn grand Philosophe politique soustenoit y auoir autāt de formes de republiques, qu'il y a d'especes d'humeurs d'hommes. Il ne faut donc point aller chercher par delà Rhin vne nouuelle forme d'administration, autant disproportionnée à nostre naturel, qu'il y a de difference entre le doux air des campagnes de France, & l'air grossier des bois & marests d'Allemagne. Encores'il falloit esplucher la sorte de laquelle les peuples, & specialement la Noblesse viuent souz les Princes Allemands, on la trouueroit autant tenir de ceste ancienne seruitude, souz laquelle l'entreprise, sur l'autorité Royale, auoit reduit par quelques siecles nos ancestres, comme esloignée de la franchise & liberté, en laquelle le retour de ceste autorité nous a reestablis.

Le Marechal de Biron s'obligeoit donc à choses autant impossibles que mauuaises, puisque contraires à nostre naturel, & puisque du tout conjointes avec l'entiere subuersion d'un Estat si puissant, contre lequel en vain tant de fois & l'enuie de ses voyfins, & la malignité de la fortune ont conjuré. Aussi ceux qui l'embarquoient pour nauiguer en ceste mer fiere & courroucée, remplie de tant d'escueils, n'estoient point à mon aduis si depourueus de iugement, qu'ils en attendissent heureux succez. Mais ce leur estoit assez de le ietter hors du havre de seureté & dignité où il estoit: & comme ils l'auoient trouué homme leger, & qu'il se vantoit de plusieurs intelligences, ils pensoient y auoir en France plusieurs de sa qualité aussi legers & volages, lesquels ils pourroient attirer par l'esperance de ces petits Royaumes faits à la haste, du débris & pieces arrachées du grād. Afin qu'ils ne se trōpent plus en ceste sorte, ou plustost afin que personne ne se laisse plus tromper par eux, j'ay iugé deuoir faire quelque pause en cēt endroit pour monstrier la vanité de leurs pensées, ou bien de ce qu'ils faisoient



faisoient semblât de penser. Or ainsi que les phâtosmes & visions nocturnes (s'il y en a) s'esuanoüissent au leuer du Soleil, aussi à la leuée du dernier Soleil de paix cesserét ces chimeres, ces 60000. escus qu'on demandoit & qu'on deuoit apporter promptement, se tournerent en or chymistique, qu'on met en la coupelle: mais pourtât ne cesserét les mauuais desseins, & dangereuses practiques, où l'on se print par vne autre voye moins difficile, & par des moyens qui n'ayant point de si longues traisnées, plustost pâs-sent paruenir au but. C'est à quoy se ietta le Marechal dès qu'il veist le traicté de la paix aduancé: car il se trouue vne lettre escrite de sa main au sieur de la Fin, qui porte, que si la paix est aduancée, on l'assiste pour remuer besongne avec les Huguenots. Il ne dit pas contre. Neantmoins ie n'arrestera d'auantage à l'interpretation de ce mot, & pourquoy il a escrit (avec) plustost que (contre) & laisseray la chose telle qu'elle est au iugement d'un chacun. Mais bien diray-je, qu'il y a de quoy s'estonner, que combien que la fausseté du pretexte tiré de la diuision de la religion, ait jà par tant & tant de fois à nos dépens esté découuerte, toutefois de nouveau encore l'ambition s'en soit voulu couvrir, ne prenant garde que ce voile par son frequent vsage est percé & troué en tant d'endroits, que tout ce qui se met au dessous paroist tout entier. Vn des plus sages Historiens del'antiquité trouue estrange que les animaux les plus stupides vne fois échappés du piege, se gardent bien d'y redōner quelque appast qu'on presente à leur faim; neantmoins les peuples les plus polis & iudicieux, ne laissent de retomber dans les mesmes precipices d'où à toute peine ils se sont tirez, pourueu seulement que le pretexte qui les a porté au danger soit changé. Mais il est encore plus estrange, que pour circonuenir la plus accomplie nation de la terre (recommadation que sans flaterie nous pouuons donner à la nostre, puis que telle recogneuë par tout le mode) il n'ait point falu changer de pretexte, ains qu'un seul ait suffi pour la mettre souuent en extrêmes alteres, dont toutesfois ne venant que de sortir, estans encore sur le bord du precipice, auquel du fonds iusques où estions deuallez à grand peine auons peu grauir, ie ne puis presumer que le passé ne nous fasse craindre pour l'aduenir, & ne retienne nos yeux ouuerts pour recognoistre la cause de nos calamitez; comme l'homme est souuent plustost reconnu par le vestement que par le visage, aussi que prenant le mesme habit, duquel elles s'est maintefois couuerte, elle ne soit d'autant plus apperceuë & remarquée. Qui est le seul bien des mauuais desseins du Marechal de Biron, que la malice estoit accompagnée de folie, laquelle l'empeschoit de déguiser son venim, que souz vn autre sucre, que celui qu'au goust nous auons trouué amer, non pour vne fois mais plusieurs, se fust au lieu de poison pû aualer pour medicament salutaire.

S'acheurant neantmoins, nonobstant toutes difficultez, nonobstant le défaut de pretexte, il resoult comme il a esté dit, de tenter vne autre voye. Ainsi le mande au Sieur de la Fin par lettre escrite de sa main, en laquelle il est porté en termes exprez, qu'il faut prendre d'autres resolutions, & proceder d'autre façon, qu'il apporte ses memoires, & le sien qu'il luy bail-la, afin que tout bien considéré toutes choses aillent bien. Ce n'estoit pas vrayement changer la resolution generale de l'entreprise contre la Frâce: mais celle de ce grand remuëment, que plus ils approchoient de mettre la main à l'œuure, plus ils la trouuoiet difficile, mesme à l'occasion de la paix,



ce qui les faisoit rabatre sur quelque autre, duquell'effet fust plus prompt. La Fin l'estant venu trouuer enuiron la sepmaine de la Passion en l'an mil six cents vn, à Pont deuaux en Bresse où il estoit, apres auoir conferé ensemble, est enuoyé communiquer avec Alphonse Casal, qui auoit promis de se trouuer près de Sainct Iean del'Aune, où s'estants rencontrez eux deux en pleine campagne, ils se donnerent asseurance mutuelle au nom de ceux qui les auoient enuoyé, pour la continuation & renouïement de leurs intelligéces. Ce que la Fin ayant rapporté au Mareschal, il vint trouuer le Roy, fuiuant vne lettre que sa Maïesté luy auoit escrit, laquelle l'enuoya peu apres vers la Roïne d'Angleterre, auquel voyage il fust fuiuy de plusieurs Seigneurs & Gentilshommes, selon que le Roy auoit commadé pour le plus honorer. A laquelle fin la lettre qu'il écrinoit à la Roïne, estoit pleine de tous les plus grands & honorables tesmoignages, qui se puissent rédre par vn maistre à son plus special & cōfident seruiteur. Témoignages extraordinaires qui le firent receuoir, & recueillir avec vn respect extraordinaire. Retourné par deça, le Roy vsa enuers luy de toutes les faueurs & caresses dont il se peut aduiser, lesquelles cōtinuât, il le fait encore chef de la plus importante Ambassade qui se soit présentée il y a long-temps, à sçauoir, pour le renouvellement de l'alliance de ses tres-chers amis & voyfins les Cātons des Suisses. Mais tous ces hōneurs & bien faits, tant s'en faut qu'ils luy amollissent le cœur, qu'au contraire retourné de son Ambassade, il ne vient point trouuer sa Maïesté, pour luy en rendre compte, comme il est ordinaire, ains se tient en son gouuernement, pour renouïer ou continuer son alliance secrette & particuliere, au préiudice de celle qu'en public il auoit iurée, au dommage du Roy, qui l'employoit si honorablement, & à la ruine de sa patrie, où il estoit tant respecté. Pour cét effect il communique enuiron la my-careme mil six cents deux, en la ville de Nus, avec le Seigneur Philippes, principal truchement du Roy d'Espagne près son Ambassadeur de Suisse, qui l'estoit venu trouuer: la qualité du personnage dōne soupçon, que c'estoit pour entr'autres choses aduiser aussi aux moyens de deffaire ce qu'il venoit de faire, & de porter dans la naïfue & genereuse probité des Suisses, l'esprit de diuisiō qu'il s'éuertuoit de faire reuiure en ce Royaume. Son naturel brusque empeschoit le secret auquel son soin & son industrie s'estudioient, de sorte que s'il eust esté obserué il n'eust pas esté mal-aysé de le decouurir. Mais qui se fust deffié du Mareschal de Biron, obligé à la fidelité par la presence de tant de biens, & d'honneurs, & par la memoire de tant de grandes choses qu'il auoit faites? Toutesfois ce qu'on passoit lors fort legerement, pouuât releué ayder les preuues de son entreprise, il ne sera pas mal à propos de le cotter.

Premierement, il n'auoit crainct de faire dire au Roy, qu'il estoit recherché par Monsieur de Sauoye pour le mariage de sa fille. Ce n'estoit pas en intention de manifester comme on le practiquoit, puis qu'il en celoït la plus grande partie: mais par vne folle opinion de se faire craindre & redouter. Surquoy se peut repeter le sage aduertissement de Philippe de Commines, quand il dit n'auoir onc cogneu bonne issuë d'homme qui ait voulu espouuanter ou tenir en soupçon son Maistre. En second lieu, en la guerre de Sauoye il se trouuoit peu, & comme par contrainte près du Roy, la presence duquel il esloignoït autant qu'il luy estoit possible; & quand le deu de sa charge, & les commandements de sa Maïesté le neces-



fitoient de s'en approcher, c'estoit avec vn visage, dans lequel la cholere, le desdain, & le mécontentement paroissoient empraints, mesme le refus de la conduite de l'armée estoit vn signe manifeste d'un esprit merueilleusement aigry & aliené. Il est remarqué par le iudicieux historien Cornelius Tacitus, qu'un des principaux arguments de la mauuaise volonté de Cn. Piso contre l'excellent Prince Germanicus, estoit que Piso se rencontroit rarement en son tribunal, & quand il y estoit c'estoit avec façon rebarbative, qui monstroit reprouuer ce qui s'y faisoit. Qui eust considéré la procédure du Marechal de Biron à l'endroit de nostre Germanicus, l'eut pris pour vn nouveau Pison. En tiers lieu, tant au voyage, que depuis il parloit fort licentieusement du Roy, vsoit de termes insolents, & qui plus est, outrageux. Ce qui ne pouuoit sembler proceder, que d'une haine & malignité qui seroit mesme excessiue es ennemis declarez, auxquels on pardonne quand ils se reuangent de fait, comme ne pouuās de moins; mais le plus souuent leurs mauuaises paroles sont prises en pire part, que leurs mauuais effectz, comme celles-là deriuées d'une plus mauuaise volonté. Deuenu si mal gracieux à l'endroit de son Prince, il estoit deuenu gracieux à l'endroit des autres. Au commencement qu'il entra en son gouuernement, ses paroles estoient hautaines & superbes, accompagnées de fieres menaces, il n'y auoit dignité qu'il ne traictast indignement, de sorte, que sortāt de son logis, comme si c'eust esté vn Lion furieux qui se lançast de sa cauerne, plusieurs fuyoient sa face, & apprehendoient sa rencontre. Mais depuis l'arriuée de Monsieur de Sauoye par de ça, ce n'estoit que douceur en sa parole, & affabilité en son visage. Cōme les plus sages de Rome remarquants qu'Appius le Decemuir, de rigoureux & cruel persecuteur de la cōmune, estoit soudainement deuenu excellent flatteur d'icelle, & vn grand plebicole, se doubterent de ses mauuais desseins, iugerēt qu'il n'y auoit rien de bon en luy, & qu'en vn si grand orgueil, 'gratuité ne pouuoit estre ceste nouuelle douceur & de bonnairété; de mesme vn tel changement, ou apparence de changement au naturel du Marechal de Biron, n'estoit point vn indice impertinent du changement qu'en effet il projettoit en l'Estat.

Or le sieur de la Fin d'autre costé voyant que le Marechal non seulement ne discontinuoit ses desseins, mais les reprenoit & releuoit, luy ayant mesme escrit vn peu auparauant de Fontainebleau où il estoit prez du Roy, en termes exprez, qu'il ne se separoit de sa resolution, il en prend pour luy vne du tout contraire, à sçauoir de donner aduis au Roy; à ceste cause enuoye à la Cour vn des siens nommé Gosselin avec lettres, par lesquelles il mandoit sçauoir de grandes & graues choses qui concernoient l'estat & la personne de sa Majesté, lesquelles il luy feroit entendre quand il plairoit commander qu'il la vinst trouuer. Cēt aduis est longuement tenu pour vain, si que Gosselin est quelques mois auant que pouuoir auoir responce, ny charge de faire venir son maistre. Cependant le Marechal entendant qu'il estoit en Cour escrit à la Fin, & luy resmoigne la peine en laquelle ce long séjour le met. S'il ne se fust tant oublié contre le seruice du Roy, & bien de la Frâce, il n'eust pris l'alarme si chaude des allées, venues & séjour d'un simple soldat. Aussi par plusieurs autres lettres, ceste crainte d'estre decouuert par les gens de la Fin se reconnoist toute entiere, entr'autres il y en a vne qui témoigne vne grande apprehension de ce qu'un de ses valets s'en estoit allé de Dijon sans luy dire adieu; à quoy est adjousté, que



la foy que la Fin aura en ses valets perdra tous ses amis, qu'il craint en patir s'il en mesaduient, mais que ledit la Fin aura regret de perdre le plus fidelle de tous ses amis. Que veulent dire ces paroles sinon que ce dont il craignoit la decouuerte, estoit tellement capital, que ny sa dignité, ny les seruices passés n'estoient bastants de le guarentir contre la grauité du forfait present; Aueu du crime, & de la peine deuë au crime. Et qui doute qu'en vne maison, en laquelle se fait ce qui ne peut estre sceu dehors sans danger, on ne soit en doute des seruiteurs? Il n'est donc pas estrange que la longue demeure de Gosselin en la Cour ne fust suspecte au Marechal. Il y eust encore sejourne d'auantage sans la venue d'un nommé Combelle, lequel ayant decouvert en Piemont où il estoit fuitif, quelque chose des menées qui s'y faisoient, le fist entendre au Roy. Le Marechal ayant sceu que Combelle auoit parlé à sa Majesté, retombe en vne autre crainte, que le séjour qu'il auoit fait par delà les monts luy ayant donné quelque cognoissance de leurs pratiques, il les eust rapportées. Pour ce il mande au sieur de la Fin qu'il le falloit assommer. Il n'eust pris vne si sanglante resolution contre vn homme inconnu, sinon pour oster le tesmoignage du crime qu'il commettoit.

Le Roy ayant iusques alors mépris l'aduis qui venoit de la part du sieur de la Fin, quoy que Gosselin dist la preuue s'en pouuoir faire par escrit, le voyant confirmé par vn autre, le fait venir vers luy & l'oit; mais il ne le croit pas du premier coup pourtant, quoy que la remarque des particularitez rendist son discours fort vray semblable, & quasi necessaire. Il ne se pouuoit persuader que celuy auquel il auoit fait tant de bien, luy pourchassast tant de mal. Quia leu en l'histoire Romaine le doute de l'Empereur Septimus Seuerus quand on luy rapporta la trame qu'ourdissoit contre la vie Plantianus Prefect du Pretoire, par luy accru en biens & esleué en dignitez. L'ancienne bien veillance combattant contre la preuue presente de l'attentat, se represente le Roy apres qu'on luy eut representé la mal veillance de celuy, qu'il auoit tant chery & aymé. Aquoy aydoit ce que auparauant il luy auoit fait dire du mariage offert, le prenant à franchise, & non selon l'intention que nous auons touché. Il est vray qu'il estoit assez informé, que depuis quelques mois le Marechal s'estoit débordé en des medifances. Mais il les attribuoit à l'impetuosité du naturel del'homme, & comme disoit le Macedonien Amytas accusé de crime de leze Majesté, & entr'autres points d'auoir mal parlé d'Alexandre le Grand, il estimoit que ses vaillants faits d'armes deuoient imputer ceste petulance à la rencontre du temps, plustost qu'à vn mauuais courage. Se souuenoit que l'indignation des gens de guerre n'est volontiers moderée, ains cōme ils s'empōrtent facilement à routes passions, encore d'auantage à celle parmy laquelle ils se nourrissent, à sçauoir la cholere & violence. Que le son de la trompette met fin à leurs mauuaises pensées, & coupe par le milieu leurs fâcheuses, & indiscrettes paroles, & ce qui dans le logis s'est cōçu de courroux, se respand contre la teste de l'ennemy. Voila comme il ne prenoit en mauuaise part les mauuaises parolès du Marechal, non plus que de plusieurs autres, qui auoient expié ce qu'ils auoient mal parlé en faisant bien. La souuenance toutesfois de ce desbordement de langue, faisoit remarquer au Roy qu'en quelques endroicts il n'auoit pas si bien fait qu'il eut pû en abandonnant, ou moyenné qu'on abandonnast à l'en-



nemy, non des villes, ny des places, bien qu'il n'ait tint à luy que la Fere ne fuſt abandonnée: mais le temps & l'occafion, perte de plus grande cōſequence, pour ce que c'eſt ordinairement ce qui fait ou perdre, ou conſeruer cela, & toute autre choſe. Tous ces ſoupçons rendoient l'eſprit du Roy plus enclin à croire, qu'ils ne faiſoient croire, quand le ſieur de la Fin vint à luy monſtrer les memoires cy deſſus mentionnez, & qu'il recōneuſt la lettre du Mareſchal, où il demeura encore plus eſtonné que du tout perſuadé, iuſques à ce que les ayant leus il remarqua pluſieurs particularitez dont il n'auoit parlé qu'à luy, meſme touchant l'entrepriſe qui ſe menoit dans le fort ſaincte Catherine. Lors la verité à laquelle iuſques à l'heure l'amirié auoit fait obſtacle, entre entiere en ſon eſprit, non ſans beaucoup de faſcherie & de regret, qu'une telle felonnie d'un des principaux des ſiens, le neceſſitaſt de meſſer avec ſa clemence la ſeuerité. Importun combat en ſon ame, & plus faſcheux que le plus dangereux auquel le corps ſe ſoit iamais trouué. Que penſons-nous qu'en ce point pouuoit entrer en la penſée d'un Prince, qui ſe trouuoit ſi lourdement deceu & trompé par celui auquel il s'eſtoit le plus fié? luy venoit-il point en l'entendement ce qui venoit en la bouche d'Alexandre le Grand parmy l'inſolence & audace d'un ſien ſeruiteur ſurpris de vin? Vous ſemble-il point, diſoit-il à Xenochus Cardie, & Artemius Colophonien, que les Grecs entre les Macedoniens, ſoient comme demy dieux ſe pourmenants entre beſtes ſauuages? Auffi le Roy voyant parmy l'obeiſſance & la fidelité des autres Royaumes Chreſtiens, un des principaux du ſien, qu'il tenoit entre ſes plus confidents & plus obligez ſeruiteurs, yure non de vin, mais ſans vin, yurōgnerie deteſtée comme la plus dangereuſe par le Prophete, yure de fureur & d'ambition, qui le portoient non à l'audace & licence de paroles ſeulement, cōtre les mœurs du Prince comme l'autre, mais à de tres-dangereux effects contre la ſeureté de ſa perſonne, & repos de l'Eſtat: le ſubject luy eſtoit-il point dōné de prédre de ſes François une ſi mauuiſe opinion, que cét ancien Prince de ſes Macedoniens, & les eſtimer pour ce regard, entre les autres peuples de la Chreſtienté comme beſtes ſauuages & furieuſes? Ouy certes ſi la faute de quelques-uns deuoit eſtre reſpandue ſur tous: il n'y a pour la charité de noſtre patrie que trop d'eſprits turbulents entre nous; mais peu pour le nombre de ceux qui ſont bien diſpoſez, & ce peu ne doit raur à tout le reſte la louange de la deuotion, & fidelité que nous auons hereditaire enuers nos Roys, ny ne faut penſer que pour cela il ſoit aucunement dérogé à la loy née avec l'Eſtat, & eſprainte de ſa condition & nature dans noſtre naturel. Loy qui comme pluſieurs autres, nous eſt commune avec celle qu'on eſtimoit la plus belle en l'ancien Royaume de Perſe, à ſçauoir, de reuerer noſtre Roy comme image du Dieu de la nature, qui maintient toutes choſes en leur eſtre, & en leur entier.

Le Mareſchal ayant appris le ſieur de la Fin près du Roy, le voila en plus grāde peine que iamais, & par lettres eſcrites de ſa main le prie de l'eſclaircir de ce qu'il auoit dict à ſa Maieſté; à ce qu'elle trouuaſt leurs dire pareils. Anxieté & curioſité qui monſtroit clairement, que la Fin pouuoit dire ce qui luy ſeroit grandement préjudiciable. Puis ſur les bruits confus qui cōmencerēt à courir, que la Fin auoit rapporté pluſieurs choſes & autres comme l'on dict, croiſt ceſte anxieté, teſmoignée par trois lettres auſſi eſcrites de la main du Mareſchal, fort prochaines l'une de l'autre, la pre-



miere du sept, la seconde du vingt deuxiesme, & la troisieme du vingt-quatriesme de May mil six cents vingt deux, dans toutes lesquelles sont empreintes les alarmes d'une conscience mal-assurée; mesme par la seconde est porté que l'arriuée de la Fin à la Cour auoit mis en rumeur toute la Frâce, que chacun en discouroit, & que luy Mareschal estoit souuent meslé en leur dire. Et puis comme si se defiant de celuy auquel il escrit, il pre-  
 paroît vne iustification contre son accusation, il adjouste auoir oublié toutes vanitez & offres passées, s'estant arresté à la naissance du Dauphin. Il est bien certain que ceste tres-heureuse naissance est la mort de la plus-part des factions. Mais celles qui ont continué iusques là, ne laissent pas d'estre punissables, n'ayants défailly que par défauts d'instrumens propres à déployer leur mauuaistié que l'establissement de la succession legitime fortifiée par celle qui agrée le plus à la nature, à sçauoir, du pere au fils, leur a en cet instant arraché des mains, de sorte qu'il n'y a lieu de douter, que celles qui auront poussé si auant, ne soient toutes prestes de remuer dauantage, deslors que leurs forces leur sembleront bastantes. Le nom seul de cet enfant Royal nous rameine la douceur du Printemps, & achue de chasser le rude hyuer dont par tant d'années nous auons souffert la rigueur. Mais ce Printemps gracieux des bons François se tourne en vn plus fascheux hyuer pour les mauuais, & dénaturez, si qu'ils ressemblent au serpent, lequel pendant qu'il est roidy de froid peut estre touché sans danger: ce n'est pas à dire que pour lors il aye moins de venin qu'en esté, mais il est assoupy. Ainsi l'ambition n'estoit point morte, ains dormoit seulement proche de son réueil, dès qu'un vent plus doux pour elle, & rude au reste de la France fust venu à souffler. Toutesfois si certui-cy eût fait ce qu'il disoit, ses seruices pouuoient trouuer sinon excuse, pour le moins grace enuers la clemence du Prince, qui s'estoit tousiours monstre si bon, & indulgent en son endroit. Encore, comme nous dirons incontinent, nonobstant son opiniastrété & perseuerance iusques au bout, il n'a tint qu'à luy que la porte de ceste clemence ne luy ait esté ouuerte. Mais le sieur de la Fin l'ayant assuré par Gentilhomme enuoyé exprés par deuers luy, qu'il auoit si artificieusement déguilé ce qui s'estoit passé entr'eux, que le Roy n'en auoit rien pû apprendre, se pensant couuert comme aupara-  
 uant, n'apprehende plus le danger, ny le mal qu'il y pouuoit conduire, duquel pourtant il ne s'esloigne pas plus qu'il auoit faict. Quand le Roy & par lettres, & par aucuns de son Conseil, & par autres personages luy mande de le venir trouuer, sur l'occasion des bruits qui couroient par la France, esquels il estoit meslé, à cause du mariage dont on auoit parlé, & que luy-mesme luy auoit fait entendre; que le vray moyen d'assoupir tels bruits estoit qu'on le veist près de luy. Le Mareschal reculant d'approcher le Prince qu'il offensoit si griéuement, est pressé de commandement sur commandement, & de ce qu'on luy represente que sa demeure le rendoit suspect: mais encore d'auantage, de ce qu'il entendist que le Roy s'appre-  
 stoit de venir contre luy, s'il n'obeissoit à sa volonté. Lors redoutant ceste celerité, & diligence qui luy estoit plus commune qu'à aucun autre, & s'assurant en ce que le sieur de la Fin luy auoit faict dire, il s'achemine & arriué à Fontainebleau le lendemain sur le soir, le Roy le met en propos de ces negotiations, & traictez esquels il auoit trempé, l'interpelle de luy en aduoüer franchement la verité, par l'adueu de la-



quelle il monſtre ſa grace appareillée au crime. Mais luy ne reſpondant que par denegations il fit croire à ſa Maieſté, que ne voulant vſer de ſa clemence, ne demeurer debiteur d'un ſi grand bien que la vie, & de l'honneur, ou pour le moins de la dignité, il ne relaſchoit rien de ſa mauuaiſe intention, & que celui qui juſques à l'extremité demeueroit opiniâtre en ſon forſaict, mal-ayſement ſe pourroit changer par le pardon; que meſme tant s'en faut, qu'il voulût recevoir, qu'au contraire par le deſaveu de ſa faute, il vouloit faire accroire n'en auoir beſoin. Ainſi le Roy voyant qu'un ſi obſtiné ſilence ne feroit aucune recognoiſſance de la verité, iugea qu'il n'auoit autre moyen de s'en eſclaircir, que celui de la Juſtice. A l'occaſion de quoy comme le Mareſchal ſe retiroit en ſon logis, eſt arreſté, & mené priſonnier au Chateau de la Baſtille. & renuoyé par lettres patentes du 27. du mois de May 1602. en la Cour de Parlement de Paris, pour luy eſtre ſon procez fait, & parfait ſur les charges dont il ſe trouuoit préuenü.

En ces lettres patentes eſt eſcrite en groſſes lettres vne difference autre que celles-cy deuant cottées, entre la maniere de proceder en crime de leze Maieſté, qui ſe gardoit en l'Empire Romain, & celle qui ſ'obſerue en ce Royaume. Car quand les Empereurs renuoyoient au Senat la cognoiſſance d'un tel crime, les lettres qui luy eſtoient préſentées, ou les oraiſons, comme on les appelloit, leſquelles y eſtoient leuës de leur part, contenoient vne tres-aſpre accusation, ſi que le prejugé du Prince contre le deſeré, impoſoit aux Iuges la neceſſité de condamnation. Mais dans ces lettres icy il n'y a mot par lequel ſe puiſſe ſouſçonner, que le Roy iugeaſt le Mareſchal coupable, ou le tint pour plus qu'accuſé, tellement que toute liberté & toute franchise eſtoit delaiſſée à l'opinion de ceux, au iugement deſquels il eſtoit ſouzmis. Mais ſi ceſte procedure eſt plus nette que celle de Rome, elle ſe trouuera l'eſtre encore plus, qu'aucunes autrefois practiquées contre des grands de ce Royaume, en ce qu'ils ont eſté iugez, non par Iuges ordinaires, & compagnies reglées, mais par Iuges rasſemblez de pluſieurs endroicts, & leſquels partant ſembloient plus commis pour la condamnation, que pour le iugement en termes generaux. La qualité de Pair dont le Roy auoit orné le Mareſchal, pouuoit faire obſtacle à ce choix de Iuges, mais non paſtel, que ſi la Pairie euſt eſté de longue-main en ſa maiſon, ſe pouuant ſouſtenir celui ne meriter le priuilege des Pairs, qui auoit ſi lourdement mépris contre celui qui l'auoit fait Pair, l'exception de la Iuriſdiction fondée ſur la dignité n'eſtant poſſible receuable contre l'autheur de ſa dignité. D'auantage l'exemple d'un Chancelier de France chef de la Juſtice, Preſident & premier Conſeiller de tous les Parlements, notamment du Premier & principal, iugé ſouz le Roy François premier; non par le corps du Parlement ſelon le priuilege ſpecial de ceux de ceſte Compagnie, mais par Iuges extraicts d'iceluy, ſe pouuoit contre un nouveau Pair propoſer ſouz le Roy qui l'auoit créé tel. Si pour les Iuges il n'y a eu choix, il n'y a eu pareillement pour ceux qui ont inſtruit le procez, leſquels ont eſté pris ſelon l'ordre du Tableau. Comme la grauité de l'affaire & la qualité du perſonnage requeroient que ceſte inſtruction fuſt cōmiſe à des principaux, auſſi les Cōmiſſaires eſtoient Meſſieurs les Premier Preſident, & Preſident de Blanc-menil, qui tient le ſecond lieu entre ſes Collegues, enſemble les deux plus anciens Conſeillers de la Cour, à ſçauoir les Sieurs de Fleury, & de Thurin. Et bien qu'en un ſemblable procez fair



au Comte S. Paul Connestable de France, Louys vnziesme regnant. Le Chancelier quilorsestoit s'entremis de l'instruction : si est-ce que M<sup>o</sup>sieur le Chancelier à ce que rien d'extraordinaire nes'apportast en cestuy-cy, ne iugea par sa prudence estre à propos de s'en meller, ains quil suffisoit quil assistast au iugement selon que la dignité de l'accusé luy en imposoit la necessité. Le procez s'instruit de façon, que la verité s'auere. En toutes procedures il y a deux sortes de preuue : l'une par lettres, l'autre par resmoings. La premiere n'a esté que trop remplie, tant par lettres cy-dessus cottées, que par plusieurs autres semblables toutes ou recogneuës, ou si grossierement déniées par l'accusé, que sa denegation a esté vne espece de cōuiction. Quant aux témoignages, ils sont pour le principal de la charge tirez des dépositions du Sieur de la Fin, & de Renazé son seruiteur, lequel Renazé le iour mesme que le Marechal fut arresté à Fontainebleau, ayant gagné vn des soldats qui le gardoient au Chasteau de Quiers, trouua moyen de se sauuer, & de gagner la France, nonobstant, qu'au premier bruit de son euasion, quasi tout le Piémont fut en queste sur ses voyes. Tant il semble qu'au Ciel mesme estoit resolu la peine que ce miserable Seigneur auoit encouruë. Il n'a reproché d'aucunes reproches valables ces deux resmoings, quoy qu'aduerty que c'estoit que reproche, de son effect, & du temps auquel il peut valablement estre proposé.

Mais d'autant que c'estoit vn homme militaire, lequel tant s'en faut quil peut estre capable des subtilitez du Palais, qu'à grand peine auoit-il cognoissance de ceste bottée iurisdiction de Camp, l'exercice rude & mal poly de laquelle se conduit pour la pluspart avec la main. Les Iuges deuoient-ils point suppléer les reproches quil pouuoit fournir ? n'estoit-ce pas à eux de iuger non seulement de l'accusé, mais aussi des tesmoins, & considerer ce qui est fabriqué, apporté par le temps, façonné par la fortune, corrompu par le prix, destourné par la crainte, dépraué par esperance, & en vn mot, deriué de quelque passion ? Estoit-il pas de leur prudence d'observer la façon dont ils parloient, avec quelle creance, quelle retenue, quelle pudeur, quelle foy, quelle religion, quel soing de la reputatiō ? car si des tesmoins non reprochez, sans autrement peser le poids de leur témoignage, doiuent estre absolument creus, il n'y a pas de quoy estimer en cet endroit vn Iuge meilleur, & plus sage que l'autre : Le Iugement des oreilles est simple, vniforme, rendu par la nature cōmun aux sages & aux fols. Où est-ce donc que se reconnoistra la prudence ? quelle difference y aura-il entre vn Iuge aduisé & religieux, & quelque estourdy, & credule Clerc de greffe, qui en aura autant ouy que luy ? En ce faict on peut dire toute la preuue proceder d'une maison ennemie, & de la maison de celui qui l'ayant ou descouuert, ou deferé, auoir grand interest, non seulement que sa délation, ou decouuerte fust tenuë pour vraye, ains aussi qu'elle fust tres-griefue, d'autāt que plus de grādes choses il aura esclaircy, d'autant en pouuoit-il attendre plus grande recompense, l'esperoir du bien auancé, plustost la subornation que la crainte du mal ne la retient. A la verité, il y a difference entre celui qui accuse, & celui qui rapporte vn crime, que les Romains appelloient *Indicem*, auquel nom nostre langue ne nous fournit de semblable, si d'un plus general que la chose, ne l'appellons descouureur. Ceste difference & distinction est mesme remarquée par nos Iuriconsultes, mais non telle que l'un ne soit quelquefois prins pour l'autre.



tre. Auſſi la parole d'un Indice découreur, ou emputeur, qu'on l'appelle de quelquenom que l'on voudra pourueu qu'il ſoit entendu, n'a iamais eu tant de creance que la dépoſition d'un teſmoin ; à ce propos Alexandre le Grand ne voulut permettre la condamnation d'un Lynceſtes Alexandre, deſeré par deux indices, d'auoir entrepris contre ſa perſonne, ſe contenta de le tenir en priſon, où il fut trois ans, iuſques à ce que l'armée des Macedoniens ſmeuë de l'accident de Philotas, condamné pour la meſme cauſe, & toute transportée de l'effuſion de ſon ſang encore tout chaud, demāda que l'autre fut repreſenté pour eſtre ouy & iugé ; Amené n'ayant peu prouuer la deſſence qu'il auoit trois ans durant premeditée, en ſorte que & la memoire & l'entendement l'abandonerent, on priſt cét eſtonnement pour démonſtration de ſa conſcience, & non pour vice de memoire, ſi que ceux qui ſe trouuerent les plus proches le tuerēt à coups de lance, qu'il debattoit encore contre l'oubliance. Ainſi n'y euſt autre iugement que le mouuement d'une troupe militaire, laquelle l'impetuoſité manie plus que la raiſon, & qui ne ſe fut poſſible aigrie ſ'il ſe fut bien deſfendu, ou ſ'il euſt eſté chargé par deux teſmoins, le iugement ſ'en fut proprement enſuiuy ſans qu'on eût la peine de le garder ſi longuement. Tant y a que ſuſpect eſt le teſmoignage de celui dōt la cōdition approche celle d'accuſateur. Or le ſoupçon de la perſonne du teſmoin arguë mainteſois le teſmoignage de faux. C'eſt contre tels teſmoignages que le grand Orateur d'Athenes diſoit, qu'eux meſmes monſtroient eſtre faux ce qu'ils diſoient, & partant qu'il n'eſtoit beſoin de produire autres teſmoins qu'eux ; auſſi n'eſtimay-je point que les Iuges, ſ'il n'y euſt eu autre preuue que celle qui procedoit de la bouche des teſmoins, bien que non reprochez, euſſent trouué de quoy aſſeoir iugement : mais la veriſimilitude, & quaſi démonſtration neceſſaire de leurs dépoſitions, ne pouuoit eſtre que de grād poids ; & c'eſt ce qu'Ariſtote, grand non ſeulement en la Philoſophie, mais auſſi en la cognoiſſance parfaicte de tout ce qui ſe peut manier & traicter entre les hommes, enſeigne qu'il eſt bon quelqueſois de iuger ſur le vray-ſemblable. Car outre que tel iugement declare l'excellence de l'entendement du Iuge, les vray-ſemblables ne ſe corrompent, & ne les peut-on accuſer de faux teſmoignage. Ce ſont les conjectures qui ouurent la porte à la verité enfermée par le malicieux artifice des accuſez ; plus puiffantes mainteſois pour cét eſſect, que toutes les dépoſitions des teſmoins, meſme quand la choſe avec la choſe, la cauſe avec la cauſe, la raiſon avec la raiſon, ſe rencontrent. Toutes leſquelles rencontres ayſement ſe trouueront au faiēt dont eſt queſtion. A ce propos cét Orateur Athenien, afin de reſpondre à ce que nous auons allegué de luy par luy meſme, voulant oſter la deſſence à un accuſé, ſur ce qu'il n'y auoit aucun teſmoin qui le chargeaſt, repliqua pertinemment, qu'il eſtoit chargé par les choſes meſmes, leſquelles ſont tres-dignes de creance, auſquelles on ne pouuoit objecter qu'elles prouiennent d'aucune perſuaſion, ou tendent à gratification, mais recherchées paroiffent telles que l'accuſé en les corrompant les auoit feintes, lequel porteroit teſmoignage auſſi de ſa part contre luy-meſme. Traict qui en tout & par tout, ſe peut rapporter d'Athenes en France, cōme conuenable à ce qui ſ'eſt paſſé en l'inſtruction de ce procez ; auquel le Mareſchal ſ'eſt trouué conuaincu par les choſes meſmes, & par ſon teſmoignage propre, c'eſt à dire par les reſponſes où il ſe coupoit, par

H h h h h



les confessions auxquelles la verité le contraignoit, par les denegations éloignées de toute verisimilitude, & cōtrariété des vnes aux autres, ensemble, qui est la plus forte preuve, par son escriture mesme, laquelle iustificiant la plus grand part de la déposition des tesmoins, donne & iuste, & necessaire occasion de croire le reste; afin que chacun recognoisse que cela est comme nous le disons, nous courrons par les interrogatoires, insistans sur ce qui va tant à charge, qu'à décharge à mesure qu'il se rencontrera.

Le premier Interrogatoire est du 18. iour de Iuin 1602. le commencement duquel est vne perpetuelle denegation, accompagnée de belles protestations d'affection & de fidelité. Et sur ce qu'on l'enquiert des aduis donnez à Monsieur de Sauoye, de grandes plaintes de se voir accusé d'un vilain mestier, qu'il n'eust pas trouué si estrange l'estre d'auoir voulu se saisir d'une partie du Royaume, ou d'une Prouince, parce qu'en cela s'y pourroit trouuer quelque generalité: mais l'accusation d'estre espion estoit digne d'un voleur, & non d'un Gêtilhomme. Misérable, ce n'estoit plus le temps où tu deuois apperceuoir la difformité de ton forfait, c'estoit lors que tu t'y laissois aller, qu'il te falloit considerer cōbien il estoit dissemblable des belles choses autrefois par toy faictes. Mais la fausse splendeur de la Seigneurie d'une Prouince, & part du Royaume, le dessein sur lesquelles accusé & prisonnier tu attribués à generosité, t'esbloüissoit les yeux & te faisoit trouuer beau & specieux, tout ce que tu estimois te pouuoir seruir à grimper sur cet arbre de puissance & d'auctorité, lequel estant long-tēps à croistre, maintefois en un moment se dérachine & s'abat: Estourdy qui haussais ta veüe vers les fructs de l'arbre, sans mesurer sa hauteur, & n'aprehendois point monté à la cime, de faire avec les rameaux & branches par toy embrassées, un fault tres-dangereux. Il estoit jà tellement saisi de ces vaines pensées de fausse grandeur, qu'il faisoit lictiere de la vraye & solide, tellement qu'en suite de ses protestations & regrets sur l'indignité de l'accusation, il aduouë que le Roy luy ayant demandé que pendant son voyage au deuant de la Royne, il vouloit qu'il commandast à l'armée, il escriuist à Monsieur de Villeroy, pour le prier de faire trouuer bon à sa Majesté qu'il n'eust ceste charge, ayant l'ame plus propre pour estre en un cloistre, que pour commander vne armée. Le refus avec ces termes ne faisoit que trop de foy d'un esprit grandement aliené. Mais quand on luy vint à représenter les memoires cy-dessus mentionnez, cesserent tout à coup ces belles paroles, & se manifesta lors cōbien puissant estoit le mouvement de la conscience. Car pouuant nier les auoir escripts, voicy qu'incontinent (contre l'opinion de ceux qui l'interrogeoient) il le confesse. Ainsi non seulement l'abandonne le discours auquel il estoit fort exercité, ensemble ce fort entendement qu'on recognoissoit en luy, mais aussi la force du forfait decouvert le destituë d'assurance & de resolution, en laquelle peu y auoit qu'il ne surmōtast. Du cōmencemēt il s'excuse aucunemēt, disant qu'ils n'estoiēt escripts que pour nouuelles qu'il m'adoit au sieur de la Fin. Mais luy estant remonstré que cela ne pouuoit estre, parce que le memoire gisoit en execution, & que s'il estoit escrit à la Fin, c'estoit pour le faire executer par Monsieur de Sauoye, l'execution qu'en pouuoit faire l'autre ne pouuant passer les termes d'aduertissement au Duc, prez lequel il estoit employé par le respondant, pressé dis-je en ceste sorte il faict vne responce, par laquelle il s'engage d'auantage. Car ayant encore soustenu



n'auoir escrit les memoires que pour nouuelles, il aduouë qu'il en remettoit l'execution à la cōscience de la Fin. Qu'est-ce à dire autre chose, sinon qu'il aduertissoit le Duc par la Fin? aussi le voyant oster ses deffences, & excuses, ne pense plus à se garantir que par dire, qu'il auoit confessé au Roy auoir dict & escript plusieurs choses, & demandés'il luy plaisoit pas les oublier. Ce que sa Majesté luy auoit respōdu vouloir, & qu'il n'en fust iamais parlé; & qu'ayant demandé pardon de ce qu'il auoit escrit, le Roy luy ayant pardonné vne fois, il luy demandoit pour la seconde. Quelle plus certaine confession de crime que le recours au pardon? Pourquoi est-ce que quād sa Majesté se voulūt à Fontainebleau esclaireir par sa bouche, fist-il difficulté ou de reprendre l'ancien pretendu adueu, ou en faire vn nouveau de sa faute? Si elle estoit couuerte par la grace, pourquoy fluctuante estoit la recognoissance que la verité le contraignoit en faire aux Iuges? du commencement il ne reconneust qu'une partie des memoires, & en dénia l'autre, mais puis apres les reconneust tous. Comment procedoient telles variations de celuy que la grace auoit nettoyé du crime, & deliuré de la peine? Sont-ce pas plustost indices d'une conscience mal assée, & d'un esprit troublé par le danger où son forfait l'auoit precipité, & dont la clemence Royale ne l'auoit retiré? Trouble tel qu'il ne pouuoit conjecturer d'où venoient ces papiers qu'on luy representoit. L'assurance que luy auoit de nouveau doné le sieur de la Fin l'empechoit de l'en mécroire, si qu'enquis s'il s'en vouloit rapporter à ce qu'il en diroit, respondit qu'il le tenoit pour homme de bien, le cognoissoit de long temps, & estoient parents. Toutes-fois ayant eu le loisir de digerer cet affaire depuis le 18 iour de Iuin, iusques au 9. de Iuillet qu'il fut interrogé la seconde fois, & se ramenteuant qu'il n'auoit communiqué ses memoires qu'avec la Fin, ou avec son seruiteur, il ne luy fust mal-aisé de iuger que la decouuerte venoit de ceste part là.

Ce second Interrogatoire est fort long, auquel les responce de l'accusé seruent quasi de continuelle charge contre luy. Nous n'en cotterons que le plus remarquable, non seulement pour ce regard, mais aussi de ce qui pouuoit aucunement ayder à son soulagement. Au commencement il proteste de declarer la verité plus franchement que la premiere fois, & de dire ce qu'il scauoit de tromperie à luy faicte par vn meschant homme. Ce meschant qu'il entend est celuy que peu de iours auparauāt il tenoit pour homme de bien, & recognoissoit pour son parent. Sur le faict de Picotté, & de ce qui se passa entr'eux en Flandres, dit qu'il ne l'enfonça iamais sur chose quelconque, que sur son r'appel en France, avec promesse de deux tapisseries s'il l'obtenoit; Aduouë neantmoins qu'il luy voulust parler de la Religion Catholique, mais que luy l'arresta disant que toutes choses alloient bien en France. Je demanderois volontiers quel tesmoignage de si grāde deuotion enuers la Religion Catholique le Marechal auoit rendu, par lequel les hommes fussent inuitez de luy en venir parler; & pourquoy Picotté s'adressoit à luy seul, si ce n'estoit pour auoir cogneu son esprit disposé au remuement, duquel ce mot plustost que la chose estoit le pre-texte; si Picotté le recherchoit pour son establissement, que ne s'adressoit-il à Monsieur le Chancelier, & à Monsieur de Sillery qui estoit aussi de l'Ambassade, & par les mains desquels, & non par celles du Marechal, mesme l'un & l'autre ayant negocié la paix, ce qu'on demandoit en l'inter-



pretation ou execution du traicté, passoit coustumierement : ils furent requis par plusieurs autres de leur estre fauorable en cét endroit, mais n'ouïrent onc parler de Picotté; aussi quelle apparence y a il en l'offre de ces deux tapisseries, à celuy qui pour auoir donné la rançon à Picotté, auoit monstre plus de desir à le gratifier, que dessein de tirer commodité des incommoditez d'un banny. Pour couvrir les negotiations & trafics faicts depuis en Bourgogne avec Picotté, il dit l'auoir employé au fait de Seurre, & autres petits voyages, pour aller & venir à Seurre, & Dole vers Monsieur l'Archiduc, par commandement du Roy, afin de faire desauoir la Fortune, & que sur la recompense qu'il luy demandoit, il luy donna cent cinquante escus, dont le Roy le rembourça depuis souz le nom de Belestre, qui estoit le nom duquel Picotté se faisoit appeller. Si Picotté auoit seruy à la reddition de Seurre, comment a il laissé passer l'occasion d'obtenir (par le moyen de celuy qui l'employoit) son retour en France, qu'enuers luy il auoit pourchassé quelques mois auparauant le seruire present pour la reddition d'une place importante, pouuoit aysément effacer la memoire des deseruices passez. Mais quel besoin auoit le Marechal de l'employer au fait de Seurre, que la Fortune retenoit de son consentement; quand il n'y eut point eu de fourbe, trop reconneuë neantmoins en Bourgogne, à quel propos l'enuoyoit-il vers Monsieur l'Archiduc, par lequel la Fortune n'auoit iamais esté aduoué; ains lors qu'il se rendit maistre de la place, le fut seulement par Monsieur de Sauoye; aussi le Roy n'a iamais ouy parler de ses voyages, ny ne scauoit le nom de Picotté auparauant la cognoissance de ces conjurations : & ce qu'il s'est rembourcé sur les deniers de sa Majesté, de la somme fournie à l'autre, porte coup à la charge plustost qu'à la décharge, pour auoir faict payer au Roy les voyages qui se faisoient contre luy. Enquis de ce que manioit Picotté avec Monsieur de Sauoye & le Gouverneur de Milan, respond n'auoir aucunement conneu le Gouverneur de Milan; & pour le regard de Monsieur de Sauoye, qu'il n'auoit enuoyé que la Fin vers luy, & incontinent apres corrigea ce qu'il auoit dict, adjouste qu'il ne luy auoit encore enuoyé; mais sçachant qu'il y alloit, qu'il ne l'en empeschoit; ceste confession coupée par vne denegation, & denegation imparfaicte, vaut autant que si elle estoit entiere.

Quant à ce qui se passa dans Paris avec Monsieur de Sauoye, il se tourna de tous costez pour le déguiser, mais il ne le pût si bien, qu'il ne reconneust auoir escouté ce qu'on luy disoit de ceste part-là, dont il attribué la cause à l'importunité que luy en faisoit la Fin, qui le baisoit ordinairement à l'œil, comme si par ce baiser il l'eust enforcélé; excuse ridicule, non seante à celuy qui la proposoit, ny conuenable à ceux deuant lesquels elle estoit proposée, & qui montre neantmoins combien il estoit destitué de bonne defence, puis qu'il auoit recours à de si folles & impertinentes. Il ne s'est peu neantmoins garder d'aduouier auoir conceu en ce téps-là vn merueilleux courroux cōtre le Roy, sur ce qui luy fut rapporté par la Fin de la part du Duc, que ayant dit à sa Majesté, que pour assurance de son affection enuers elle, il desiroit marier deses filles en France, & luy ayant demandé ceux qui luy sembleroient les plus propres pour ceste alliance, apres quelques autres, auoit faict tomber le propos sur le Marechal, à quoy le Roy auroit repliqué qu'il estoit âgé de quarante ans, & deuoit plus qu'il n'auoit, & que sa maison n'estoit pour le rang la centiesme de son Royaume, qu'ayāt



entendu ce discours volontiers il se fust faict couvrir entierement de sang. Ce mot luy estant sorty de la bouche, avec telle esmotion du reste du visage, que l'un parloit autāt que l'autre, il recogneust aussi tost qu'il s'estoit eschappé; & pour ce pria Messieurs les Commissaires de ne le couvrir par escrit, lesquels pour l'heure, tant ils le voyoient trāsporté, iugerent estre besoin de luy donner ce contentement, & firent escrire ce dont il tâchoit de corriger son dire. Qui estoit qu'il respondit à la Fin, n'y avoir apparence que sa Majesté eust faict ceste responce sçachant son âge, la maison, & ses biens: mais le mesme iour lesdits Commissaires estants sur le point d'acheuer l'interrogatoire, luy demanderent l'interpretation de ces mots que la verité luy auoit tirée d'entre les dents, laquelle il rendit assez impertinente, à sçavoir, qu'il eust voulu qu'il se fust présenté vn combat, pour faire paroistre au Roy cōbien il auoit de courage & d'affection de le servir, & que c'eust esté en la presence du Duc: Mais comme il luy fut tres-bien remonstré, ayant prié que ce qu'il auoit dit ne fust redigé par escrit, il estoit à craindre que c'estoit du sang du Roy, dont il entendoit parler. Aussi l'interpretation qu'il donne à ce dire, estoit vne pure imagination, & à quoy partant il est vray-semblable qu'il ne pensa iamais. Il estoit d'ailleurs difficile qu'un si rude naturel prist il doucement ce qui le touchoit de si près, mesme à l'endroit d'un Prince estrange, à l'alliance duquel par sa confession dès lors il pensoit, & enuers lequel partant il vouloit demeurer en reputation de grandeur. Ces mots donc ne peuuent aucunement conuenir à la respōce qu'il adjoüstoit auoir faict au sieur de la Fin. Car si longuement apres accusé, constitué en la presence de ses Iuges, il n'a pū dissimuler l'aigreur que ce rapport auoit versé dans son ame, dont il luy demeuroit tant de chaleur, que la prison où il estoit ne l'auoit pū amortir, combien violente se peut-elle presumer à l'heure mesme, & à la premiere nouuelle de ce qui auoit esté dit, comme il l'interpretoit, en son mespris.

L'apprehension d'estre conuaincu d'auoir veu Roncas de nuit à Dijon, l'a empesché de le nier, mais il l'attribuē comme le precedent à l'importunité & surprise de la Fin, qui le fist venir de nuit en son cabinet, sans l'en aduertir, & neantmoins soustenoit auoir respondu assez sechemēt à Roncas. Mais il ne falloit employer toute vne nuit à de si briēues & concises respōces. Pour preuenir toutes fois ceste objection, il adjoūste que la Fin & Roncas s'estants retirez, furent deux heures à se promener au iardin ensemble; le temps ne rendoit telle pourmenade fort agreable, ny le lieu asseuré de decouuerte, veu que c'estoit en la maison du Roy, laquelle, bien que le Marechal y prist son logis, est si commune, que sortant du iardin, voire encore s'y promenant, il pouuoit estre apperceu. Il ne nie pas que Bosc le fust trouuer à Pont de vaux, d'autant qu'il apprehendoit qu'il n'y eust destesmoins de son arriuee, mais il dict qu'il ne voulust parler à luy. Quant à la depesche de Renazé, pour donner aduis aux gens de Monsieur de Sauoye des entreprises qui se faisoient sur ses places, il la couure autant qu'il peut, mais non tellement que la verité n'apparoisse à trauers assez claire pour y asseoir iugemēt: car il dit que Renazé luy apporta à Mascon où il s'estoit aduancé pour l'execution de l'entreprise de Bourg, lettres de la part du sieur de la Fin, par lesquelles il le reprenoit de ce qu'il auoit precipité le Roy, (ce sont les termes qu'il rapporte des lettres) à l'entreprise de Bourg, & de ce qu'il faisoit mal à ceux qui luy faisoient du bien, le sup-



plioit de luy mander par quel costé il attaqueroit Bourg, afin qu'ils s'y rendist, & que la lettre contenoit plusieurs autres discours, pour le diuertissement de ceste entreprise; à quoy sans escrire il respōdit sur le champ à Renazé, que certainemēt le Roy luy auoit cōmādē d'entreprēdre sur Bourg, & ailleurs, puis que le Duc de Sauoye estoit vn mocqueur, qui ne se resoluoit ny à la paix, ny à la guerre; qu'il dit au sieur de la Fin son Maistre de bonnes nouuelles, qui estoient qu'il croyoit que le Roy luy auoit promis le gouuernement de la Citadelle de Bourg, au cas qu'elle se prit, & que l'entreprise, s'il y alloit, estoit du costé du Pontdin. Que Renazé respondit qu'il ne luy celeroit point, que quād son Maistre fust à Chambery, & luy aussi, ils s'obligerent tous deux d'aduertir le Duc s'ils sçauoient quelque chose contre luy, & que partant il trouuaist bon qu'il luy allast dire que le sieur Desdiguieres auoit vne entreprise sur Mōrmelian; que luy repliqua, qu'il ne croyoit pas que le sieur Desdiguieres allast à Mōrmelian, & que s'il estimoit que Renazé fist ce meschant acte, qu'il l'arresteroit prisonnier; à quoy Renazé repartist en ces termes, Quoy Monsieur, vous n'estes donc pas amy du Duc? non mon amy (dit le Marechal) & si tu m'as dit vne chose que ie ne sçauois pas, que ton Maistre ait esté à Chambery, car il ne m'en a iamais parlé; à quoy Renazé repliqua que son Maistre l'auoit donc bien trompé, sur ce qu'il disoit auoir esté enuoyé en Sauoye pour luy, & qu'il l'alloit retrouver; lors le Marechal luy dist, qu'il se gardast bien d'aller où il auoit dit, & qu'il luy bailloit vn nommé Plantas, pour le mener hors la ville, & voir le chemin qu'il prendroit. Que sur ce Renazé prit congé de luy, disant la larme à l'œil, que son Maistre & luy auoient grand regret de le voir partir, pour ruiner vn homme qu'il aymoit tant. Que depuis il a entendu que Renazé ayant fait semblant de prendre le chemin de Ville-franche, où estoit son Maistre, tourna vers la Maison blanche, passa la riuere, & fut donner aduis aux ennemis de l'entreprise de Bourg; mais d'autāt qu'il luy auoit dit autre lieu que celui auquel il vouloit attaquer la place, les Suisses du Duc qui estoient en garnison ne se trouuerent à la deffence du costé qu'elle fust surprise. Tout ce colloque bien considéré ne se trouuera accompagné d'aucune verisimilitude, sinon en ce où l'accusé se charge luy-mesme. S'il eust marché de bon pied, pourquoy aduoüoit-il aucune chose de l'entreprise de Bourg, à celui qui luy portoit lettre pour l'en détourner? Et ne sert de rien à son excuse qu'il luy dit vn lieu pour l'autre, afin de le laisser incertain par lequel la place seroit attaquée; car comme tres-experimenté qu'il estoit, ne pouuoit ignorer qu'en vne petite place, où ceux de dedans sont sur leurs armes, comme il les y mettoit par l'adueu de l'entreprise, encore qu'il ne soit du costé dont on l'attaque, toutesfois aysement peuuent accourir au secours, & mal-aysement sans estre decouvert on en peut approcher. Mais luy ayant depuis appris l'erreur de ceux qui porterent aduis par luy donné, ce n'estoit pas Renazé, ains quelque autre de la part du Gouverneur de Chambery. Il pensoit s'en seruir par conuiction de l'erreur de l'aduis en l'industrie du déguisement. Comment ne retenoit-il, sinon comme prisonnier, pour le moins à suite, ainsi qu'il auoit plusieurs moyens de ce faire, si dextrement qu'on ne s'en fust apperceu, celui qui luy parloit d'aduertir ceux de Montmelian, mesme luy ayāt fait entendre que son Maistre & luy venoit d'avec le Duc, s'estoit obligé de luy donner des aduis, & qui dauantage tesmoignoit son affection en-



uersluy, non seulement par fa bouche, mais auffi par les yeux, s'il eut esté tel qu'il deuoit; pouuoit-il parler si gracieusement comme il rapporte, avec vn valet qui venoit de faire vn si mauuais traict, & qu'il voyoit tout disposé d'en faire vn autre: s'il a sçeu & creu, comme il dit, qu'il ait aduertiy ceux de Bourg, comment la il peu depuis voir, ainsi qu'il confessera cy-aprez, veu qu'il l'auoit mis en hazard de receuoir vn affront, & de sentir quelque perte notable? Que si on vouloit dire que c'estoit pour l'amour de son Maistre, son parét, & son amy; il n'y a parenté si proche, ny amitié si estroite qui nous facent voir de bon œil ceux qui espient nos conseils & actions, en aduertissent nos ennemis, & leur donnent le moyen de se defendre, & en se deffendant nous assaillir, & porter quelque grand dōmage. Si le traict du valet, auquel il ne pouuoit ignorer le consentement de la volonté du Maistre, luy eust esté desagréable, il auoit prou de suieēt non seulement iuste, mais aussi necessaire de le haïr, & detester tous deux. Volontiers la consideration du sang le retenoit, comme s'il eust esté homme qui honorast, & fist cas des parens, tesmoin celuy auquel pour l'auoir recogneu fidel seruiteur du Roy, il osta la Lieutenance de sa cōpagnie, dont s'ensuiuit sa mort lamentable à tous ceux qui l'auoiēt cogneu, fors à celuy qu'il attouchoit de sang, & qu'il auoit si longuement seruy. D'auantage il n'y auoit aucune parenté entre luy & la Fin, ains seulement avec le Vidame de Chartres neueu de la Fin, encore assez esloignée; comme deriuée de la famille de Grauille, des filles de laquelle la maison de l'vn, & de l'autre estoit il y a plus de cent ans sortie. Mais ceste parenté & ce nom de cousin seruoit à destourner les soupçons de leur nouuelle amitié, & de ceste estroite familiarité contractée tout à coup.

Il est interrogé sur les autres points cy-deuant discourus, auxquels il respond par vne perpetuelle denegation; mesme à ce qui touche la trame ourdie contre la vie du Roy deuant le Fort Sainte Catherine: & d'autant qu'il en est parlé en d'autres endroits du procez, afin d'éuiter la repetition de ce dont la seule memoire est effroyable, nous pensonsestre plus à propos de remettre à vn seul endroit tout ce qui concerne ce point, & cependant rapporter la responce qu'il apporte à ce qu'on luy demande de la cōference cy-dessus touchée avec Philippes truchement du Roy d'Espagne prez d'Alphonse Casal son Ambassadeur en Suisse. Il dict que reuenant de Bourg il ne nie point que ce fut au Carefme de l'an 1602. & disnant à Nus y vint vn homme le demander à la porte, à l'occasion de quoy il sortist, & voyant que c'estoit vn estrangier, luy demanda ce qu'il vouloit, il respōdit qu'il demandoit le sieur de la Fin; sur quoy il repliqua que la Fin n'y estoit point; demandant à l'autre s'il auoit des lettres pour luy, lequel ayant respondu que ouïy, il adjousta qu'il feroit bien de les brusler, pource qu'il n'auoit aucune nouuelle de la Fin, & là dessus laissa cēt estrangier, sans luy tenir autre propos, ny s'enquerir qu'il estoit, & qu'à ce plus de cinquante personnes estoient presentes. Ce grand nombre qui pouuoit depōser l'auoir veu cōmuniquer avec Philippes, l'a empesché de le nier du tout cōme plusieurs autres points, & la contrainct de le couurir d'vne façon, laquelle examinée le conuainc de plus en plus. Car y a il apparence qu'un Seigneur si qualifié comme il estoit, Lieutenant du Roy en la Prouince, fust sorty pour parler à vn homme inconnu? ne l'eust-il pas fait entrer, s'il n'eust estimé que c'estoit celuy lequel il attendoit, selon le rendez-vous



qu'il luy deuoit auoir donné à Nus. Puis, pourquoy luy demandoit-il s'il auoit des lettres, & à quelle fin luy commandoit de les brusler? La moindre conjecture qui se puisse tirer de ceste demande, & commandement, c'est qu'il sçauoit que le sieur de la Fin se mesloit de chose, de laquelle pour estre illicite, la découuerte estoit perilleuse à tous deux, à l'un qui la faisoit, & à l'autre qui monstroït par son soin la fomentier. Mais la conjecture la plus certaine, est qu'ils eurent bien d'autres discours ensemble, n'estât vray semblable qu'un estrangier se fust adressé à la personne d'un Marechal de France, pour sçauoir où estoit celuy auquel il portoit des lettres, s'il n'eust creu la conjunction des deux estre telle en l'affaire, pour lequel il auoit passé par deça, qu'en parlant à l'un il parloit à l'autre. Or apres s'estre si mal paré de ce coup, il requiert Messieurs les Commissaires de luy permettre vouloir entendre ce qu'il auoit à leur représenter, & par l'ordre qu'il auoit conçu. Ce que bien qu'il ne soit ordinaire, d'autant qu'il est necessaire aux accusez de respondre point sur point sur quoy ils sont interrogez, toutes fois il luy est accordé. Mais cet aduantage est tourné à son desauantage, ayant aduoué plusieurs articles, qui manifestent ceux qu'il auoit desnié, contrariant mesme en ses denegations, à ce qu'il auoit premierement dict, & en meslant plusieurs choses impertinentes pour enuelopper la verité, si impertinemment toutefois qu'elle en est demeurée de plus en plus développée. Ce discours fut fort long & dura six heures entieres. De sorte que ce seroit abuser du temps d'en rapporter tout ce qui s'en pourroit tirer pour preuue contre luy, ains à mon aduis suffira de coter les plus principaux points.

Il dict que receuant nouvelles à Bellay où il estoit logé, que le Roy luy auoit refusé la Citadelle de Bourg, la Fin arriua, & que l'ayant repris de ce qu'il se fioit trop au Roy qui ne l'aymoit point, luy demanda s'il luy plaisoit qu'il le vist sur le soir. Ce qu'il trouua bon, & luy respondit qu'estant couché il le feroit entrer. Estant lors (adjouste-il) capable de dire, escrire, & faire tout ce que la Fin voudroit, se remettant en memoire ce qu'il luy auoit rapporté le Roy auoir dict de son pere, & de sa maison. Ces paroles sont fort remarquables, comme le tesmoignans disposé à entreprendre cōtre le seruice du Roy tout ce qui seroit dicté par celuy, que tant de fois il a dict l'auoir voulu seduire. Si la seule memoire des paroles pretenduës dictes par sa Majesté de sa maison, luy est long temps depuis reuenue avec tant d'aigreur en l'entendement, comment est-ce qu'à la premiere fois qu'il les entendit, peut-il se retenir en la sorte que cy deuant il a voulu faire accroire? n'est-ce pas assez de quoy interpreter en tres-mauuaise part ces mots que la souuenance luy fist lascher en la presence de ses Iuges, que volontiers il se fust couuert tout de sang. En suite il declare auoir appris de la Fin, en la cōference qu'ils eurent ensemble la nuit, que Renazé auoit donné aduis à Iacob Gouverneur de Chambéry de l'entreprise de Montmelian, lequel fut inutile par la negligence de Iacob, qui n'enuoya promptement ce qu'il luy auoit esté apporté à temps, & assez opportunement; parce que Renazé estoit arriué sur le midy du iour, au soir duquel Montmelian fut petardé. Quelà dessus il repartit à la Fin, qu'il croyoit que Renazé en auoit autāt fait à Bourg, où il trouua toutes choses preparées pour le receuoir, de sorte que ce auoit esté vn grād hazard qu'il eust pris la ville; adjoustant, que si ce n'estoit pour le déplaisir de ce que le Roy luy auoit refusé



refusé Bourg, & qu'il ruineroit la Fin, il aduertiroit sa Majesté de ce qu'il luy venoit de dire, partant il ne desiroit iamais voir Renazé, & cōseilloit à la Fin de s'en défaire, d'autant que le Duc l'auoit gagné. Voila cōme il déguise encore la cognoissance qu'il auoit des aduis portez par Renazé, cognoissant toutesfois qu'il n'auoit que de luy-mesme, comme l'auteur des aduis, lesquels autre que luy ne pouoit donner, comme celui qui sçauoit les conseils du Roy, difficiles à deuiner à la Fin, & à son seruiteur. Ces paroles ne ressentent aucunemēt ce trouble qu'il venoit de dire estre en son esprit si auant qu'il estoit capable de faire dire, & escrire tout ce que voudroit la Fin: aussi n'y a-il point d'apparence qu'elles ayent esté tenues entr'eux. L'effect qui est la marque la plus certaine de la parole n'y ayāt aucunement respondu, d'autant que par sa confession mesme, depuis il n'a laissé de voir Renazé. Voila en quoy à son dire se passa ceste premiere conference, de laquelle le commencement n'est que feu, & l'issuē se tourne en glace; ce qui luy ostela verisimilitude. En apres il touche comme il refusa le commandement de l'armée que le Roy luy auoit offert, sur les soupçons que la Fin luy donna, de l'intention que sa Majesté auoit de le faire arrester deslors qu'il y seroit, au lieu de luy bailler le commandemēt. Mais voicy encore comme il tâche à destourner la charge prouenant de la lettre que Monsieur de Sauoye luy enuoya adressante à Bouuans Capitaine de la Citadelle de Bourg: se doubant bien que le sieur de la Fin n'auroit celé ceste cōfiance que l'ennemy, auquel la guerre se faisoit, auoit en luy, il pensa qu'il valoit mieux en aduoüer quelque chose. Ce qu'il fait, & ce qui est notable, deuant qu'on luy eust rien demandé, disant qu'un soldat nommé Chastellus frere de Maison-neufue, Marechal des logis de la compagnie de S. Geran, vint de l'armée du Duc se rendre à luy, avec aduis qu'il luy porta qu'un Capitaine la Forest deuoit arriuer à S. Claude avec trois ou quatre autres chargés d'argent, que le Duc enuoyoit à ceux de la Citadelle de Bourg. Surquoy l'accusé dit à la Fin, qu'il les alloit faire reconnoistre & prendre, & Chastellus, comme de fait furent pris par le moyen de l'aduis que luy respondant donna au Baron de Luz. Dont la nouvelle estant venuë, la Fin le vint trouuer, se monstrant fort troublé de la prise de ces gens, luy disant que leurs lettres estants portées au Roy, déchiffrées & contenant ce qu'il croyoit, le Marechal & luy estoient ruinez, & qu'il auoit bien sçeu que la Forest estoit à S. Claude, & l'auoit enuoyé aduertir de prendre garde à luy, mais que ces gens estoient arriuez trop tard. Qu'il mandast au Baron de Luz, qu'auant que faire tenir leurs lettres au Roy, qu'il les luy enuoyast, d'autant qu'il auoit mandé au Duc qu'il escriuist à Bouuans, que lors qu'il y auroit de la necessité qu'il laissast surprendre la place par luy, à qui parloit; & qu'il valoit mieux qu'elle tombast entre ses mains, que celles d'un Huguenot. Quelors il respondit que si les lettres contenoient cela, il ne laisseroit de les faire voir au Roy, & qu'il le desaduoiroir, comme chose qu'il ne sçauoit point; & que là-dessus la Fin repartist, qu'il s'en alloit de ce pas, & s'il l'abandonnoit il auroit autant de creance enuers le Roy que luy, pour dire qu'il luy auoit fait faire, se souuinist que les déplaisirs cōçeus de Bourg estoient la cause qu'il auoit pour le broüiller, & faire voir de quoy. Que sur ceste incertitude il pria la Fin de ne s'en aller, & qu'il enuoyeroit vers le Baron de Lux pour auoir ces lettres, lesquelles toutesfois auant que le Messager fust arriué, auoient



esté portées au Roy, le double desquelles luy fust par Monsieur de Gesvres quelques iours apres enuoyé. Voila vn discours auquel y a tant d'artifice qu'il ne se peut cacher, ny par consequent cacher la verité, laquelle en cét endroit encore demeureroit couverte de quelque voile leger, si d'ailleurs ne paroïssoit par lettres & memoires escrits de la main du Marechal, que par le ministere de la Fin il tramoit avec Monsieur de Sauoye; Autrement qu'auoit il affaire de faire entendre à la Fin ce qu'il luy auoit esté dict du passage du Capitaine la Forest, veu qu'il recognoïssoit la Fin tres-affectionné au Duc, en faueur duquel il tâchoit iournellement à le desbaucher? C'estoit autant comme s'il luy eust dict. On me vient de donner vn aduis que ie ne puis dissimuler, mettez ordre que ce qu'il faut que ie fasse ne s'effectue point. Puis ce fut par rencontre que la Forest fut pris, non par celuy que le Marechal dict auoir depesché à ceste fin. La distance des lieux, & briefueté du temps, ne pouuoient permettre d'aduertir le Baron de Lux qui estoit à Bourg, de prendre celuy qui passoit, & qui ne séjournoit à S. Claude, que pour prendre langue de la seureté de son passage. Les lettres dont il estoit chargé furent enuoyées comme il dict, au Roy, entre lesquelles ne se trouua celle, de laquelle luy & la Fin apprehendoient la decouverte. Aussi elle n'auoit garde d'estre trouuée entre celles qu'on portoit droit à Bourg, d'autant que la teneur monstre qu'elle deuoit estre mise entre les mains du Marechal, & par luy enuoyée à Bouuans; comme aussi ce commandement ne luy pouoit estre fait, que le Marechal n'en fust premierement aduerty. Mais sur la prise de ce Capitaine la Forest, il a pris occasion d'imputer à la Fin ceste lettre, pour destourner la conuiction qu'il apprehendoit de l'enuoy à luy, & reception d'icelle.

Après cela il conte comment allant à Chaumont, à la priere de la Fin il pardôna à Renazé, à la charge de ne faire plus de voyages, facilité estrange, & peu vray-semblable en celuy qui s'estoit monstre plusieurs fois difficile, rude, & inexorable à fautes legeres, pour lesquelles maints pauvres soldats ont esté estropiez, & tuez de sa main. De là il entre sur ce qui concerne le Fort S. Catherine: qu'estant sur le point de l'aller recognoistre, le sieur de la Fin acheta d'un des soldats du sieur Nerestan, pour six escus vn prisonnier, duquel bien que desguisé, il auoit sceu qu'il estoit Secretaire du Capitaine du Fort, par lequel illuy donna aduis, au deceu du Marechal, de son dessein: de sorte que quand il parust deuant le Fort, il fut receu cômme attendu. Au retour il tint conseil avec les plus apparens qui estoient avec luy, où il fut resolu de mander au Roy, qu'il n'y auoit palissades à l'entour du Fort, & que partant l'escalade le pouoit forcer. La depesche arrestée, la Fin le tira à part, luy disant comme en cholere; Quoy, voulez-vous tout à fait ruiner le Duc pour le Roy qui ne vous ayme point, & a dessein de vous ruiner & faire perir? & il luy respondit, ie suis picqué de ce qu'ils tirerent hier, & blefferent de ceux qui estoient avec moy, il faut qu'ils en patissent. Surquoy la Fin luy aduoüa qu'il les auoit aduertis, parce qu'il ne desiroit qu'il reconneust qu'il n'y auoit point de palissades; & tout de suite le pria de luy donner vn passe-port pour enuoyer Renazé vers le Baron de Viry, l'une de ses vieilles cognoissances du temps du feu Duc de Sauoye; Qu'il luy demanda pour quel subiect? & la Fin ayant respondu que c'estoit pour l'aduertir de ne bouger, & qu'il obtiendroît vne sauue-garde pour luy, & pour ses biens, sur ceste assurance que ce n'estoit



que pour ce subiect il bailla le passe-port. Par là le Marechal recognoist qu'il n'estoit point tant picqué contre les ennemis, à l'occasion du service du Roy, que pour ce qu'ils auoient tiré contre luy. Puis en ceste cholere, comment pouuoit-il porter patiemment l'adieu que luy faisoit la Fin, d'en estre la cause, pour les auoir aduertis, & auoir mis le Capitaine en hazard, & fait blester des soldats. Et comment à l'heure mesme octroyoit-il vn passe-port à celuy qu'il voyoit si affectionné aux ennemis? Encore pour qui? pour Renazé, duquel à son dire, & la foy, & les voyages luy estoient suspects. Pour aller où? vers le beau pere de celuy qu'il vouloit attaquer. Souz quel pretexte? afin que son gendre assailly, il demeurast les bras croisez, sur la promesse que luy faisoit d'une sauue-garde, celuy auquel le Marechal scauoit l'obtention estre fort difficile, voire impossible; notammēt pour vn Sauoyard, attendu les soupçons esquels le Roy estoit entré, qu'il inclinast de ceste part là, & y portast le Marechal. Aussi le tout n'est qu'une dissimulation trop grossiere, des aduertissemens que non la Fin, mais luy-mesme donnoit par Renazé, tant au Baron de Viry, qu'à son gendre le Capitaine du Fort de S. Catherine: non pour le deffendre & garder seulement, mais pour entreprendre mesme sur la vie du Roy. Car il reconnoist que Renazé fust reconneu parlant sur la contrescarpe du fossé du Fort au Capitaine, & ce par son trompette, qu'il y auoit enuoyé pour accompagner le sieur d'Amanzay, auquel le Roy auoit permis de parler audit Capitaine. Ce que luy ayant esté rapporté par son trompette, il en fist le lendemain reproche à la Fin, qui pour toute satisfaction luy dit, que s'il estoit vray il se courrouceroit fort avec Renazé pour ne luy auoir commandé d'aller-là: mais comment se contentoit-il de ceste legere satisfaction du tort qu'on luy faisoit, d'aller souz l'asseurance de son passeport aduertir les ennemis de ce qu'il desseignoit contr'eux? S'il estoit si souuēt trompé par la Fin & son valet, non en petites choses, mais en ce qui estoit de si grande importance, qu'il alloit à sa vie & touchoit son honneur, comment ne chassoit-il & le maistre & le valet, au moins le valet, auquel il n'auoit à ce qu'il dit, pardonné, que souz condition de ne faire plus de voyages? Et neantmoins le lendemain de ce dernier, le reuenant trouuer, il fust receu avec aussi bon visage que iamais, continué à la familiarité mal conuenable à la grandeur de l'un, & basse qualité de l'autre. Parmy ces reproches qu'il dict auoir lors fait à la Fin, il coule que la Fin luy ayant demandé son traquenard à prester, pour s'en aller à S. Claude, adjousta qu'il luy apporteroit vn pennache blanc, & que luy ayant demandé à quoy seruoit cela, l'autre tira vn billet qui portoit ces mots. *Nous serons les deux grands bardorts, & porterons chacun vn pennache blanc, l'un marchera deuant, l'autre derriere. Et pour les palissades, qu'ils y viennent dans trois iours, ils trouueront à qui parler.* Que lors il respondit que ce billet contenoit vne Enigme, qu'il en deuinerait bien la moitié, & que la Fin luy diroit l'autre, s'il luy plaisoit; Que pour le premier il n'y comprenoit rien: mais que le dernier concernoit l'aduis que la Fin vouloit donner des pallisades; & là-dessus il luy fait le reproche que nous venons de toucher, du tort qu'il luy tenoit, reproche qu'il rapporte en telle sorte, qu'il paroist bien qu'il n'estoit guere en cholere. Ce billet venoit volontiers du Capitaine du Fort, qui donnoit aduis au Marechal par quelque autre voye que celle de Renazé, comme il estoit ayse de la reception du sien, dont craignant que quelqu'un en parlât: comme vn pri-



sonnier est en perpetuelle doute, & transe de tout ce qu'il a fait, pour eluder la preuue, il suppose le billet entre les mains de la Fin, au lieu que veritablement il auoit esté mis es siennes. Comment pour l'auoir ouy lire vne seule fois, & vn si long-temps apres, parmy tant d'affaires, a il pû retenir & rapporter tous les mots y couchez? Il falloit necessairement qu'il l'eust leu plus d'une fois, & que ce fust non quelque chose legere, comme il la fait, mais en laquelle il mettoit son imagination bien auant, puis qu'un seul mot apres le mois, & les annees ne luy en est eschappé. Ce qui est conforme aux dépositions de la Fin, & de Renazé, lesquels encore qu'ils ayent parlé d'un pennache noir, ceste diuersité toutefois ne diminuë rien de la foy que fait vne telle conjunction du tesmoignage, & de la confession de l'accusé; car souuent on prend vne couleur pour l'autre, & possible que les tesmoins ne s'en sont pas si bien souuenus que luy, auquel la grandeur & l'autorité de l'entreprise, qui vray-semblablement se representoit à tous coups deuant ses yeux, auoit imprimé plus auant dans la mémoire tout ce qui la concernoit. Ceste entreprise est celle, qui de toutes est la plus déniée par l'accusé avec obtestations, & inuocations du nom de Dieu, prieres aux Iuges de ne l'interroger sur ce point, qui luy touche trop au cœur, larmes & souspirs, mais examinée tant par ses paroles, que par ses lettres ne se trouuera que trop verifiée.

Vn des principaux & quasi seul moyen de iustification qu'il apporte, c'est que peu apres mandé par le Roy l'estant allé trouuer à Montmelian, prés d'une des fenestres de la salle du logis de sa Majesté; il eut plusieurs propos avec Monsieur de Villeroy, lequel entr'autres luy dict, n'estre besoin que le Roy allast vers le Fort S. Catherine, & que là-dessus il repartist au Sieur de Villeroy, que ce voyage estoit inutile: car outre qu'il y auoit quantité d'artillerie, de bons Canoniers qui pourroient nuire au Roy, & à ceux de la Cour, il auoit par deuers luy vn plan fort bien fait du Fort, mesme des pallissades qui depuis vn iour ou deux y auoient esté adjoustées; tellement qu'il suffisoit que par le plan il fist recognoistre à sa Majesté la construction du Fort. Il prend ceste responce pour vn signalé témoignage de son innocence, en ce qu'il a voulu destourner le Roy d'approcher du Fort: mais si on la considère de bien prés, on la tiendra plustost iustification qu'il preparoit au forfait, qu'il estoit sur le point de faire commettre. D'auantage Monsieur de Villeroy soigneux de la personne de sa Majesté, improuuant son voyage au Fort, & la recognoissance d'iceluy, de quel visage, & avec quelles parolles le Marechal l'eust-il pû approuuer, & par la monstrier n'auoir le mesme soin de la conseruation de son Maistre, & ne se soucier de l'exposer comme vn simple Capitaine des gens de pied, aux hazards d'une recognoissance? Il se fust sans doute par trop rendu suspect, de sorte qu'il luy valoit bien mieux, mesme pour son dessein, qu'il feignist d'apprehender pour le Roy, le naturel duquel recognoissant, il scauoit ceste apprehension auoir plus de force d'inciter, que destourner son courage. Trop & trop d'aduentures esquelles il s'est trouué, ont prou fait cognoistre, que luy declarer le danger, c'est l'y faire aller, tant sa hardiesse y est prompte, & tant conuoiteusement il y offre son corps, oubliant qu'il met par vn mesme coup en hazard tant d'ames Françoises, son incomparable generosité ne luy permet de faire distinction des perils, ny de s'arrester dans les sortables à sa grandeur, en quelque lieu qu'il soit, & qu'il



combatte, il se pense estre au theatre de l'Europe, comme certes sa seule rencontre peut donner noblesse aux lieux les plus ignobles, & splendeur aux plus obscurs, tellement que le Marechal n'auoit garde de penser que la proposition du danger fust cause bastante de retenir le Roy. Mais quād il l'eust creu, pouuoit-il faire autre responce à Monsieur de Villeroy, mesme pouuant apperceuoir par ce qu'on luy disoit estre plus difficile qu'il ne s'estoit du commencement imaginé, d'amener sa Majesté à la boucherie qu'il luy auoit preparée; sur les apprehensions esquelles il voyoit ses plus speciaux seruiteurs; de sorte qu'il n'est pas impossible que il ne changeast là-dessus ce dessein particulier, sans rien rabattre de sa mauuaise volonté, à l'effect duquel d'autres occasions se pourroient presenter. Pendant ce discours il dit que la Fin qui l'auoit fuiuy, estoit appuyé à l'autre fenestre, le tirant tousiours par le manteau; & luy disant par plusieurs fois, qu'il se retirast, & qu'il gastoit tout. Ce que, pour ne retourner plus à ce que ma plume ne peut tracer sans horreur & frayeur, il l'explique plus amplemēt au dernier interrogatoire qui luy fut fait dans la Chambre du Parlement, & en la presence de tous ses Iuges, où il s'eschappa de dire, que la Fin le manteau sur le nez, & le tirant par le sien, luy vsoit de ces paroles, retirez vous, vous gastez tout, souuenez-vous des pennaches. Argument plus que certain qu'ils en auoient bien conferé ensemble. Grande force de la verité! qui contre les esprits des hommes, contre leur finesse & prudence, & contre toutes leurs tromperies se deffend de soy-mesme. Voyons vn peu comme en cēt endroit elle fait ce que nous auons rapporté auoir esté dict par l'Orateur Athenien d'vn autre accusé, porter tesmoignage à cestuy-cy contre soy-mesme. Sa main ne le porte-elle pas aussi bien que sa langue, par la lettre dont nous auons cy-deuant parlé, escrite au sieur de Viry, recogneuë par luy; mais le deffaut de subscription ordinaire en telles lettres luy faict soustenir adressante au Sieur de Nerestan. Le peu de verisimilitude de sa responce luy ayant esté remonstré, d'autant que pour simplement donner vne adresse, il n'y a rien qui peust tourner à l'honneur de Nerestan, & que la chose n'estoit point de telle consequence, qu'il fust besoin de mander de rendre la lettre; Il replique qu'il escriuoit au sieur de Nerestan logé sur l'aduenuë. Et ce qu'il mandoit de rendre la lettre, estoit suiuant l'instruction du sieur de la Fin, lequel en estoit le porteur. Il y a encore moins de verisimilitude en ceste replique. Car y a-il apparence que, pour porter vne lettre à Nerestan, il fallust employer le Sieur de la Fin, ny que la Fin luy eust conseillé de ne la laisser entre les mains de celui auquel elle s'adressoit, si elle n'eust esté de grande consequence? On luy demande puis apres qui est celui qui deuoit entrer dans le Fort, & il respond que c'estoit vn soldat enuoyé par le Sieur d'Amanzay, lequel auoit vne entreprise sur la place; supplie que Nerestan soit ouy, s'il n'a pas veu & receu la lettre. Ce n'est de merueille si considerant que sa principale deffence consistoit en la longueur, il a requis pour allonger le procez (comme c'est l'ordinaire des criminels qui en redoutent l'issuë) que Nerestan fust ouy. Car s'il eust respondu au contraire de son intention, il se pouuoit encore aucunement parer, en remettant la faute de la lettre non renduë, sur la negligence ou malice de la Fin. Mais ce qui coupe toutes ses deffenses, la lettre porte que le porteur alloit au Fort S. Catherine, ce n'estoit donc pas le soldat d'Amanzay, auquel il n'auoit baillé la lettre, ains à la Fin pour la



rendre à Nereſtan. Voila le diſcours de ce malheureux deſſein à la parfin paracheué, dont ie reçois quelque contentement, comme tant que i'en ay eſcrit, ie me ſuis ſenty auoir part au danger auquel on expoſoit celuy, duquel ſeul apres Dieu dépend noſtre aſſurance. Et comme le Pilote accueilly par la tempeſte parmy des bancs & entre des rochers, s'en eſtant tiré & ietté en pleine mer, bien que le vent ſe renforce, touteſois eſchappé d'un grand peril, n'apprehende plus la tempeſte; auſſi la Diuine bonté ayant preſerué noſtre grand Pilote, en ſorte qu'il n'a heurté contre ce dangereux eſcueil de S. Catherine, où la tempeſte de la conjuration le pouſſoit, le ſurplus ne nous peut eſmouuoir, ou s'il nous eſmeut, c'eſt peu au prix de l'eſmotion que nous laiſſe la ſeule ſouuenance d'un plus grand deſaſtre, de maniere que ce n'eſt pas petit ſoulagement que de n'en parler plus.

Or pour reprendre le diſcours, ou pluſtoſt le conte du Mareſchal ſur le reſte de ce voyage qu'il fiſt à la Cour, il dit que la Fin le mettoit en vne perpetuelle défiance qu'on attentait à ſa vie, meſme par poiſon. Il auoit trop d'experiance de la bonté & generoſité du Roy, pour ſe perſuader qu'il voulut cōtre ſes hayneux uſer d'autres moyens que de iuſtes & legitimes. Il le ſçauoit tres-eſloigné du naturel de ces autres Princes, leſquels ayans les armes à la main, mettent touteſois à l'encan la teſte de leurs ennemis. L'ayant perpetuellement veu garder les droits de la guerre contre vn ennemy eſtranger, il ne pouuoit douter que (comme il luy eſt plus facile) il ne ſçeuſt garder ceux de la paix à l'endroit d'un ſien ſujet. Ou il eſtoit entré en ceſte folle & outrageuſe creance; ou il la feignoit. S'il y eſtoit entré, n'eſt-ce pas vn argument certain que tres-mauuaſe eſtoit ſa volonté? Il veut neantmoins qu'on croye qu'il l'a creu à bon eſcient, iuſques là qu'il dit auoir pris pour contre-poiſon vne certaine eau que la Fin luy donna. S'il n'y eſt point entré, pourquoy eſt-ce qu'il eſcouteoit la Fin, & ne le rejettoit arriere de luy comme vn malin calomniateur? Autrement s'il n'a craint pour ſa vie, & touteſois a feint de craindre, eſtoit-ce point vne excuſe ou pretexte du parricide machiné? C'eſt la meſme de laquelle Narbazanes, qui avec Beſſus auoit pris & puis tué le Roy d'Arius, ſe defendit enuers Alexandre le Grand, que le deſſunt l'auoit voulu tuer, qu'il n'y a rien plus cher aux miſerables mortels que la vie. Que l'amour d'elle l'auoit reduit à l'extremité, & pouſſé à ce à quoy la neceſſité l'auoit plus contraint que ſon deſir inuité. C'eſt auſſi ce qui eſt remarqué par le iudicieux hitorien Romain, jà par nous allegué, de Marcus Otho, lors qu'il entrepriſt de raur & la vie, & l'Empire à Galba; qu'il feignoit la crainte, afin qu'il conuoitaſt dauantage. Et comme le Lyon excite ſa fureur battant de ſa queuë la terre, & puis ſes flancs: Auſſi le Mareſchal ayant outragé la terre qui l'auoit engendré, par communication & intelligence avec ſes ennemis, en ſe battant luy meſme des fauſſes alarmes, qu'ou il ſe donnoit, ou feignoit ſe donner, animoit de plus en plus ſon impetuofité, & allumoit ſa conuoitiſe. Je ne traiteray ſi criminellement en cét endroit, ains veux penſer qu'il n'a faiçt tous ces contes ſinon pour monſtrer que la Fin le ſurprenoit en ſorte, qu'il falloir attribuer ce qu'il ne peut nier, à telles ſurpriſes. Car il ſemble à ſon propos, que ceſte eau que la Fin luy faiſoit prendre eſtoit enchantée, qui aſſoupifſoit premierement ſon corps par le dormir, & ſon eſprit par facilité de créace à tout ce que l'autre luy diſoit puis apres,



comme nous remarquerons en son lieu. Tant y a qu'à l'occasion de ces soupçons, ou plustost sur le pretexte de la feinte d'iceux, il raconte qu'il fist fort peu de séjour en l'armée du Roy, & s'en retourna à Bourg, où estât il receut aduis, que sa Majesté auoit commandé à certains Preuosts de se saisir de la personne de la Fin. Ce qu'il luy fit soudain escrire, qu'il vint à Pont de vaux, où il seroit en lieu seur, pendant qu'il tâcheroit à remedier à ses affaires pres du Roy. Qu'en lieu d'aller à Pont de vaux il vint à Brou, où il arriua de nuit, dont il donna incontinent aduis au Marechal, qui le fust voir le lendemain matin, & luy dict que la commission, que l'on auoit dressé contre luy, estoit sur le subject de la fausse monnoye, dont possible il se laueroit bien; mais qu'estant en prison on pourroit scauoir d'autres affaires qu'il auoit menées, & partant luy conseilloit d'enuoyer vers le Roy. Adjousté que la Fin demeura à Brou sans se monstrier, encore qu'il le priaist du contraire. Il entremesle artificiellement ce point, pour eluder ce qu'il ne pouuoit douter, qu'on ne dist du voyage de la Fin vers luy, de son séjour caché & occulté dans Brou. Mais en prenant la chose comme il la conte, s'il estoit si net de toutes conspirations, pourquoy apprehendoit-il que la prison de la Fin decouurist les affaires qu'il auoit menées? Il peut bien estre quelque chose de l'aduertissement par luy donné à la Fin, que le Roy le vouloit faire prendre, d'autant qu'il en est fait mention en vne de ses lettres, mais les motsy couchez monstrent que ce n'estoit pas pour dōner seureté à vn de ses amis contre l'autorité, & volonté du Roy tant seulement, cōme il confesse, mais pour l'apprehension qu'il conceuoit, que comme il aduoué aussi, la Fin arresté, ou quelqu'un de ses gens pris ne parlât. En voicy les mots déchiffrez par le moyen de ses chiffres. *Vous scaurez par le cousin de Roncas ce que j'ay faict touchant la Fin, & scaurez que le Roy met tout son soin & peine pour prendre la Fin. En tous cas sa resolution est de prendre vn des valets de la Fin, & par luy resolution des nouvelles. C'est donc à vous à aller avec discretion, & que si Renazé vient à Biron, il ne se monstre à personne. Le voila donc en peine, non seulement pour la Fin, mais aussi pour Renazé, des mauuais tours duquel il se plaingnoit tant; voila encore comme la crainte de celuy qu'il estimoit son complice, n'est point assez puissante pour l'empescher de penser continuellement à sa conspiration. Il escrit aussi vne autre lettre à la Fin sur le dessein qu'il dict que le Roy auoit de le faire arrester, souz pretexte qu'on disoit qu'il auoit vn magicien avec luy. Ie m'estonne comme il auoit tant de soin de celuy, duquel deslors à son dire il auoit tant d'occasion de se douloir. Il se mettoit aussi possible en alarme du Roy, pour le rendre d'autant plus mal affectonné à l'endroit de sa Majesté, le lier plus estroitement avec soy, & s'en seruir plus librement & entierement en ses negociations. Et parce que le séjour en l'Abbaye de Brou d'un hōme qui se tenoit caché, pouuoit estre suspect, non pour son regard seulement, mais aussi à l'esgard de ceux qui conféroient avec luy. Il adjousté qu'il prioit la Fin (qu'auparauant il a dit estre venu de luy-mesme loger à Brou, sans qu'il en sceust rien, sinon parce que l'autre luy manda le lendemain de son arriuée) de se monstrier sans se tenir enfermé de ceste sorte, mais son escriture est du tout cōtraire à sa parole. Car par vne lettre escriite de sa main il luy mande qu'il enuoye au deuant de luy le porteur de la lettre, lequel à fair accommoder son logis où les Catholiques prient. C'est comme ils designoient entr'eux l'Abbaye de Brou. Qu'il commandast à ses gens que sur*



leur vie ils ne disent son nom, ny ne se montrent à aucun, que non pas mesme le Prieur sçache qu'il est, & qu'il ayt peu de train, qu'il y peut arriver de bonne heure, y venant bouché, & entrant par derriere, qu'au soir ou à l'aube du jour il le verra, & que les gens se cachent fort, mesme quand il ira ouyr la Messe. Peut-on plus expressement aduertir vn homme de se tenir couuert? Ce n'estoit donc pas pour le garentir seulement de l'exécution d'un decret de prise de corps, mais pour tramer ensemble quelque haute & non vulgaire entreprise, auquel le secret estoit entierement necessaire. Pour la mesme occasion il luy escrit vne autrefois qu'il enuoye Renazé pour parler à luy, & qu'il seroit bon qu'il vinst à nuict fermée, & qu'il luy diroit quatre paroles, & puis qu'ils s'en retourneroit soudain, pour partir à l'aube du iour, & mesme retourneroit souper ou les Catholiques prient, & qu'il laissast son cheual à la porte pour s'en retourner. Il n'estoit pas donc si courroucé contre Renazé, puis qu'il le rendoit participant de son secret, qui consistoit lors en la direction du voyage du sieur de la Fin, à la veille du parlement duquel il escriuist ce dernier mot.

Continuant cet artifice assez grossier d'éluder ce qu'il ne pouuoit nier, il adjouste que peu apres estant allé trouuer la Fin en sa chambre, la Fin luy tint ce propos. Mon Maistre vous dinastes hier avec S. Angel, il est huguenot, & vous pourroit auoir faict vn mauuais tour, ie vous prie prenez de moneau. Et encore qu'il luy respondit n'en vouloir, à cause qu'elle faisoit trop dormir, il l'importuna tant qu'il luy en fist prendre, puis se retirerent à part en vn coin, n'y ayant en la chābre que Renazé, & vn Religieux Milanois de l'Abbaye de Brou. Là le discours de la Fin fust comme il estoit resolu d'aller seruir Monsieur de Sauoye pour deux raisons; l'une, pour éviter le mal que le Roy luy pourroit faire; l'autre pour si la Majesté en faisoit au Mareschal en arrestant sa personne, le tirer de peine, ou le venger s'il escheoit comme il en auoit le moyen. Surquoy il appella le Religieux, & luy ayant demandé, que vous ay-je monstré ce matin? le Religieux respondist que c'estoit chose admirable, & qu'il auoit veu des images de cire remuer & parler; dont le Mareschal se moquant comme de chose impossible, neantmoins fust confirmée par le Religieux, lequel la Fin fist lors retirer, & dist au Mareschal qu'il le vouloit mener avec luy; dont l'autre l'ayant déconseillé, il adjousta qu'il auoit fait vn petit recueil de toutes les nouuelles que le Mareschal auoit eu, ou luy la Fin sçeut, qu'il le prioit qu'ils le fissent mettre au net par Renazé. Là dessus le Mareschal repartit n'estre besoin que Renazé sçeut sa resolution, & qu'il aymoit mieux l'escire. Lors il print la plume & la Fin luy dicta la pluspart, ne sçait s'il acheua, bien sçait qu'il s'endormist en escriuant, se réueillant demāda où estoit le memoire qu'ils auoient commencé à escrire, & la Fin luy respondit l'auoir bruslé, de faict monstra des cendres, & vn morceau de papier demy bruslé, où il y auoit de son esriture. Ce qui l'ayant cōtenté ils'en retourna à son logis. Voila comme volontiers il eust fait accroire auoir escrit ces memoires, qui luy furent premierement representez, qu'en son premier interrogatoire il a maintenu auoir escrit pour nouuelles à la Fin esloigné de luy, lequel se contrariant à soy-mesme à ceste derniere fois il a dict auoir escrit souz la Fin qui le luy dictoit, il se deuoit mieux souuenir de ce qu'il auoit respondu, tenir selon l'ancien prouerbe la memoire pour gardienne de ses paroles, & les rendre plus conformes à la verisimilitude, sans mon-

strer



strer vn iugement si troublé par les assauts de la verité, qu'il pensast persuader ces resueries rapportantes aux contes de Morgue la fée, & d'Urgande la decogneue, & en l'âge où il estoit alleguait deuant des Iuges graues & meurs, telles moqueries à grand peine dignes d'enfants; fable du tout destituée d'argument, par laquelle neantmoins quand elle pourroit estre entremeslée de quelque verité, il ne se décharge tellement que la plus grande partie de la charge ne retombe sur luy. Car à quelle autre occasion escriuoit-il des nouvelles avec la fin, qui estoit sur le point de son partement pour Piémont, & qu'il scauoit s'aller rendre à l'ennemy, sinon à ce qu'il les luy portast?

Ce qu'il adjouste apres est plus vray-semblable, comme n'estant par dessus la nature ainsi que l'autre, mais non plus veritable. A scauoir qu'il a tâché de destourner la fin d'aller trouuer Monsieur de Sauoye, & que s'il y alloit il le pria de ne parler en aucune sorte de luy; & que lors la fin lu y respondit, que . . . . . luy auoit dit autrefois scauoir qu'un nommé Picotté auoit parlé avec luy Marechal de beaucoup de choses, mais qu'il l'auoit reconneu demeurer peu ferme aux resolutions, mesme quand il estoit question du Roy; le prioit de luy donner adresse vers Picotté, en cas qu'il eust eu quelque particuliere accointance avec luy. Que là-dessus le Marechal repartit en ces termes. Je vous veux apprendre l'humeur de Picotté; c'est vn homme qui parle fort bien, grand meteur. Si vous vous iettez en ce party-là, il seroit homme pour gouuerner vostre maison: car ie le tiens habille homme, & l'ay employé autrefois en la negociation de Seurre. Et peu apres sur la demande que luy en fist la fin, il respondit l'auoir veu à Bruxelles, mais qu'il ne luy parla d'autre chose, que de la permission qu'il desiroit obtenir de retourner en France; bien luy eust fait volontiers d'autres discours s'il eust esté homme pour les escouter; disant de plus à la fin. Si iamais vous le voyez, dites luy qu'il soit de vos amis, à l'enseigne de la marque que nous auons pour Seurre. Nous remarquerons en son lieu ce que c'est de ceste marque; mais quand la chose seroit passée entr'eux, comme il dict, pourquoy adressoit-il à la fin qu'ils s'efforçoit de diuertir du party de Sauoye ou d'Espagne, celui qu'à son dire il recognoissoit tres factieux pour ce costé-là? Aussi tout ce discours n'est qu'une couuerture à ce que auparauant il auoit traicté; & la fin ayant charge de luy, auoit depuis traicté avec Picotté, comme pour donner quelque couleur à ceste lettre à luy representée, avec les memoires escrits à la fin: incontinent apres son partement il dit que ce fut sur l'occasion d'une que luy escriuit la fin, par laquelle il luy mandoit auoir de quoy se faire aduouier de luy, & qu'il estoit aduertty par le Baron de Luz, que luy Marechal gardoit de ses lettres, qu'il n'estoit pas si mal aduisé qu'il n'eust quelque chose de sa part pour la feurer. Ce qu'il rapporte toutefois de la lettre de la fin qui n'estoit qu'une responce à l'autre, ne se rapporte avec ce que nous auons cotté du contenu de la sienne. Pourquoy limitoit-il le nombre, & specifioit les gens que celui qui alloit vers l'ennemy deuoit mener avec luy, sinon à ce que son voyage fust secret? Et pourquoy en prenoit vn tel soin, reconneu encore en d'autres lettres escrites de sa main, comme nous toucherons en son lieu, sinon pour ce qu'il y trempoit? Pourquoy, comme au mesme endroit il l'aduouë, luy donnoit-il la farge pour l'accompagner? Et à quelle fin la farge alloit & venoit de l'un à l'autre? il en donne quelques raisons, ou



plustost en allegue quelques excuses, la lecture seule desquelles monstre le peu d'apparence qu'il y a. Tantost la Fin l'enuoye querir vn chiffre qu'il auoit oublié; tantost le Marechal le renuoye à la Fin luy porter lettres de plainte, de ce qu'en Suisse il le nommoit commel'autheur de son voyage. Plusieurs autres choses aussi employe-il dans son discours sur ce voyage, & sur ce que la Farge luy redist depuis du séjour de la Fin par de là les monts, esquels n'y a pas plus d'apparence qu'au surplus, & desquelles encore bien espluchées se tireroit de la charge contre luy. Mais cela est si long qu'il vaut mieux se contenter de ce que nous en auons cotté, dont il demeure tant chargé, que s'il n'y en a assez, ie ne sçay ce qui peut-estre assez. Seulement toucheray-je qu'il met en ce discours la rencontre de Philippes (qu'en son interrogatoire il n'a desniée au Carefme 1602.) à son retour de la guerre de Sauoye, qui fust vne année auparauant. Et quant à la conference que par son commandement la Fin eut enuiron ce temps près S. Iean del'Aune avec Alphonse Casal, s'il l'attribuë au seul mouuement de la Fin, pour escroquer (commel'on dit) de Casal quelque milier d'escus, qu'il luy faisoit entendre vouloir aller parler à vn marchand de Besançon, pour rachepter vn carquan de pierreries qu'il luy auoit laissé en passant, & là-dessus le pria de luy prester quatre cheuaux, & d'escrite lettres de faueur à ceux de S. Iean del'Aune pour l'assister, ce qu'il fit. Il entre mesle cela de soupçons & défiances que la Fin auoit du Baron de Lux, à l'occasion de quoy, quand il sortit de S. Iean del'Aune pour aller trouuer Casal qui l'attendoit à la cāpagne, il se fist accompagner de trente arquebusiers, sans vouloir que l'escorte que le Marechal luy auoit baillée le suivist, disant qu'il ne se fioit d'eux, ains prit vn nommé la Beluce commandant au fort pour le Baron Du Sel. Il pourroit bien auoir esté quelque chose de ses défiances, d'autāt qu'ils'en trouue des remarques dās vne lettre que le Marechal escriuit depuis à la fin, qui porte que les soupçons de la Fin l'ont perdu, d'autant que l'action de S. Iean del'Aune auoit mis vn chacun aux champs. Ces trente Arquebusiers desquels la Fin s'accompagna, à cause de la crainte & défiance où il estoit, auoit semé le bruit dans le pays, de la conference qu'il auoit eue avec vn estrangier. Mais pourquoy le Marechal escriuoit-il tels soupçons l'auoir perdu, s'il n'eust participé à ceste conference, ou plustost si elle n'eust esté toute de sa part?

Ce long discours parachuteué, Messieurs les Commissaires luy remōstrent que par son dire la Fin s'estant esloigné du seruice du Roy, & eu intelligence avec ses ennemis, & partant commis crime de leze Majesté, luy qui sçauoit ses desseins, n'estoit excusable de les auoir celez. Surquoy il respond les auoir reuelé en gros au Roy sur son partement de Lyon pour Paris, & qu'il luy a encore fait dire dauantage par les Sieurs de la force & Chasteauneuf; & prié les Sieurs de Villeroy & de Sillery de moyēner vers sa Majesté qu'il luy pleût donner lettres pour la fin, qui contiendroient le pardon de ce qu'il estoit sorty, & auoit fait hors le Royaume. C'est en la mesme ville de Lyon qu'il soustient ailleurs le Roy luy auoir aussi pardonné. Mais par ce qu'il dist en cēt endroit il se voit que ce n'estoit que pour la fin qu'il auoit faict demander pardon, & n'auoit reuelé au Roy que ce qui estant cogneu d'vn chacun, ne pouuoit luy estre celé, à sçauoir le voyage, & séjour de l'autre de là les monts; & l'auoit reuelé, non encore meū d'aucune fidelité à son seruice, ains de l'affection seule enuers celuy



pour lequel il prioit, duquels'il auoit eſté trompé & trahy, cōme en tout ce long diſcours il a pretendu; pourquoy s'employoit-il en ſa faueur, & ſecouroit celuy qui s'eſtoit ioüé de ſon honneur, & auoit engagé ſa reputation? Il ne parle point que pour luy il ait rien aduoué & confeſſé, & quand il auroit aduoué & confeſſé en la forme par luy représentée à Meſſieurs ſes Commiſſaires, toutesfois ce pardon qu'il auroit obtenu ſur vne telle confeſſion feinte & déguifée, ſeroit en tout & par tout ſubreptice. Aprez les interrogatoires, les chiffres luy furent representez, lesquels il reconneut tous, comme auſſi il luy euſt eſté bien difficile de les méconnoiſtre, attendu qu'il y en a quelques-vns eſcrits de ſa main; & la pluſpart des autres ſont auſſi entremellez de ſon eſcriture. Mais quant aux lettres, il n'en aduouë pas vne de celles auſquelles il y a quelque chiffre inferé, de maniere qu'ayant commencé d'en recognoiſtre aucunes, ayant apperceu du chiffre il vient à la dénier. Ceſte denegation ſi obſtinée procedoit de ce qu'il ſçauoit la pluſpart de ſa conjuration eſtre comprise dans les lettres. Car outre celles, le contenu deſquelles nous auons rapporté, il y a pluſieurs autres de meſme ſtile, & ſur meſme ſubject, & qui meſme le conuainquent d'eſtre le ſeul auteur du voyage du ſieur de la Fin, & de ceux que auparauant Renazé auoit faiçts. Tantoſt en l'vne il eſt faiçt mention de la ſomme que Monſieur de Sauoye luy auoit promis pour le commencement de la guerre, & que Renazé deuoit faire apporter, lequel il mande qu'on enuoye promptement vers le Duc, pour l'aduertir de l'eſtat des affaires, meſme qu'il n'attende rien de ſes amis, s'il ne ſecourt Montmelian. Tantoſt vne autre contient des plaintes & regrets de la priſe de Montmelian, que chacun pert courage à l'occaſion de ceſte priſe: là dedans auſſi le retour de Renazé de deuers le Duc eſt attendu avec impatience. Tantoſt il teſmoigne vn tel ſoin du voyage de Renazé, qu'il s'amuſe à décrire quel doit eſtre ſon habit & ſa cheuelure. Souuenez-vous, portela lettre, de le faire habiller de noir en eſcolier, & le faire tondre. Les autres lettres ſont pleines des allées & venuës entre le Duc & luy, ſur le ſubject deſquelles pour conferer avec la Fin, il luy dreſſe le chemin qu'il penſe le plus ſeur & caché; l'aduertit de venir ſecrètement, changer de nom, & ſe faire appeller Billy de Charolois; vne autrefois le mande auſſi de venir le nom déguifé, le viſage couuert, ſouz feinte du chemin de Paris. Somme il n'y a lettre entre quarante produites au procez, eſcrites de la main du Mareſchal, en laquelle il n'y ait preuue entiere, ou coniecture certaine de cōſpiratiō. Aquoy ces voyages vers Monſieur de Sauoye, & de la part de Monſieur de Sauoye vers luy? Aquoy ceux de Boſc (cousin de Roncas?) Aquoy ces regrets ſur la proſperité des affaires du Roy, & ceſte deffailance de courage ſur la perte que le Duc fit de Montmelian, qui au contraire le deuoit hauſſer à tous ceux, eſquels il y auoit encore quelque reſte de François? Aquoy auſſi ce ſecret ſi ſouuent, & tant ſoigneuſement re-commandé, ces changements de noms, & déguifemēts de viſages? Aquoy pareillement tant d'autres choſes cy-deuant remarquées eſdites lettres? Le Mareſchal donc ſe remettant en la memoire ce qu'il auoit eſcrit, ce n'eſt de merueille s'il feignoit méconnoiſtre ſon eſcriture. Mais ceſte feinte eſtoit ſi lourde, que la conference de ce qu'il auoit recogneu par le ſeul iugement de l'œil, luy eſtoit toute apparente, quoy qu'il ſouſtint n'auoir iamais eſcrit en chiffre, & que les lettres eſtoient contrefaites de la main, ou



de Renazé, ou d'un sien maistre d'hostel nommé Isambert, lesquels scauoient escrire comme luy, & encore Renazé mieux que l'autre, il auoit dit ce dernier point dès le premier interrogatoire: & neantmoins la verité n'auoit laissé de le forcer à la recognoissance des memoires cy-deuant mentionnez.

Toutefois pour ne luy couper aucune de ses deffences, nous n'obmettrons qu'il allegue pour preuue de son dire, que le compagnon de la Forest, c'est celuy qui fust pris par le Baron de Lux, voulant entrer en la Citadelle de Bourg, s'en allant de prison aprez auoir payé sa rançon fut tué prez Nantua, & luy fut trouuée vne lettre cachée sur luy, laquelle vn nommé le Capitaine Campaigne apporta à luy Mareschal, comme escrite de sa main, en adjoustant luy auoir fait vn grand seruice, laquelle veüe & leuë par luy, illa monstra au sieur de la Fin, luy soustenant qu'il l'auoit fait escrire à Renazé, & se plaignant du tort qu'en ce il luy auoit fait. Ce que la Fin recogneust, luy demandant pardon, & luy disant, ne m'aduouiez-vous pas de tout? Mais ie crains que ceste deffence fasse plus à la charge qu'à la décharge. Est-il aucunement vray-semblable que si la Fin luy eust fait vn si mauuais tour, que d'abuser de son nom & de son escriture, & par là mettre en hazard & sa vie & son honneur, ils eussent continué leur familiarité & amitié? La Fin luy eust-il demandé s'il ne l'aduouoit pas de tout, si ce qu'il traictoit & negotioit n'eust esté de son sçeu, consentement & commandement? Il appréhendoit que celuy qui luy auoit rapporté la lettre, n'eust esté ouy en tesmoignage, contre lequel partant il se munissoit de ceste excuse, laquelle ne peut toutefois empescher, qu'on ne croye mesme avec la conjunction du reste, que c'estoit veritablement vne lettre sienne, qui auoit esté commise à la foy du soldat Sauoyard, dont resulte la confirmation de ce que nous auons tantost dict, que la prise de la Forest & ses compagnons fut plus par rencontre d'un accident, que par mouuement de sa volonté, quelque semblant qu'il eust fait de s'esmouuoir sur l'aduis qui leur fust porté de leur passage, d'autant que c'estoit par tel, qu'il se fust mis en soupçon s'il ne l'eust releué. Et pour monstrier clairement qu'encore que Renazé eust sçeu imiter son escriture, si est-ce que les principales lettres n'ont peu estre contrefaites par luy: Reprenons & considérons celle par laquelle le Mareschal vouloit Monsieur de Sauoye estre aduerty, ou plustost menacé du peu d'estat qu'il deuoit faire du secours de ses amis, s'il ne secouroit Montmelian, la datte comprise en ces mots. Au camp de Montmelian ce 16. Octobre 1600. se trouuera escrite de la main d'un sien Secretaire nommé Hebert. L'escriture se rapporte entierement avec celle du principal des chiffres que Hebert a reconnu auoir escrit. Ce qui estant remonstré par Messieurs les Commissaires au Mareschal, il respond que Renazé auoit assez de credit chez luy pour faire soubcrire vne lettre à vn de ses Secretaires. Est-il possible que celuy qu'il dit auoir reconnu pour espion du Duc, decouurir ses desseins & entreprises, & qu'il ne voyoit que par contrainte, & à la priere de son maistre, auquel il auoit donné aduis de le chasser, eust tant de credit en sa maison? Il falloit bien que ses seruiteurs le creussent fort familier de leur Maistre, s'ils pensoient qu'il luy commist & confiast ses lettres, lettres encore que le mélange du chiffre monstroient estre secretes & importantes, que sur vne simple parole son principal Secretaire, sans attendre autre commandement,



& sans ſçauoir que c'eſtoit de leur contenu , & à qui elles eſtoient addreſſées, eſcriuit dedans. Aquoy penſoit Renazé, ſ'il les auoit contrefaiſt, de les preſenter au Secretaire? Eſtoit-ce pas ſe mettre en hazard de recognoiſſance de fourbe. Si Hebert euſt faiſt difficulté d'adjouſter la datte, & en euſt aduertiy ſon Maïſtre , luy eſtoit-il pas plus ayſé, & plus ſeur de mettre la datte de la meſme main contrefaiſte , de laquelle toute la lettre eſt eſcrite? Le Marechal alleguant ce credit de Renazé en ſa maiſon , deuoit prendre garde qu'en cuidant ſoudre vn doubte , il n'en excitast vn autre plus difficile ſur la familiarité d'un garçon, qu'il confeſſe ſçauoir eſtre allé mainteſois vers Monsieur de Sauoye, avec vn tel perſonnage que luy. Car outre que par la confeſſion de ce credit il dément que ce qu'il auoit premierement dit de ſon courroux & indignation, quelle en pouuoit eſtre la cauſe, ſinon l'employ en quelque grand affaire qu'il auoit fort à cœur? & où le pouuoit-il employer, qu'en la part où il alloit ſi ſouuēt. Puis comme il luy fuſt tres à propos remonſtré par Meſſieurs les Commiſſaires. Eſt-il vray ſemblable que Renazé euſt faiſt vne lettre fauſſe, addreſſante à ſon Maïſtre? moins encore de verſimilitude y a-il que les aduis de la lettre ſe ſoient pû donner ſans charge particuliere de luy? Nous auons ià cotté les principaux qui font foy de ce que nous diſons. Mais il en reſte vn tres-important ſur le deſſein que le Roy auoit d'attaquer incontinent après Mortemelian le Fort S. Catherine , que Renazé ne pouuoit ſçauoir ſ'il ne luy euſt communiqué. Auſſi en cét endroit le Marechal aduoüe qu'il luy diſoit des nouuelles pour les mander à ſon Maïſtre. Avec quelle foy à celui qui à ſon dire eſtoit gagné par le Duc , il n'eſt que trop ayſé à iuger. Il ſe coupe encore d'auantage en vne autre lettre qui luy eſt représentée. Car la veüe du chiffre inſéré au bas d'icelle , & en apoſtille luy ayāt fait denier; il recognoiſt neantmoins auoir eſcrit vne partie de ce qui y eſt inſéré, par où il ſe plaint à la Fin, de n'auoir eu aſſez de temps pour prendre reſolution avec luy, en ceſ termes. *Vne reſolution où il agiſt de l'honneur, & de la vie de ſoy, & d'une infinité apres ſoy, ne ſe prend comme cela.* Qu'eſt-ce qu'il peut aduoüer de ces mots qui ne témoignēt vn grād & hazardeux affaire? Le chiffre qui l'a empesché de recognoiſtre la lettre, de laquelle du tout il ne deſauoüe le ſens, aduiſe en mots entrecoupez la Fin de ce qu'il fera ſ'il rencontre Roncas en chemin , meſmement ſ'il rencontre ceux vers leſquels il va, froids à l'abordée, au moins le grand Comte, c'eſt le Comte de Fuêtes qu'il entend. Comme les corps que l'œil voit à trauers vn broüillars , luy paroïſſent beaucoup plus grāds que vrayemēt ils ne ſont : auſſi la paſſion du Marechal enuers l'Eſpagne, luy çilloit en guiſe de broüillars ou de fumée les yeux de l'entendement, en forte qu'il n'apperceuoit rien que grandeur en ce coſté-là, ſi qu'en parlant de ceux qui en ſont, il ne doubtoit d'uſer de nom de grand. Pour la froidure qu'il apprehende en eux, pour le regard de ceſte conjuration, ſa chaleur ſe peut remarquer; & de là reſulte que non ſeulement il ſe rendoit facile & diſpoſé à leur recherche , mais auſſi que de ſa part il les recherchoit & preſſoit.

S'il deſaduoüe les lettres eſcrites de ſa main , il peut bien deſaduoüer celles qu'il a faiſt eſcrire à ſes Secretaires. Celle que la Farge porta de ſa part au ſieur de la Fin en Suiſſe, pour la leuée des quatre mille hommes de pied dans le Comté de Ferrete, de l'employ du Gaucher , fourniture d'argent , & autres ſemblables points cy-deſſus extraicts , eſtant eſcrite de la



main de son Secretaire Hebert, selon qu'il a reconnu a pû avec plus d'apparence estre méconnuë par le Maistre. La verité toutefois a tant de force que sur le subject de ceste lettre il confesse auoir pû escrire beaucoup de choses pour empescher la paix, mais qu'il ne s'est iamais offert, ny n'a demandé argent. A qui à il escrit? est-ce au Roy, duquel seul du costé de la France, le retardement ou l'aduancement de la paix dépendoient? Est-ce à ceux que la Majesté honore de la communication de ses conseils? Non, Il faut donc necessairement que ce soit du costé d'Espagne & de Sauoye. Sion dit pour l'excuser, que c'estoit à la Fin qu'il escriuoit, la responce est prompte, que puisque c'estoit pour empescher la paix, c'estoit à ce que la Fin le proposast de sa part à Monsieur de Sauoye, ou au Comte de ruentes, vers lesquels il alloit. Aussi restraite & serrée en cet endroit est sa parole, qu'il ne s'est iamais offert, ny n'a demandé argent. Il ne nie pas que si on luy en a promis, il l'ait refusé, & n'ait presté consentement aux pratiques desquelles ouuerture luy estoit faicte. Certes & la France & l'Espagne avec la Sauoye luy auoient beaucoup d'obligation, en ce qu'il n'oublioit aucun moyen pour les priuer du plus grand bien, & les combler du plus grand mal, que la fortune, ou la destinée puisse apporter au genre humain. Qui voudra esplucher toutes ses lettres, mille & mille autres preuues se représenteroient de ceste furieuse & inhumaine perturbation, & spécialement de sa dénaturée affection enuers sa patrie, ensemble de sa tres-ingrate mal-veillance contre son Roy & bien-faicteur. Toutesfois nous ne pouuons laisser eschapper la representation qui luy fut faicte d'un billet, auquel est empraint vn O. & au dedans vne Croix avec ces mots, *Au nom de Dieu croyez ce porteur*, & au dessouz trois S fermées, il le recognoist estre escrit de sa main, & estre la marque (dont il a parlé en ceste longue remonstration qu'il fist à Messieurs les Commissaires) laquelle il donna à Picotté lors qu'il l'employa pour la negotiation de Seurre, & la mit depuis entre les mains de la Fin, pour la bailler à l'autre, & prendre cognoissance avec luy; la chose parle assez de soy-mesme contre l'impertinence de ceste responce. Car de quoy pouuoit seruir ceste marque au faict de Seurre? Comment s'en pouuoit ayder Picotté allant & venant dans le Royaume, veu que c'estoit vne marque secrette, & cogneuë de fort peu? Vn passe-port du Marechal souz-signé de ce nom de Biron tant cogneu & reueré, estoit bien plus à propos. Ou bien si elle pouuoit seruir dans le Royaume, puis qu'elle estoit secrette & particuliere, il falloit que ce fust à l'endroit de ceux avec lesquels le Marechal auoit intelligēce particuliere, & pour vne affaire secret, qui passoit le faict de Seurre, lequel il n'estoit besoin de courir & dissimuler parmy nous, puis qu'estant tel qu'il a dict, il tournoit au bien de la France. Si c'estoit pour seruir hors le Royaume en Flandres ou Sauoye; Quelle la cause dirons-nous de ce credit, qu'un seul mot escrit de la main du Marechal, pouuoit auoir parmy les estrangers, peu auparauant ennemis certains, & lors fort incertains amis? A quelle fin le billet estoit-il deliuré à Picotté, sinon à ce qu'il fust creu de ceux auxquels il le presenteroit? Qui estoient-ils, & à quelle fin vn homme factieux estoit chargé de s'adresser à eux? & cōment pouuoient-ils cognoistre que fust la marque du Marechal, s'ils n'estoient entrez en intelligēce, & traicté avec luy. Ainsi ceste excuse monstre plus l'antiquité de la conjuration qu'elle ne iustificie l'accusé. Mais remarquons vn peu comme le mot qu'il donnoit estoit



le nom de Dieu, & son principal caractere, le signe de nostre salut, estoit-ce pas faire injure à ce tres-grand & tres-admirable Nom, que de le mesler parmy les crimes, & en couvrir la honte des forfaits? & non seulement le prendre en vain contre l'expresse deffence, mais aussi s'en servir en mal. Considerons comme il en a pris à celuy qui à ce dernier coup l'a faussement employé, & souuenons-nous qu'il en est tousiours mesaduenü à ceux qui ont fait de mesme. Celuy qui seul vrayement porte cét ineffable Nom, celuy qui est (autre nom aussi veritable souz lequel il se declara à son bien-aymé Moÿse) penetrer iusques aux plus profondes & retirées cachettes des cœurs, distingue le vray d'avec le faux, & démesle les pretextes d'avec les causes. Si nous ses infirmes & abjectes creatures nous nous courrouçons iustement, quand on abuse de nostre nom, & que par là on nous crée de l'enuie; cōbien plus grand & plus iuste est le courroux du Createur contre vn tel blaspheme, qui donne occasion d'autres blasphemes, non seulement à la malice, mais aussi à l'ignorance humaine? Aussi ceste toute bonté resueillant sa tres-parfaicte iustice, luy fait ordinairement, afin que les hommes ne demeurent esbloüis par ce faux lustre, à leur veüe chastier l'hypocrisie, la desloyauté, & confusion déguisées en foy, en Religion, & en iustice. Nostre siecle nous en fournit tant d'exemples, que ie ne sçay comment le Marechal n'a apprehendé la fin de ceux au patron desquels il se conformoit.

Mais pour de ce sentier (la suite duquel empesche les égarements es- quels la diuision en la Religion nous peut pour ce regard destourner) rentrer dans le chemin où nous estions: la deffence continuelle du Marechal contre la representation de toutes ses lettres; qu'il n'a iamais escrit en chiffre, s'accorde fort mal avec la recognoissance des chiffres escrits entierement de sa main, & des autres ausquels il a pareillement entrejetté plusieurs mots. A quoy vn tel personnage (la professiō duquel employoit la main au maniement d'autre chose que d'vne plume) eust pris tant de peine de dresser & accommoder des chiffres, si par luy-mesme, & non par autrui, il n'en eust voulu vser, en ce qui luy touchoit de bien prez. Ses seruiteurs desquels les responce aux interrogatoires qu'on leur a fait, tendoient à la décharge de leur Maistre, ne se sont pū garder de le conuaincre, d'auoir souuent escrit en chiffre. Geruais Royer son valet de chambre, dict qu'il estoit si soigneux de ses chiffres qu'il les enfermoit, & en portoit la clef à son bras. Qu'il n'a iamais veu escrire Renazé souz son Maistre, ny sçeu qu'il contrefist son esriture, ny croit qu'aucun la peut contrefaire. Iean Serault l'vn de ses Secretaires interrogé sur l'imitation de la lettre de son Maistre, dict qu'Ilambert son Maistre d'hostel la sçauoit quelque peu contrefaire, mais qu'il n'y auoit aucune comparaison: A raison de quoy il ne s'en seruoit que pour escrire quelque lettre de recōmandation de procez, & ne s'en seruoit point pour affaires, ny enuers ceux ausquels il auoit accoustumé d'escrire, parce qu'ils eussent aysément reconneu la differēce d'avec la vraye esriture: n'a cogneu qu'autre, ny que mesme Renazé se soit mellé de la contrefaire, & qu'elle estoit trop mal aysée: n'a aussi iamais veu Renazé escrire souz son Maistre, ny par son commandement, prés duquel il l'a tousiours apperceu botté & employé à faire voyages; a recogneu les lettres à luy représentées estre escrits de la main de son Maistre, & le chiffre y auoir esté mis par luy; adjoustant, que lors qu'il escrinoit en chi-



fre, les Secretaires n'y mettoient la main. Hebert son principal Secretaire en dit quasi autant. Que son Maistre a escrit plusieurs lettres en chiffre au sieur de la Fin, desquelles il en a doublé quelques vnes sur celles que son Maistre auoit escrit; que luy-mesme déchifroit celles que la Fin luy enuoyoit; que le plus souuent au lieu de son nom il apposoit au bout trois S fermées, a reconnu lesdites lettres, distingué celles escrites de sa main, d'auec aucunes escrites par des garçons des Secretaires; & notamment recognoist ceste grande, que la Farge porta sur l'ordre de la guerre, qu'il confesse auoir escrit, & coppié par le commandement du Mareschal son maistre, sur l'original escrit de sa main. Quelles plus vrgentes conuictions contre vn accusé, que les tesmoignages de ceux qui ont esté par luy employés en son crime? Les responces aux interrogatoires qu'on luy a fait, la representation de son esriture, la conformité en ce qu'il en aduouë; recognoissance de celles qu'il desaduouë, par ses seruiteurs domestiques, & confirmation par eux-mesmes de ce qu'il a perpetuellement desnié. Aussi se voyât pressé de si prés, il respond que tout ce qu'on luy presentoit estoit escrit auparauant qu'il eût veu le Roy au Fort S. Catherine, & à Lyon, où sa Majesté luy ayant demandé s'il n'estoit pas tousiours son tres-humble & fidelle sujet & seruiteur; il respondit, Sire vous le deuez croire, & si i'ay quelquefois mal parlé, ie feray tousiours bien. Est-ce pas la vne raisible confession d'auoir escrit contre le seruice du Roy? Quand par les paroles obscurement, mais par leurs sens assez clairement, il ioustient ne deuoir estre recherché de ce qu'il a escrit auparauant auoir veu sa Majesté à Lyon. Toutes les lettres les plus importantes à la verité sont escrites auant ce temps-là, auquel la suruenüe de la paix entre coupa les effets de sa mauuaise affection: mais en guise d'un serpent coupé par le milieu, se reprindrent & se rejoignirent bien-tost apres. Par là toutefois n'ayant aduoué que les mauuaises paroles, il ne peut auoir obtenu pardon des meschantes lettres. Les paroles eschappent souuent par legereté, mais les lettres-escrites il y a de la meditation, ne peuuent proceder que de malice. Et quand les vnes & les autres tendent à de pernicieux desseins, quand la remerité de la langue vient aux cousteaux, & la plume se trempe vrayemēt plus en sang qu'en encre, lors il ne les faut punir comme paroles, mais cōme actions. Quel pardon donc a pû obtenir le Mareschal, n'ayant aduoué que paroles, & ny mesme confessé à quelle fin elles auoient esté proferées. Mais il a fait entendre au Roy, auoir sceu les voyages de la Fin en Piémont & Milanois; & sa Majesté n'a voulu que le long-temps de sa reticence luy fust imputé, ny qu'on en parlaist dauantage.

Nous auons dit cy-dessus y auoir plusieurs rencontres entre les aduantes d'Alexandre le Grand, & celles du Roy. En voicy en cēt endroit vne assez notable, & de laquelle la plus grande difference ne dépend que de la difference de l'equite & moderation de ces deux Princes. Vne tres-grande & demesurée prosperité ayant comme noyé & englouti l'autre, l'auoit fait glisser dans les fosses & abysses de la cruauté & orgueil, dōt il est quasi impossible de se tirer & reuenir au dessus de l'eau. La prosperité du nostre, renferméé dans les bornes conuenables à vn Prince Chrestien, ne luy a fait démentir la bonté de son naturel. Philotas Colonel de la Cauallerie de cēt ancien Prince, & fils de Parmenion son plus grand Capitaine, se trouua chargé d'entreprise contre sa vie & estat. Le commencement de  
ceste



ceste accusation deriué seulement de ce qu'il n'auoit rapporté l'aduis qui luy auoit esté donné d'une conspiration, lequel pour venir d'un lieu infame, & pour quelques autres raisons non impertinentes disoit auoir mesprisé; si qu'Alexandre luy pardonna, & luy bailla la main pour gage de la reconciliation de sa grace. Néanmoins sans qu'autre charge fust suruenüe, en ayant deliberé avec son conseil, il le faict prendre la nuit ensuiuante, en laquelle mesme il l'auoit appellé en vn festin qu'il faisoit, le represente les mains liées derriere le dos à l'armée des Macedoniens, pour estre iugé suiuant l'ancienne forme qui se gardoit es iugements capitaux. Là le Roy mesme est son accusateur, & fulmine de sa propre bouche vne tres-violente & tres-aspre harangue contre le prisonnier, ramassant & recueillant de tous costez les soupçons qu'il pouuoient charger, & qui neantmoins tesmoignoient plus de contumace que de malignité d'esprit.

La principale deffence du miserable accusé contre la reticence origine de l'accusation estoit, qu'Alexandre luy auoit remis, qu'il auoit baissé sa dextre, gage de son esprit reconcilié, & dauantage esté honoré du banquet Royal. Que si Alexandre auoit creu, il estoit absouz; si luy auoit pardonné, il estoit deliuré. Nonobstant toutes ces belles raisons & deffences valables, toute l'assemblée cria qu'il leur falloit démembler le parricide par leurs mains. Mais le Roy en remit la resolution au lendemain; & sur le soir fist assembler ses plus confidens seruiteurs, pour se resoudre du genre de la peine. La pluspart estant d'aduis de le lapider (selon l'usage des Macedoniens) trois seuls, desquels deux estoient ses ennemis, & le troisieme son beau-frere mary de sa soeur, ayant opiné à la question auant la mort, les autres reuindrent à cette opinion. Eux trois auteurs de cét aduis la luy font donner, telle qu'ennemis en la faueur du Roy pouuoient faire donner à vn condamné, le feu d'un costé, le fer & les foyets de l'autre, appliqués au corps passerent de la question iusques à la peine plus inhumaine qui puisse estre; en sorte qu'on arracha de sa bouche la pretendüe conspiration qu'on luy demandoit accompagnée de si peu de verisimilitude, qu'on ne laissa tousiours depuis de douter; que par mensonge il auoit cherché de se deliurer d'une si extrême cruauté de tourments, la mesme fin de douleur se presentant, & à la confession de la verité, & à l'adueu de la fausseté. Icy le fils d'un Parmenion François se trouua aussi accusé d'attentat contre l'Estat, & la personne du Roy, non à l'occasion d'auoir celé ce qui luy en auoit esté déclaré par gens de basse & infame condition, & que partant il auoit occasion de ne croire pas comme l'autre; ains ce que veritablement & certainement par sa confession mesme il scauoit s'estre tramé contre le bien & le repos de la France, non encores pour l'auoir seu seulement, mais pour auoir esté luy-mesme l'auteur de la conspiration & coniuration, non atteint de vains soupçons, mais de toutes les preuues par lesquelles vn crime se peut verifier. Il a dit comme Philotas, que son Roy luy auoit pardonné, mais il ne dit pas mesme en auoir tant confessé que le Macedonien, qui ne déguisa rien de ce qui luy auoit esté déclaré, & qui demanda franchement pardon de la faute du silence: par les paroles mesme de cettuy cy, quand elles seroient veritables, ne se recueilleroit autre chose, sinon qu'il a plus approché que fait la demande du pardon.

Le pardon accordé à Philotas n'empescha pas qu'il ne fût condamné, non pour auoir celé ce qu'il deuoit promptement declarer, mais pource



que vne telle reticence estoit vn tesmoignage de mauuais dessein, pour la preuue duquel la simplicité de ses paroles, la candeur des lettres qu'il auoit autrefois mesme escrit au Roy Alexandre, furent inuidieusement recueillies. Aussi quand le Roy auroit pardonné au Mareschal pour ne l'auoir aduertie de ce qui se brasloit contre luy, s'il a depuis decouuert, qu'il en estoit non seulement complice, mais aussi autheur, ce pardon ne pouuoit estre aucunement valable; & tant s'en faut qu'on ait ramassé dās son procès plusieurs siens deportemens qui eussent prouué non vne contumace, comme de Philotas, mais tout à fait vne mauuaise volonté; qu'au contraire on n'a pas mesme employé ce que nous auons au commencement touché du siege de la Fere, n'ayant esté rien rapporté que ce qui cōcernoit la derniere trame qui s'estoit ourdie avec Monsieur de Sauoye: mais quand le pardon eût esté donné entier non à la science, mais à la participation de la conjuration, si est-ce que l'ayant depuis continuée, comme il a paru par les conferences d'Alphonse Casal, & de Philippes, il seroit décheu, & se seroit rendu indigne de la grace, montrant par là estre véritable & certain ce que les ennemis de Philotas disoient incertainement contre luy, qu'il ne faut estimer, que celuy qui a entrepris & osé vne si grande meschanceté se puisse changer par le pardon, ne pouuant plus esperer celuy qui a cōsumé la misericorde. Philotas fut pris endormy en son logis, mais au sortir de la table Royale d'Alexandre qui eût, ce que l'Histoire specialemēt remarque, la patiēce de māger & parler familiēremēt avec celuy qu'il auoit en son esprit condāné: plus fraîche & plus naïfue est la generosité de nostre Alexandre, duquel bien que l'esprit inclināt plus au pardon du forfait, s'il eust esté aduoué, qu'à la peine: toutesfois il ne peut montrer le mesme visage au Mareschal qu'il auoit accoustumé. Bien eût-il l'honneur, ce qu'il n'a pas oublié dans ses interrogations, de jouier le soir avec la Reine vn peu auparauant qu'il fût arresté, non au sortir du logis, mais au sortir mesme du cabinet du Roy; apres neantmoins que sa Majesté l'eust incité à l'adueu de sa faute, avec monstre de l'appareil de la grace. La douceur du siecle auquel nous viuōs, n'a permis que comme Philotas, il fût chargé de fers, ny l'humanité du Prince sous lequel nous sommes, que le Palais Royal, comme lors celuy d'Alexandre, ait esté changé en vne rude & cruelle prison, mais il fut conduit au Chasteau de la Bastille dans vne chambre tapissée, serui & traicté en sorte, qu'il ne luy defailloit aucune commodité d'vne vie delicate & somptueuse, que la liberté & le repos de sa conscience. La mesme humanité du Roy & modérée cōstitution de cēt Estat. n'a conuié ny contraint aucun des siens, de se bander & animer contre luy, comme la crainte d'Alexandre le Grand, & de la rigoureuse loy des Macedoniens à l'endroit des proches des accusez d'vn tel crime, cōtraignit Cœuus beau-frere de Philotas, de se rendre inhumain & cruel contre celuy, duquel auparauant il tenoit à honneur d'auoir espousé la soeur, iusques à estre l'vn de ceux qui en la torture le firent deschirer, & démembrer; au contraire Monsieur de la Force beau-frere du deffunct, a prié en sa faueur des principaux Iuges, & mesme accompagné d'autres parents a supplié le Roy, non pas pour la conseruation de son innocence, estant chose que sa Majesté desiroit autant que pas vn d'eux, mais pour la grace & abolition de son crime: la response du Roy fut pleine de toute l'affabilité que la Iustice par luy deuë à son Estat pouuoit permettre, & qui plus est, accompa-



gnée de consolation enuers ceux qu'il auoit tousiours tenus, & tient entre ses plus feaux & specieux seruiteurs. Grande certes liberté de cette Monarchie d'autât plus agreable que plus rare, iusques là qu'elle ne se trouue mesme dans la licence d'une Democratie. Quelle assistance en Athenes vn des plus absolus Estats populaires qui ait iamais esté, tant de grâds personages calomniez plustost qu'accusez ont eu en leurs parents, alliances, & amitez? Quelle l'ont eu pareillement à Rome, où les peres mesmes se trouuent auoir en ce crime cōdamné leurs enfans? De qui en vne telle accusation fût soulagé ce Manlius conseruateur du Capitole, ensemble les restes de la Republique & du nom Romain y enclos? Il estoit apparenté de toutes les plus grandes familles de la ville. Il auoit grādement obligé à soy vn grand nombre d'hōmes, iusques à auoir deliuré de ses propres deniers les personnes & les biens de quatre cens Citoyens d'entre les mains auares de leurs creanciers: en luy estoient outre cette beneficence, toutes les marques d'honneur qui peuuent estre en vn seul homme. Toutefois ce crime rendit non seulement desagreable, ains aussi tellement odieux tous ces beaux faicts & merites, qu'il ne trouua secours en pas vn de ceux qui tenoient de luy leurs biens & la liberté, ny mesme en ses proches parens & alliez; non eue en ses propres freres, de tous lesquels pas vn, ainsi qu'il estoit accoustumé, ne chāgea de robe, au moins pour témoignage de douleur: depuis la Republique assubjetie sous le commandement d'un seul, le crime de leze Majesté estendu aux simples paroles, & s'attachant à l'indiscretion plus souuent qu'à la malice, les preuenus ne laisserent d'estre abandonnez en la mesme sorte qu'auparauant l'estoient ceux qu'on chargeoit de pernicieuses actions & meschantes machinations: si que pour empescher qu'un accusé d'autres crimes ne fust secouru des siens, on entremesloit ie ne sçay quoy de cettuy-cy, que pour cette raison l'Historien Tacitus appelle tantost, comble de toutes les accusations, tantost, lien & necessité de silence. Qui est encore vne autre grande difference par dessus les cottées au commencement de ce discours entre les procedures Romaines & les Françoises en matiere de crime de leze Maieité.

Sila mesme violence ne s'obseruoit coustumierement au Royaume de Macedoine, au moins s'obserua-elle au faict dont nous parlons sous le plus grand & vertueux de ses Roys, lequel se rendit accusateur & Iuge de celuy contre lequel y auoit plus de soupçon que de preue; & dauantage sous pretexte de l'observation de l'ancienne façon, pour donner couleur à l'execution de la condamnation qu'il auoit toute arrestée, l'exposa aux tumultueuses passions d'une populace militaire, laquelle il enflāma par vne animeuse accusation, qui le préiugeoit, & estoit la liberté de l'absolution. Au contraire le Roy a soumis celuy qui estoit conuaincu de toutes les conuictions qui assiegent vn crime au iugement d'une Compagnie reglée, qui a de coustume de peser toutes choses meurement, & les resoudre grauement, laquelle ne se meine par passion, ains se conduit par la raison, & la verité luy sert de bouffole: aussi le tout a esté examiné avec tant de poids, que depuis l'instruction du proces iusques au iugement

iours se sont coulez quoy que la seureté requist en faict tant important & dangereux la diligence. Il n'y a Estat en la Chrestienté auquel vn accusé d'un semblable crime eût duré si long temps, & n'eût-on gardé toutes les formes & solemnitez des loix contre celuy qui attentoit de les renuerser:



mais en cét endroit elles ont esté toutes si soigneusement obseruées, que le Roy n'a voulu qu'on en oubliast aucune, ny ordinaire, ny mesme de celles qui se sôt par le passé gardées ez procez de ceux dela qualité de Pair de France, dõt il auoit honoré le Marechal. La façon ancienne receuë de main en main par nos ancestres, remarquée en tous les anciens iugemens d'un Pair, en ce qui touchoit & pouuoit toucher son corps, sa persone & son estat; & que les autres Pairs ses confreres soient appelez. A la mesme fin sa Majesté a decerné ses lettres patentes, lesquelles furent par deux fois signifiées, & aux Pairs qui se trouuerent en Cour, & à ceux lesquels n'en estoient si esloignez, que commodément ils ne pussent assister au iugement. Toutes fois aucuns d'eux ne s'y estans trouués, ils me pardonneront si ie dis qu'ils ne deuoient s'abstenir de la charge de iuger, qui est necessaire, & en laquelle cōsiste la principale fonction de leur dignité; & ce en la iurisdiction souueraine de la France, qui est comme la leur, & partant est appellée Cour des Pairs; comme aussi eux anciennement estoient nommez Pairs de la Cour de France, & depuis par abreuiation Pairs de France. Cette conionction de noms si honorable à l'une de Cour & Iurisdiction Souueraine, non de quelque ville, encores que le lieu de sa seance en la cité capitale luy ait donné ce surnom moins propre de Parlement de Paris, non d'une ou de deux Prouinces de ce Royaume, mais du Royaume mesme & del'Estat François: aux autres de principaux Conseillers d'un tel Senat, apporte vne conionction si estroite en la dignité, qu'il ne leur estoit ou loisible, ou pour le moins seant de deffailir à la deliberation d'un affaire tant important que cestuy-cy, & par le deffaut d'y auoir assisté, entamer leur priuilege que le Roy leur conseruoit entier, & duquel leurs predecesseurs avec beaucoup de prudence se sont rendus plus soigneux obseruateurs. Sur ce deffaut qu'ils firent, ils furent encore par ordonnance de la Cour readiournés; en quoy leur ayant esté gardé ce qui leur estoit deu, la Compagnie estima, que pour leur absence elle ne pouuoit, ny ne deuoit reculer au iugement du procez: en quoy elle ne fit rien de nouueau, ains se cōforma entierement à ses anciennes resolutions, & arrests qui portent en termes exprez, Que les Pairs doiuent estre appelez au procez d'un Pair; & s'ils n'y viennent le Roy ne doit surseoir de proceder au procez pour leur absence. Cecy est contenu en vn aduis rendu par la Cour au Roy Charles VII. sur le iugement de Iean deuxiesme du nom Duc d'Alençon, Pareil aduis fut donné au Roy Louys XI. le 6. Avril. 1475. sur l'adiournement du Roy René de Sicile Duc d'Anjou Pair de France, preuenu comme l'autre de crime de leze Majesté. Aduis qui furent confirmez par arrest de la Cour du 8. iour de May 1574. Ainsi rien ne s'est passé en ce dernier faict d'extraordinaire, & qui ne se raportast aux anciens establissemens. Monsieur le Chancelier qui ne s'estoit entremis de la procedure, se trouua obligé par l'exemple de ses predecesseurs des'entremettre du iugement, & à cette fin se rendit au Palais accompagné de deux ou trois anciens Conseillers du Conseil d'Estat, & d'aucuns Maistres des Requestes sa suite ordinaire, les vns & les autres Conseillers pareillement en la Cour; de sorte qu'il n'y eut pas mesme choix en ceux qui l'accompagnerent: mais selon que ces Conseillers d'Estat ayans seance & voix deliberatiue en la Cour, estoient d'eux-mesmes tenus par le deu de leur charge d'assister à vn tel iugement.



C'est à telle & si notable compagnie, que le Marechal fut présenté pour estre iugé, non comme Philotas à vne troupe tumultueuse ramassée de toutes pieces. Au iugement qui fut rendu contre luy, Alexandre contribua beaucoup, ou plustost tout de la violence de son opinion. Le Roy, au contraire n'a voulu en cettui-cy rien apporter de sa part, ains s'en est du tout abstenu, à ce que sa presence n'aduançast, ou retinist les opinions, eöbien qu'il y fût inuité par l'exēple de ses predecesseurs, qui ont soigneusement assisté en tels iugements. Ainsi le Roy Philippe de Valois presida à celui de Messire Robert d'Arthois Côte de Beaumont le Roger. Charles V. à celui de Jean IV. Duc de Bretagne. Charles VI. à celui de Charles II. Roy de Navarre. Charles VII. à celui du Duc d'Alençon. François I. au contumacial de Monsieur de Bourbon, & se voit encore la minute de l'arrest signée de sa main. Cette presence Royale est aussi remarquée en ces aduis du Parlement, que nous venons de cotter; & neantmoins autresfois les Pairs n'ont pas laissé d'en dire ce que le Roy n'a permis qu'on die de luy, qu'elle préiudicioit à la liberté des aduis, & partant ont passé iusques à soustenir que les Roys leur en deuoient laisser la disposition entiere, sans aucunement s'en entremettre. Ainsi en l'an 1386. ils firent par la bouche du Duc de Bourgogne leur Doyen, dire au Roy Charles VI. en la iournée assignée pour iuger le Roy de Navarre, qu'ils auoient maintenu le 9. Decembre 1378. au Roy Charles V. lors qu'il fut question de iuger le Duc de Bretagne, qu'à eux appartenoit la decision, determination, & iugement du procez, & non au Roy, lequel ils requierent, où il donneroit Arrest & iugement contre le Duc, leur estre baillée, que ce fût sans leur preiudice, ne que par ce aucun droit nouveau fût acquis au Roy, qu'il octroya les lettres; mais pourtant n'auroient esté faites. A cette cause demanderent à son fils le Roy Charles VI. qu'elles leur fussent déliurées, & semblables pour le fait du Roy de Navarre. Autrement declarerent qu'ils se departiroient de l'assemblée; de façon, que certaines lettres furent commandées au Greffier pour estre baillées, tant aux Pairs, qu'au Procureur General qui les contredisoit. Cette demande n'estoit ciuile, ains passoit par dessus le respect deu par des sujets à leur Prince souuerain; & neantmoins tel est l'establissement modéré de cēt Estat; elle n'a point esté rebutée, ains seulement debatüe par l'office auquel reside la deffence des droits & autorité Royale, lequel n'auoit, ny n'aura iamais faute de raisons pour conuaincre d'iniustice telles entreprises, raisons plus receuables parmy nous pour cēt effect, qu'un commandement absolu: car en quoy cette demande se pouuoit fonder, sinon en la regle commune, qu'aucun ne doit iuger en sa propre cause, & notamment pour ce qui touche sa personne? Mais cette regle ne se doit entendre au Roy. Premièrement, par ce qu'il n'a par dessus luy, auquel il se puisse adresser pour auoir iustice des torts ou entrepris, ou executez contre luy. En second lieu, il ne peut estre offensé, quel'Estat ne le soit quant & quant, lequel il represente entierement, duquel son auguste personne est l'abregé, le lien vraiment qui l'assemble, & l'esprit vital, que tant de milliers d'hommes respirent. Ainsi en chastiant ce qui s'est attenté contre luy, il ne punit point tant ses iniures, que les publiques, & ne venge point tant le tort qui luy est fait, qu'il repousse le coup lancé contre la patrie; voire en ce faisant, il venge le mépris fait enuers



Dieu, de la prouidence duquel il est ouurage principal, & image precieuse de sa grandeur. Il punit l'outrage fait au Ciel; dont la Majesté Royale est ordonnance & police; il repare l'offence faite à la terre, de laquelle cette puissance legitime est l'ornement & l'assurance de ses nourrissons. Cette prerogatiue si recommandée, de laquelle les Princes sujets de France ont douté, se trouue recogneuë par les estrangers Les Docteurs Canonistes Italiens n'ont fait aucune difficulté d'asseurer, que le Roy de France pour le regard de ses sujets pouuoit estre iuge en sa propre cause; & de là ils ont tasché de dériuer vn semblable pouuoir pour le Pape. Pouuoir neantmoins, que pour les raisons que nous disons, ie n'estime propre ny particulier à nos Roys; ains qu'il leur est commun avec tous les autres. Ainsi quand ce Roy de Macedoine eût iugé son seruiteur & sujet, avec la retenuë & attremperence necessaire en tous iugements, lesquels ne se scauroient maintenir iustes en la dāgereuse compagnie de la perturbation, il n'eût en cēt endroit respendu aucune tache sur sa reputation. Le Roy a eu soin de conseruer la sienne plus entiere & plus accōplie, qui pour ne donner aucun ombrage à ceux qui eussent iugé avec luy, ny à ceux qui eussent ouy parler du iugement, n'a voulu ce qu'il pouuoit, s'est abstenu de ce dont ses predecesseurs ont vsé, a de luy mesme remis ce qui leur estant demandé, ils n'ont aucunement entendu remettre, deferant ce qui auoit esté refusé, & cōme offert generalement à tous ce qu'en particulier ne s'estoit peu impetrer; en sorte toutesfois que l'humanité de la recusation qu'il a fait de soy mesme, n'oste riē soit à l'autorité speciale de sa Royauté, soit à la commune de tous les Roys & Princes Souuerains. S'il n'a voulu estre iuge, moins a il voulu entreprendre, comme Alexandre, la moindre fonction d'accusateur, n'ayant parlé ny pendant la procedure, ny pendant le iugement à aucun des Iuges; ains ayant laissé toute la conduite du procez à ceux, és charges desquels resident les accusations & actions publiques, lesquels ayants pour patron la moderation de leur Maistre, n'y ont rien apporté d'extraordinaire.

Le iugement ou plustost les acclamations proferées par l'armée Macedonienne contre Philotas, ne furent pas toutes d'une mesme sorte, ains du commencement l'assemblée apres l'auoir ouy en ses deffences, demoura toute cōye, suspenduë entre la seuerité, & la misericorde, entre ce qu'Alexandre auoit dit contre luy, & ce qu'il auoit respondu, entre la crainte d'offenser leur Roy, & de condamner l'innocent, iusques à ce qu'un des Capitaines, homme fascheux, importun, rude & esloigné de toute ciuilité, leur vint à ramenteuoir quel auoit esté l'orgueil de l'accusé en sa prosperité, combien il auoit desdaigné les Capitaines ses compagnons, & mesprisé les soldats. Ce qui eut tant de force, qu'ils s'esmeurent tout à coup cōtre celuy, duquel à l'heure mesme en leurs cœurs ils deploroient la fortune & les premiers furēt les Gardes du corps, qui pronōcerent qu'il leur falloit au mesme endroit le desmembrer de leurs propres mains. Ainsi cōme il est ordinaire en telles assemblées, à ce que peu commencerent, plusieurs respondirent, Alexandre surseist l'execution de ce tumultuaire iugement, ne se cōtentant que ce miserable, autrefois son familier, mourust d'une seule mort, ains resolu de le faire deschirer en la question, la proposition de laquelle au Conseil qu'il tint pour cēt effect, vint de ceux qui l'approchoient de plus pres; proposition reprise par les autres qui auoient



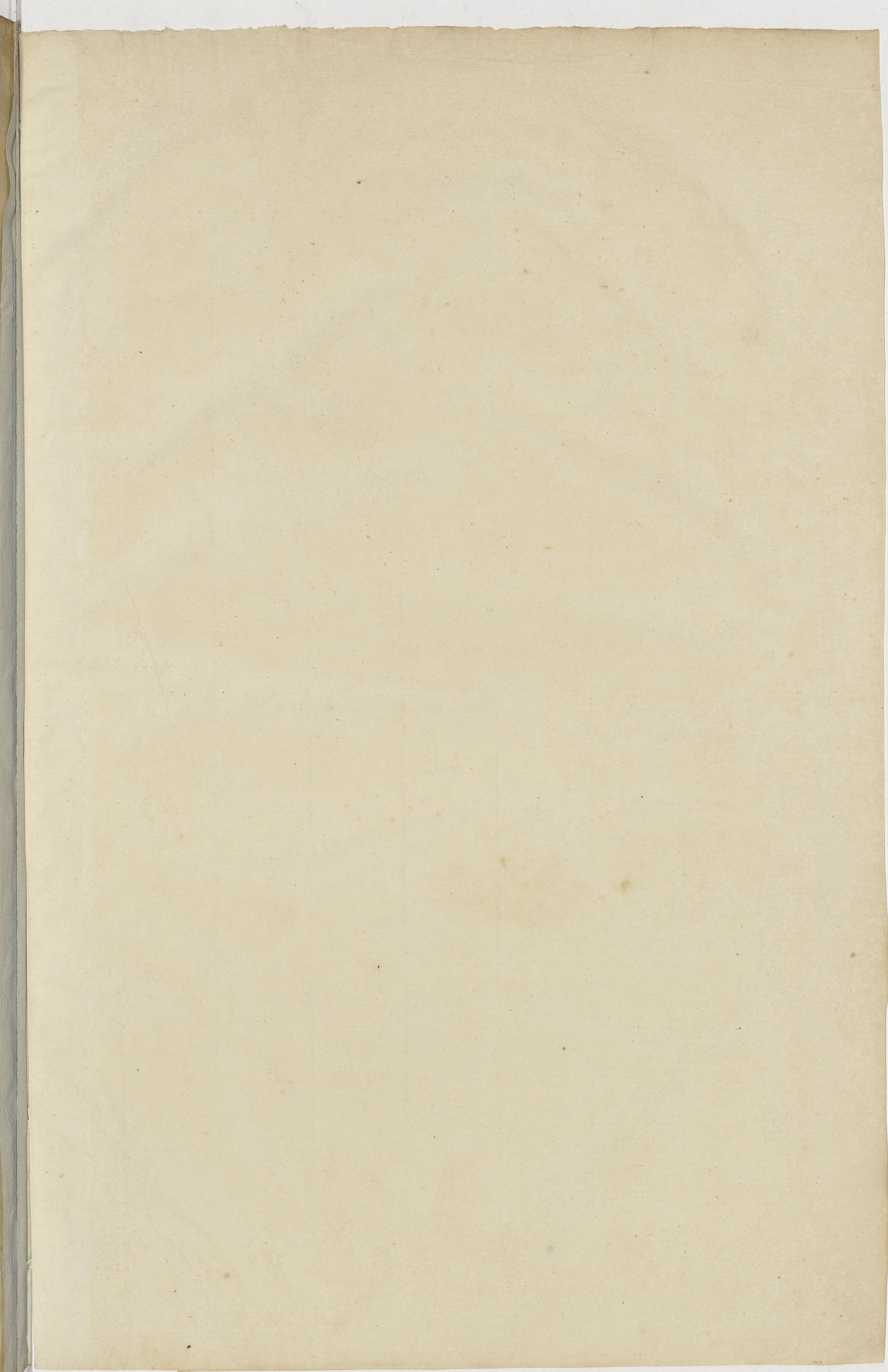
autrement opiné, ſçachant bien que leur Roy parloit par la bouche de ceux-là. Cruauté qui ternit le luſtre de tant de grâdes choſes faites par ce Prince, ſema la deſſiance entre luy & ſes principaux ſeruiteurs, & le fit depuis taloner par les haines, glaiues, & poifons des ſiës, iuſques-là que ſa vie fut attentée par de ieunes Pages (deſquels l'un eut la hardieſſe de reprocher à ſa face ce trait inhumain) & en fin fut accourcie par le poiſon. Comme la procédure au fait du Mareſchal a eſté toute autre, auſſi ie n'eſtime point qu'elle puiſſe apporter aucune enuie contre noſtre Alexandre. Des cauſes diuerſes les effets ſont diuers. Le iugement par lequel il a eſté condamné, a eſté tout d'une voix, & d'un ſeul & unique conſentement de cent cinquante Iuges, leſquels tant s'en faut qu'ils ayent eſté emportez d'aucune paſſion, ny que la memoire d'aucun ſien ſuperbe & faſcheux deportement les ait eſmeus, qu'au contraire ſes bonnes & honorables actions ont eſté ramentuës, & balancées avec les mauuaiſes: en cette balance les vnes ſe ſont trouuées treſbucher de beaucoup; enſorte toutefois que la grauité du forfait n'a point aggraué la peine, ny la qualité du crime mis ſous les pieds le reſpect de la dignité, ny l'intereſt public de deſcourir les complices de la coniuuration fait tourmenter le corps, ny ne s'eſt-on aucunement arreſté à cette ancienne maxime de Rome. Qu'ou la Maieſté eſt bleſſée, les loix n'emprunt aucune fortune de la queſtion; maxime que ſainct Iean Chryſoſtome teſmoigne auoir eſté portée de la vieille à la nouvelle Rome, qu'ad il dit, qu'ou il y a crime de leze Maieſté la dignité ne profite, & laquelle maxime s'eſt depuis ſouuent pratiquée en ce Royaume. Le genre de mort a eſté ſimple, & tel que Xenophon remarque que les Perſes tenoient pour le plus honneſte ſupplice, & duquel à cette imitation on punit parmy nous les crimes des Nobles, fors celui de leze Maieſté, au premier chef, la deſteſtation & abomination duquel l'a maintefois expoſé à vne plus rude & ignominieuſe peine. Il fut reproché ſur le fait de Philotas au Macedonien Alexandre, que ſes Capitaines tourmentez auoient ſeruy de ſpectacle aux Perſes qu'ils auoient vaincus: mais le noſtre n'a pas meſme voulu que la peine de certui-cy fuſt expoſée aux yeux de ſes ſujets, ains nonobſtant les remonſtrances à luy faire ſur la façon ordinaire, exemple & authorité de la Juſtice, il commanda (qui eſt-ce en quoy ſeulement il s'eſt entre-meſlé de cét affaire) que l'Arreſt s'executaſt dans le lieu meſme de la priſon.

L'Empereur Auguſte au 10. liure de ſa vie, ayant laiſſé par écrit, qu'il auoit rendu les corps des executez à la mort à leurs proches parents pour eſtre inhumez, ſes ſucceſſeurs ſe ſont rendus imitateurs de cette humanité, de maniere que depuis on ne les a refusé. Mais ceux des condamnés pour crime de leze Maieſté eſtoient exceptez. La façon ordinaire de la France eſt autre, & rarement tels corps ſont rendus, ains ſont expoſez en public; enſorte que la peine qu'ils ont ſouffert eſt recogneuë, à ce que telle mal plaifante & deſagreable veuë retienne par crainte ceux, que le deuoir ne peut contenir. Si en autres crimes cét exemple eſt neceſſaire ou vtile, combien dauantage en celui de leze Maieſté. Raiſon pour laquelle Rome prudemment le diſtinguoit en cét endroit des autres. Neantmoins nonobſtant cette conſideration, on n'a pas attendu qu'on demandaſt le corps du deſſunct Mareſchal, mais a eſté incontinent porté en l'Egliſe

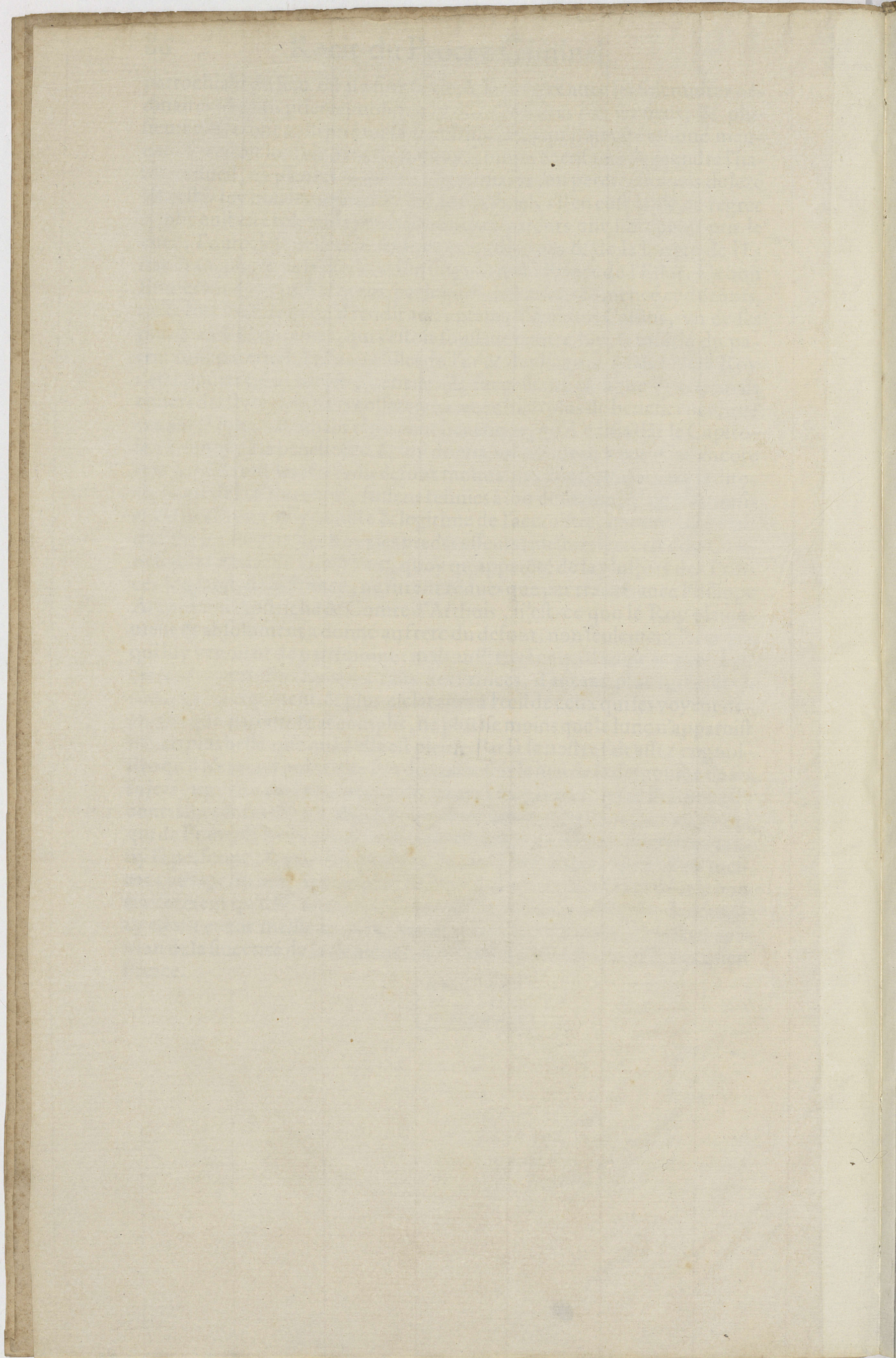


parrochiale du lieu où il a finy sa vie, & là enterré avec les solemnitez ordinaires : depuis prieres publiques y ont esté faites par les siens, & plusieurs autres ont aussi prié sur sa sepulture, sans qu'il ait esté trouué mauvais. Il n'estoit loisible dans Rome aux femmes & enfans de prendre l'habit de dueil, ny pleurer la mort de leurs marys, ou peres criminels de leze Majesté. Icy non les enfans du defunt, esquels s'il en eust laissé, ce regret public eust esté tolerable : mais ses proches parents ont librement pris le dueil. Toutes lesquelles choses sont tesmoignages & de la liberté de l'Estat François, & de la moderation singuliere du Prince de l'Estat. Ce bon Empereur Marcus Antonius, par lequel nous auons cōmencé ce discours, a esté fort loüé de ce qu'il rendit aux enfans d'Auidius Cassius, vn de ses plus grands Capitaines, qui s'estoit souleué contre luy, la moitié du patrimoine paternel, laissa aux filles de l'or & des bagues. Mais nostre Roy s'est cōporté nō à l'édroit d'heritiers & successeurs en ligne directe; mais enuers des freres heritiers collateraux, avec bien plus de beneficence, que cét anciē Prince Romain tenu pour benefique, qu'il edifia dās le Capito-le vn temple à la beneficēce, & luy donna vn nouveau nom. Car encore que par l'Arrest les terres du defunt mouuantes directement, ou indirectement de la Couronne, fussent reünies à son domaine, & que la consideration fût vn moyen iuste & legitime de l'accroistre, comme tel pratiqué par la pluspart des Roys ses predecesseurs, mesmes les terres du Connestable Comte de saint Paul, quoy qu'apparēté de la pluspart des Princes & grands de la France, ne furent rédues que par traicté avec Philippe Archiduc d'Austriche & Comte d'Arthois, si est-ce que le Roy plaine-ment & absolument a donné au frere du defunt, non seulement les terres qui luy venoient de patrimoine : mais aussi tout ce qu'il auoit acquis. Tels certes doiuent estre les biens-faits des Princes, d'autant plus agreables à ceux qui les reçoient, & plus esclatants à l'œil de ceux qui les voyent departir; que parfaits & accomplis, ne plus ne moins que la lune n'apparoist iamais plus belle que quād elle est pleine. Par là le nostre fait assez cognoistre qu'il n'entend point que son domaine soit le lieu de la despouille de ses sujets, ny vn cruel receptacle de proyes sanglantes; qu'aussi autre que contrainte & forcée n'a esté ceste condamnation. Qu'il a regret au crime qui de François ayant rendu le defunt estranger, nous a premierement rayuy sa personne, & puis à la personne la vie. Entre autres signes d'vn mesme courage du bon Antonius à l'endroit de Cassius, le principal fût le bon traictement qu'il fist aux siens. Celuy du Roy enuers la Maison de cettui-cy estant encor meilleur, nous auons grand sujet d'auoir la mesme opinion de la sincerité de sa clemence, que l'eust iadis Rome de celle de ce sien Prince.

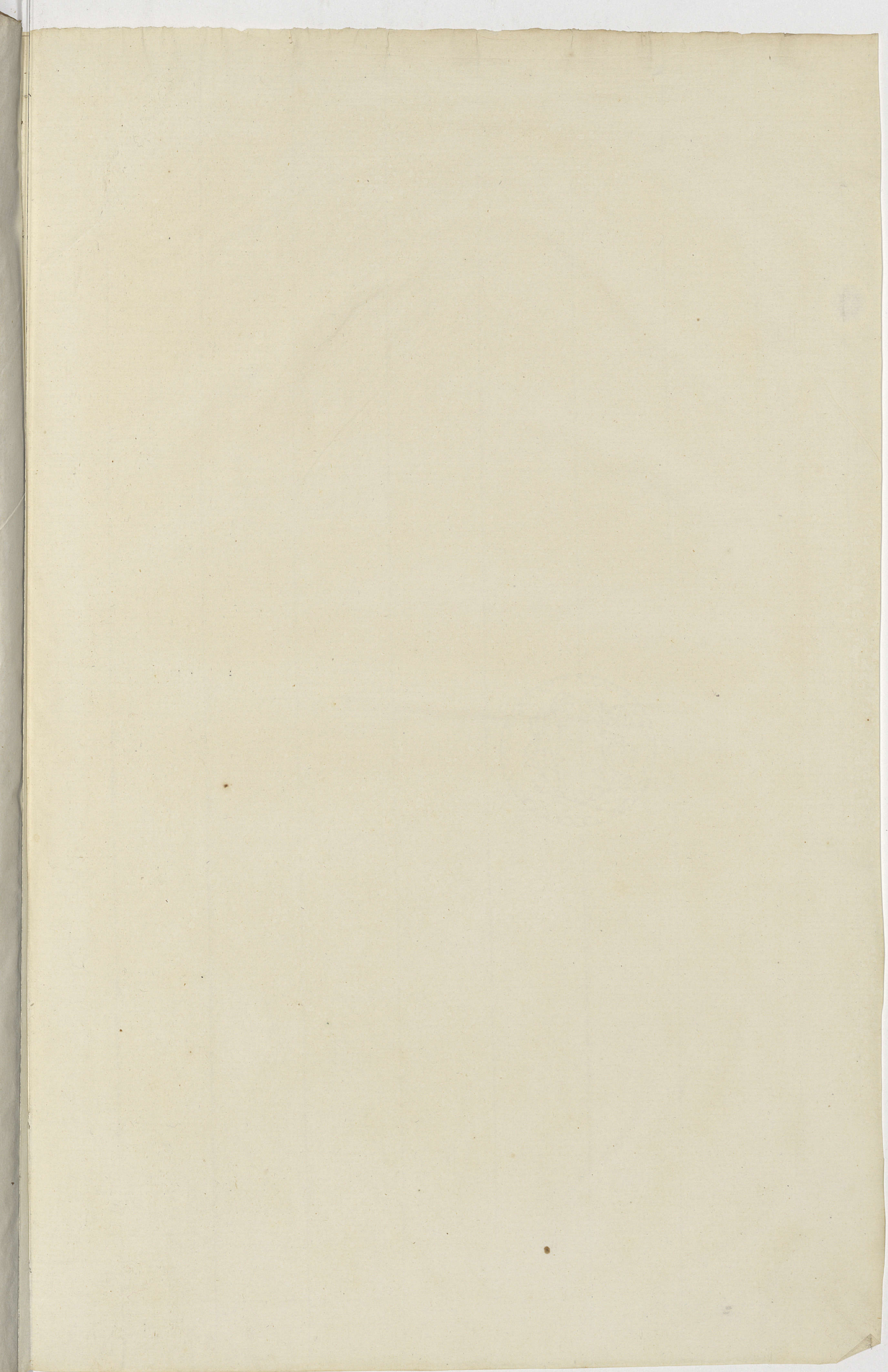




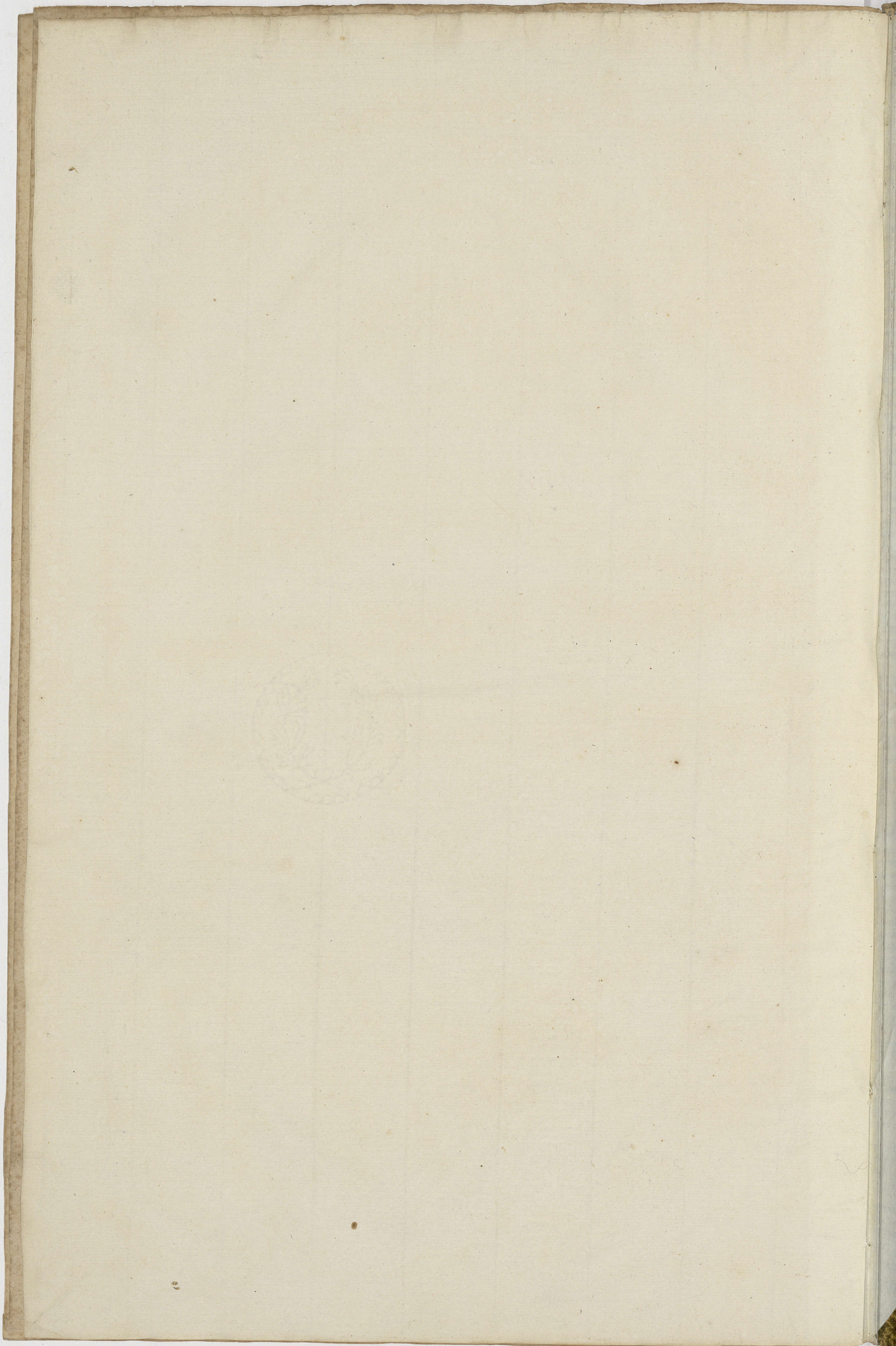




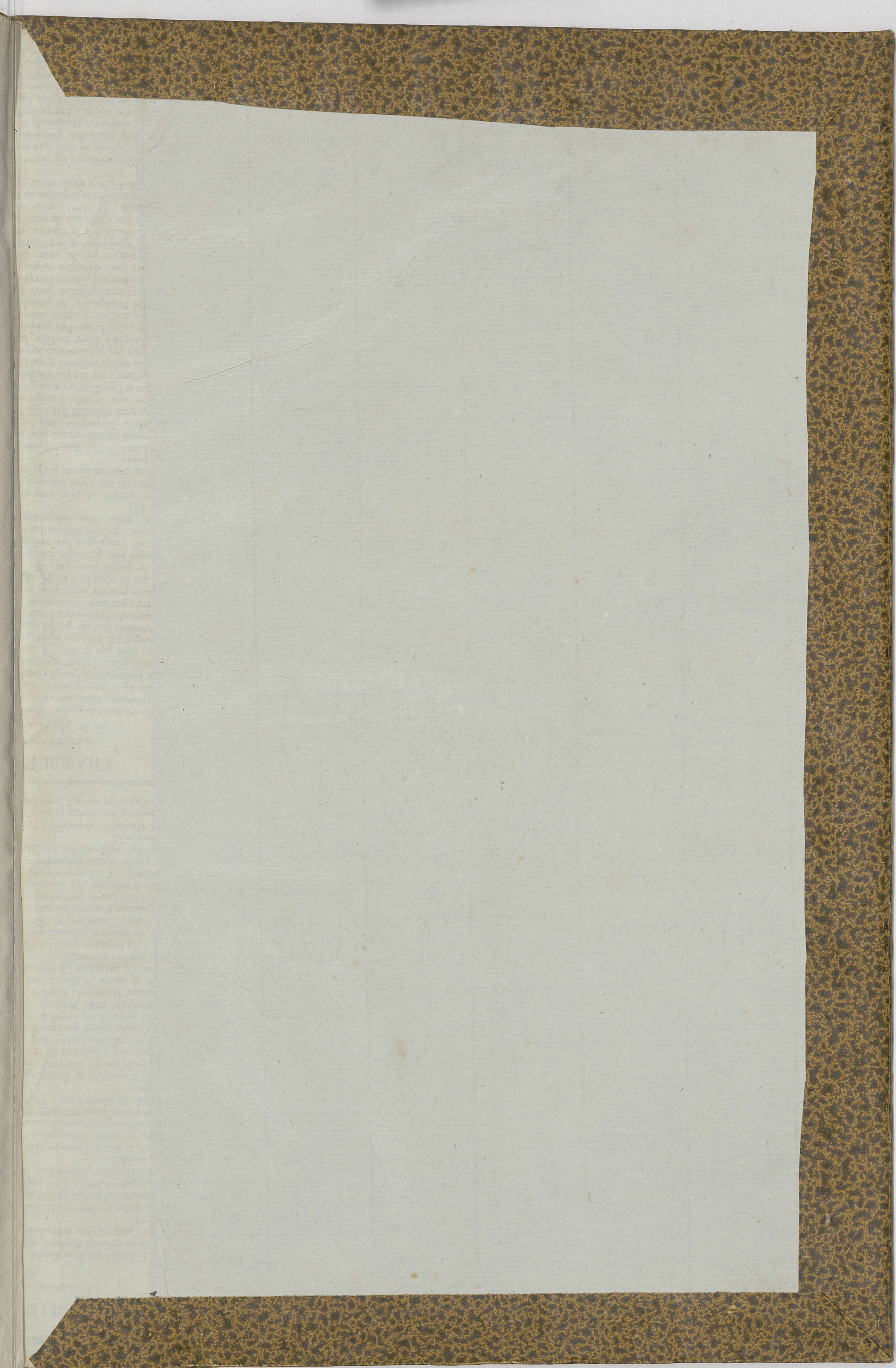


















Jacques de La Guesle, l'un des plus illustres magistrats  
qui aient honoré le Parlement de Paris, naquit en cette ville  
en 1557. Il succéda à son père dans la charge de Procureur Général au  
Parlement de Paris. C'est lui qui eut le malheur d'introduire auprès  
d'Henri 3. Jacques Clément. Indigné de cet attentat dont il fut le  
témoin, il tira son épée et en frappa Clément au visage.

La Guesle mourut à Paris le 3 Janvier 1612. il a publié  
plusieurs ouvrages. On trouve le Récit du Procès fait au maréchal  
de Biron à la fin du tome 1<sup>er</sup> de Mémoires de Philippe  
Canaye, sieur du Fresnoy. in fol. Paris. 1635.

Voyez Biogr. Univ. et Moiré, Guesle, (La)

Sur le Procès du maréchal de Biron  
(Auteurs de l'ouvrage. t. 2. p. 506 et suivantes.)

L'an mil Six cents deux, en Juillet,  
on fit ce grand Biron des faire  
tant pour le mal qu'il avoit fait,  
que pour celui qu'il vouloit faire.

Sasquies. t. 2. p. 511.

Biron fut entermé au milieu de la nef de L'Eglise St. Paul.



Charles de Gontaut, Duc de Biron  
Anselme. Grand officier. C. 7. Pag. 362.

—  
Généalogie de la maison de Gontaut.

Anselme t. 7. P. 296. — La généalogie qui se trouve  
au tome 4. P. 120 est moins ample.

Vie d'Armand de Gontaut de Biron

et de Charles de G. de Biron

(—) —

Tellier

Genève

1791

1792

1793

1794



temps, une ville des Gaules a pu avoir deux désignations chez les Romains, le site qu'occupait Divona, c'est-à-dire Cahors ne saurait être celui d'*Uxellodunum*.

Malleville, auteur d'une histoire manuscrite du Quercy, le Franc de Pompignan et de M. TAILLEFER, dans ses *Antiquités de Vézère*, ont cru trouver l'ancienne Uxellodunum dans la petite ville de Lizech. Mais les savantes recherches de Champollion aîné ont démontré que Lizech n'occupe point la place de la ville gauloise, pas plus que le Puis-de-Salut, près de Martel.

Scaliger, Justel, le père Labbe, le célèbre Damville se sont attachés à démontrer que les ruines qu'on trouve au Puis-de-Salut, sont les débris d'Uxellodunum. Mais ces auteurs n'avaient formé leurs opinions que sur des renseignemens envoyés du Quercy. C'est le texte des commentaires de César qu'il faut consulter; c'est avec ce livre à la main qu'on doit se transporter sur les lieux, où l'on prétend trouver Uxellodunum, pour découvrir que lest le rocher ou la montagne du Quercy qui, sans torturer les expressions de l'historien, présente le mieux les conditions exigées. Une juste critique commande de ne consulter les écrivains modernes, que lorsqu'ils rappellent d'anciennes traditions des chartes ou d'autres monumens relatifs à l'antique Uxellodunum.

Capdenac, situé dans le Quercy, près du Rouergue, dont il n'est séparé que par le Lot, réunit toutes les probabilités, soit par sa position, soit par les débris qu'on y trouve à chaque pas. Cette petite ville occupe le sommet d'une montagne qui forme une presqu'île. Le Lot coule dans le lieu le plus bas de la vallée, et la montagne n'est réunie à la grande chaîne dont elle est le prolongement que par un col qui n'a que 220 pieds sur la crête; au levant, dans toute la partie qui est opposée à la rivière, la montagne présente un rocher à pic, d'un marbre rougeâtre qui a cent pieds d'élévation; au midi et au couchant, l'escarpement est moins prononcé. La ville était entourée de remparts dont les vestiges se reconnaissent encore partout. Il paraît qu'ils étaient très élevés, et formés de deux enceintes séparées l'une de l'autre par une intervalle de six pieds. L'enceinte extérieure doit remonter à une très haute antiquité.

On entrait à Capdenac par cinq portes qui sont toutes à la suite l'une de l'autre et placées au bord du rocher à pic. La première est à plein cintre, les autres sont en ogive. M. le comte de Lézaï-Marnesia, préfet du Lot en 1816, frappé des rapports que présente Capdenac avec Uxellodunum, obtint du ministre de l'intérieur la somme de six cents francs, pour faire des fouilles et des recherches qui furent confiées à MM. Champollion et Delpon de Livernon. Ces deux savans archéologues trouvèrent des fragmens d'armes, d'outils, d'ustensiles, une grande quantité de poterie très fine et plusieurs vases antiques ornés de figures d'une

grande perfection. On ne saurait contester que tous ces objets ne doivent être rapportés aux Gaulois.

» Enfin, toutes les circonstances des localités, les restes des produits des arts et des Romains, un monument historique qui remonte à plus de six siècles et qui consacre une tradition bien plus ancienne; les privilèges existans encore au commencement de la révolution, tout se réunit pour faire reconnaître que si la description d'Uxellodunum, donnée par César dans le huitième livre de ses commentaires, est exacte, elle s'applique plutôt à Capdenac qu'à toute autre position de l'ancien pays des *Cadurci*.

D'autres souvenirs se rattachent encore à cette localité; il est dit que Clovis s'en empara sur les Visigoths. Waïffre, duc d'Aquitaine, y fut poursuivi par les troupes de Pepin, et pendant les ravages des Normands, les religieux de la contrée y transportèrent leurs objets les plus précieux. Dans une bulle, datée de l'an 822, le pape Paschal appelle les gouverneurs de Capdenac *ses très chers fils*.

Plus tard, cette petite ville résista aux Anglais, et ne tomba en leur pouvoir que sous le règne de Charles VI. Elle fut rachetée par le comte d'Armagnac, et ses héritiers la conservèrent jusqu'au règne de Louis XI, qui la confisqua comme tous les autres biens de Jean V. François I<sup>er</sup> la céda au duc d'Alençon, et ce dernier la vendit, en 1518, à Jacques de Genouilhac, grand maître d'artillerie.

Les habitans de Capdenac embrassèrent avec ardeur la réforme de Luther sous François I<sup>er</sup>, et plus tard, leur ville servit de place d'armes aux hérétiques. En 1614, Sully l'acheta, s'y retira après sa disgrâce, et fit réparer un ancien édifice qui porte encore le nom de château de Sully; il rendit cette place à Louis XIII après le siège de Montauban.

Capdenac, après avoir joué un si beau rôle parmi les nobles cités de la Gaule qui opposèrent une héroïque résistance au joug de l'étranger, n'offre plus aujourd'hui que quelques traces de ses antiques fortifications; on a comblé les fossés et abattu la plus grande partie des remparts pour donner plus d'étendue à un champ de foire. Les fortifications extérieures cèdent chaque jour aux bras des cultivateurs voisins; une seule tour de la citadelle est encore debout.

Pauvre Uxellodunum! tu subis chaque jour, dans toute sa rigueur, l'implacable loi de la destinée qui élève les cités comme elle fait croître le gazon dans les prairies, et, puis dans son courroux, souffle dessus pour les renverser de fond en comble. Tu n'es plus aujourd'hui qu'un petit village; le soc de la charrue a entassé vingt pieds de terre sur les tombeaux de tes guerriers. Console-toi! Veuve de ta gloire, tu es grande encore, et le voyageur qui s'arrête pour contempler dans le lointain ton noir rocher et tes vieilles tours, croit voir une aie ou la foudre brûla l'aigle et les aiglons.

M. CATLA



## CHANSON SUR LA MORT DU MARÉCHAL DE BIRON.



Le nom des Biron est encore en vénération dans une grande partie du Périgord et du Quercy. S'il faut en croire la tradition, ils se firent aimer de leurs vassaux, et les malheurs du dernier membre de cette illustre famille arrachent des larmes aux paysans périgordins. Lorsque le maréchal fut décapité à la Bastille par les ordres d'Henri IV, le bruit de sa mort se répandit dans tout le midi de la France; on oublia sa trahison, et plusieurs gentilshommes s'écrièrent dans leur indignation qu'Henri s'était conduit en bourreau qui frappe toujours, et non en roi qui pardonne. C'est à cette époque que remonte, je crois, une chanson populaire dans le Bas-Quercy et

*Lou maréchal à la Bastillo  
Seroendourmit pendent lo nêt,  
Mé feroun de brut à lo grillo  
Et toun d'un cop sé rébeillet.  
— Qual es bengut en okest'houro,  
Cridet tout naou lou gran guerrier  
Per troubla la tristo demouro  
Et lou soumel del prisounier?*

*— Soïn toun segnou, lou rey de Franco,  
Li respoundet le grand Henri.  
— Tus qu'o deffendut mo lanço!  
Tus, rey, per kal boulioi mourir!  
Benés insulta mo misero,  
Riré d'un paouré coundamnat.  
Ah! quand marchaben à la guerro  
Me promettios milo bienfat.*

*— Ai coumandat sur mar, sur terro,  
Et tous cabélias en Piémoun:*

*Disiaou que n'obio pas en guerro  
Un coumandan coumo Biroun.  
As aoublida touto la péno  
Qué pertus yeü mé soui dounat?  
Car d'in moun cor nion pa no béno  
Qué per moun rey nascé sonnat.*

*— Mé soubeni de to campagno,  
Biroun, nou l'oublidarai pas;  
Mé boulios mé vendré o l'Espagno  
Et me trahi coumo Judas.*

*— Biroun no pas trahit soun rey,*

*As escoutat la médisenço;  
Mé couparan lou cap é pey  
Seras morrit de to benjenço.*

*Ah! qué dirio moun paouré payré  
Se besio soun fil prisounier!*

*Bous aoutrés reys bous saouta gayré  
Des serbices d'un grand guerrier.*

*As aoublida touto la péno  
Qué per tus yeü mé soui dounat,  
Car din moun cor nio pa no béno  
Qué per moun rey nascé sonnat.*

le Périgord. Elle est en patois du pays; lorsqu'elle est chantée par un cœur de jeunes gens qui la répètent souvent dans leurs marches nocturnes, on ne peut s'empêcher d'éprouver un certain frémissement qui parcourt tous les membres; c'est qu'il y a dans les vieilles strophes, sur la mort de Biron, une poésie rude et sauvage qui excite l'enthousiasme.

Le 25 septembre 1835, en revenant de Bergerac, je m'arrêtai dans une auberge à Lalinde. Huit jeunes périgordins occupaient le milieu de la salle où je pris place. Le vin avait échauffé leurs têtes méridionales; un d'entre eux proposa de chanter la chanson de Biron. Ils commencèrent et, je transcrivis sur mon album les strophes suivantes:

Le maréchal s'était endormi à la Bastille pendant la nuit; mais tout à coup on fit du bruit à la grille, et il se réveilla. — Qui est venu à cette heure, cria le grand guerrier d'une voix forte, pour troubler la demeure et le sommeil du prisonnier?

Je suis ton seigneur, le roi de France, lui répondit le grand Henri. — Toi qu'a défendu mon épée! Toi, mon roi, pour qui je voulais mourir! Tu viens insulter ma misère, rire d'un pauvre condamné! Ah! quand nous marchions au combat, tu promettais mille bienfaits.

J'ai commandé sur terre et sur mer, et tes cavaliers dans le Piémont disaient qu'il n'y avait pas au monde un commandant comme Biron. Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi; car il n'y a pas une seule veine dans mon corps qui n'ait saigné pour mon roi.

— Je me souviens de tes campagnes, Biron, je ne les oublierai pas; mais tu voulais me vendre à l'Espagne et me trahir comme un autre Judas.

— Biron n'a jamais trahi son roi; tu as écouté la médisance; on me coupera la tête, et puis tu seras fâché de ta vengeance.

Oh! que dirait maintenant mon pauvre père, s'il voyait son fils prisonnier! Vous autres rois ne vous souciez guère des services de vos guerriers les plus fidèles. Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi; car il n'y a pas une seule veine dans mon corps qui n'ait saigné pour mon roi.



*E disoun qu'en fermen la porto  
Broun bescet lou grand Henri  
Floura deban sa fiéro escorto,  
Iéléou soun cur éro morri.*

*Aro, leben nous nous tous fraïrè,  
D'in lo capélo de Biroun  
Aren préga pel fil, pel payré,  
Parlou dé lor glorio bien loun.*

\* Long-temps après la mort de Biron, il fut défendu, sous les peines les plus sévères, de chanter les strophes que nous venons de transcrire. Sur la fin du règne de Louis XIV, un sénéchal de la ville de Gourdon, en Quercy, fit jeter dans ses prisons cinq bourgeois de Domme, parce qu'ils avaient chanté dans un cabaret la chanson du maréchal de Biron.

PATOIS DE MONTPELLIER AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

AUSA NOVELA. Item 4 dimars que era XI de mars, fes grand temporal daura e glucia tota la nueg davant, et puoys 4 pau après alba, fés un grand thro. Et adonc fon vist por lo ministre de la trinitat el por son conpanhon en la cambra ount josien, 4 demoni en ferma dome, vestit ab 4 mantel vermeth, cort, el una barreta negra sus la teste, montat a cal sus 4 cayssa, loqual puies del sol ma nua gran peyra que pezava entoru 42 quintal, laqual mes sotiz lo bras el yssy sen por la porta. E trenquot earrabet mots albres en los orts, dentorne descobri la gliessa, et la claustra, el hostal del dich orre, el hostal de la reclusa; e daqui sen anet por lo laor de Lavaleta, et daqui levet motas testas, et las portet otra lo les, e las escampet por los altres et por la vinhas entro pres lo luoc de Clapicis.

(Extrait du petit Thalamus de Montpellier.)

## COMBAT SINGULIER DE DEUX TROUPES D'OISEAUX SUR LES FRONTIÈRES DU PAYS TOULOUSAIN ET DU QUERCY.



Q n'était en l'an 798. Charlemagne voulut seconder le zèle du fameux Alcuin. Il envoya plusieurs évêques pour rendre la justice aux peuples de Septimanie. A leur tête marchait Leydrade, évêque et archevêque de Lyon, et Théodulfe, évêque d'Orléans. Ce dernier prélat cultivait avec succès la poésie latine, et on a conservé quelques fragmens d'un poème qu'il composa sur les divers incidens de son voyage. Le passage le plus curieux est, sans contredit, celui où il raconte un combat que se livrèrent deux troupes d'oiseaux aux extrémités du pays toulousain.

« Nous sortimes de Cahors vers la neuvième heure du matin, dit Théodulfe à un de ses amis; nous dirigeâmes notre route vers le pays toulousain. Les derniers rayons du soleil de l'automne réchauffaient encore l'air, quoique le vent du nord eût déjà fait jaunir les feuilles des arbres. Nos chevaux marchaient lentement, et nous pouvions contempler à loisir la nature qui se dépouillait de sa robe de verdure, lorsque nous entendîmes les cris d'une multitude innombrable d'oiseaux d'une

Et l'on dit que le grand Henri en fermant la porte pleura devant ses soldats; peut-être son cœur était-il affligé.

Maintenant, mes frères, levons-nous tous; dans la chapelle des Biron, allons prier pour le fils et pour le père; on parle de leur gloire bien loin. \*

BOUCHARD.

CHOSE NOUVELLE. La même année, un mardi 11 mai, après un gros temps de vent et de pluie qui avait duré toute la nuit précédente, quelques instans après l'aube, il fit un grand tonnerre. Alors, il fut vu par le ministre de la Trinité et par son compagnon, dans la chambre où ils couchaient, un démon en forme d'homme, couvert d'un manteau vermeil, court, ayant une barette noire sur la tête, monté à cheval sur une bière; lequel prit du sol une grande pierre qui pesait environ un demi-quintal; il la mit sous le bras et sortit par la porte. Il rompit et arracha beaucoup d'arbres dans les jardins des environs; il découvrit l'Eglise, le cloître, la maison dudit ordre (la Trinité) et celle de la recluse. De là, il s'en alla au lavoir de Lavalette, il enleva plusieurs toiles, les porta de l'autre côté du Lez et les jeta sur les arbres et dans les vignes, jusque près du lieu de Clapicis.

(Traduit par A. MOQUIN-TANDON.)

espèce particulière. Jamais, mon très cher frère en Jésus-Christ, vous n'avez entendu un bruit pareil. Tantôt c'étaient des sifflemens, tantôt des piolemens qui retentissaient à trois lieues à la ronde. Nous nous approchâmes d'un vaste champ entouré d'arbres de haute futaie que les combattans avaient choisi pour vaincre ou pour mourir.

« Que vous dirai-je, mon ami? Figurez-vous un nuage que pousse le vent du midi, une trombe de sable qui passe sur le désert, les tas de sauterelles que Dieu envoya pour dévorer les plantes de l'Egypte, et vous aurez une faible idée du nombre des combattans qui augmentait à chaque heure du jour. De nouvelles troupes d'oiseaux arrivaient à chaque instant, les unes du nord, les autres du midi. Enfin, les nouveaux venus ne trouvèrent plus de place sur les branches des arbres et se déterminèrent à former l'arrière-garde. Alors les chefs des deux partis s'envoyèrent mutuellement plusieurs messages; on eut dit qu'ils voulaient entrer en négociation et former quelque traité avant d'en venir à une bataille décisive. Les négociateurs parlementèrent pendant long-temps, mais ils ne purent



réussir à apaiser l'animosité générale, ni à satisfaire les prétentions particulières; toutes les fois qu'ils s'approchaient de la troupe ennemie, ils étaient accueillis par des huées si bruyantes que je croyais entendre le roulement du tonnerre.

» Enfin, les deux troupes, fatiguées de tant de négociations inutiles, donnèrent le signal du combat. Au même instant, elles fondirent l'une sur l'autre avec un tel acharnement que mon récit vous paraîtra peut-être incroyable. Mais un spectacle si extraordinaire avait attiré une infinité de témoins sur le lieu du combat, et notre bien aimé frère en Jésus-Christ, Mancion, évêque de Toulouse, était présent. Basé sur un pareil témoignage, mon récit vous paraîtra maintenant moins invraisemblable. Je vais donc vous raconter toutes les circonstances de cette bataille à jamais célèbre:

» Les combattans se précipitèrent les uns contre les autres avec cette fureur que nos rois appellent héroïsme dans leurs soldats. Ils se servaient des ailes, du bec et des griffes comme d'autant d'armes offensives et défensives. Les plumes arrachées formaient dans les airs un tourbillon que le vent disséminait; le

sang des combattans avait rougi la terre, leur ardeur guerrière s'enflammait de plus en plus, et la lutte fut longue et terrible. Elle dura pendant six jours, et les deux troupes rivales prenaient à peine quelques instans de repos, lorsque la nuit, devenue trop obscure, rendait le combat impossible. Enfin, le septième jour, cette sanglante lutte cessa, parce qu'il ne restait plus de combattans. Presque tous étaient morts sur le champ de bataille; quelques-uns seulement d'entre ceux qui étaient venus du nord, se sauvèrent par la même route qu'ils avaient suivie en venant. Les habitans des campagnes voisines, qui étaient accourus pour être témoins de la bataille, profitèrent de la dépouille des vaincus; ils choisirent parmi les oiseaux morts ceux qu'ils crurent bons à manger, et en chargèrent plusieurs charriots. »

Tel est le récit de Théodulfe, évêque d'Orléans. Ce prélat voulut sans doute raconter, sous le voile de cette allégorie burlesque, les triomphes de la race de Charles-Martel sur les princes mérovingiens d'Aquitaine et sur les Sarrasins.

HENRI BESOMBES.

#### FABRE D'ÉGLANTINE.



PRÈS que les hommes sont morts, on peut les suivre dans la route qu'ils ont parcourue péniblement pour arriver à l'accomplissement de leur destinée. Alors on juge sans amour et sans haine, et le vrai nous apparaît dans sa ravissante nudité. Ceux que nous détestions pendant qu'ils vivaient avec nous ne sont plus dès-lors nos ennemis; la haine va rarement plus loin que la tombe. Et pour nous servir d'une brillante pensée du plus grand poète de nos jours, pour avoir raison, il faut être mort.

Parmi les réputations littéraires qu'édifia le siècle dernier, il n'en est peut-être pas qui aient donné lieu à un plus grand nombre de controverses que celle de Fabre-d'Églantine; les uns le proclamèrent le seul et digne héritier de Molière, les autres l'attachèrent au pilori de la plus acerbe critique. Est-il impossible de faire à sa mémoire une juste part d'éloges et de blâme? C'est ce que nous essaierons dans cette courte notice biographique.

Fabre-d'Églantine naquit le 28 décembre 1755, aux environs de la petite ville de Limoux, dans le département de l'Aude<sup>1</sup>. Son père, quoique doué d'une honnête fortune, négligea beaucoup son éducation première, et au sortir de l'enfance, il avait à peine une légère teinture des premiers élémens de la langue latine. Livré à lui-même, libre de tout assujétissement, le jeune Fabre parcourut les villes voisines, et s'y livra aux plus extravagantes folies qui indisposèrent toute sa famille contre lui. Pour éviter le courroux de son père, il prit le parti

de se faire comédien; et, avec toute l'audace du jeune homme exalté, il partit pour la Suisse, joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles; mais le succès ne seconda pas son attente. Dégouté d'une profession qui n'offrait aucun aliment à son ambition naissante, il tourna ses espérances vers la littérature qu'il avait déjà cultivée.

Fabre-d'Églantine connaissait plusieurs arts d'agrément qui facilitent toujours les débuts d'un jeune homme dans le grand monde. Il peignait avec un talent remarquable; quelques gravures d'une étonnante perfection prouvaient qu'il se servait encore mieux du burin que de la plume, et, pour comble de bonheur, il chantait à ravir; on ne cessait de vanter ses heureuses dispositions pour chacune de ces professions, et toutes lui promettaient un heureux avenir. Mais le titre d'homme de lettres flatta davantage son imagination, et il s'adonna entièrement à la littérature.

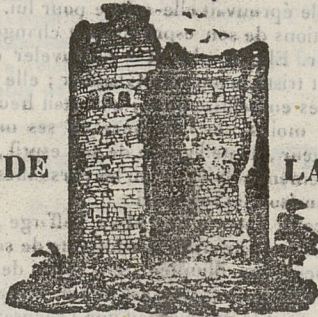
En 1771, il publia un épître en vers sur l'étude de la nature, qui concourut pour le prix de l'Académie française. Quelque temps après, il remporta le prix du discours à l'Académie des Jeux-Floraux, et reçut une églantine d'or. Ce triomphe, obtenu au milieu d'une réunion des plus brillantes, l'enorgueillit tellement qu'il ajouta le nom de cette fleur à son nom de famille, et se fit appeler dès-lors Fabre-d'Églantine.

Le front ceint de son laurier poétique, l'esprit occupé de mille projet: plus chimériques les uns que les autres, il quitta définitivement le théâtre et se rendit à Paris avec son portefeuille garni de plusieurs pièces: tragédies, comédies, drames et opéras-comiques. Intrigant par caractère, il vit

<sup>1</sup> Presque tous les biographes le font naître à Carcassonne. Mais des documens sûrs attestent qu'il vit le jour près de Limoux.



# L'ECHO DE VESONE



BULLETIN DE

LA DORDOGNE.

Ce Journal paraît, en temps ordinaire, deux fois la semaine, les mardi et samedi; pendant les Sessions des Chambres, trois fois, les mardi, jeudi et samedi, et il publie les séances vingt-quatre heures avant l'arrivée à Périgueux des Feuilletons de Paris.

PRIX : 26 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois et 7 fr. pour trois mois.

On s'abonne, à Périgueux, chez F. DU PONT, imprimeur de la Préfecture, chez les Libraires et les Directeurs des postes et des arrondissements; à Paris, à la Librairie-Correspondance de DESTILLERES et C., rue St-Marc, 21; — et chez MM. LEPelletier-Bourgoïn et C., direct. de l'Office-Correspondance, rue N.-Dame-des-Victoires, 18, chez lesquels on reçoit des annonces pour l'Echo.

Politique, Administratif, Littéraire, Commercial et Judiciaire.

## NOUVELLES DU DÉPARTEMENT.

PÉRIGUEUX, LE 14 FÉVRIER 1840.

### RÉSOLUTION SUR LA LÉGION-D'HONNEUR.

On se rappelle que la chambre des pairs avait adopté, l'année dernière, la résolution de M. Mounier au sujet de la légion-d'honneur. La chambre des députés avait à se prononcer sur cette question, qui arrive un peu tard, et lorsque l'ordre est déjà bien malade par le scandaleux abus qu'on a fait des décorations. La discussion a notamment révélé que le ministère intérimaire a distribué en un mois et demi 966 croix. C'est M. Teste lui-même, le garde-des-sceaux actuel, qui a divulgué cette monstrueuse profusion d'une distinction qui, de ce pas, eût en quelques années chamarré toutes les poitrines françaises.

La chambre des pairs a voulu qu'à l'avenir les nominations dans l'ordre ne pussent avoir lieu, hors le temps de guerre, que dans la proportion des extinctions. C'est une nomination sur deux extinctions qu'elle admet.

La commission de la chambre des députés s'était prononcée pour la limitation du nombre, et fixait ce nombre à 600 par an.

La chambre a préféré le système de la résolution. Il ne sera donc nommé à l'avenir qu'un membre de la légion d'honneur sur deux extinctions, hors le temps de guerre et pour faits de guerre.

La chambre a, en outre, adopté deux importantes mesures. A l'avenir, toutes les nominations seront individuelles; l'ordonnance sera publiée, et portera les motifs de la nomination.

Voilà du moins un hommage éclatant rendu à la publicité. Les nominations ne se feront plus dans l'ombre. Il faudra des motifs, et ces motifs, quels qu'ils soient, pourront être examinés et discutés. Il y a longtemps que nous avons émis ce vœu, et nous le croyons de nature à relever un peu les nominations à venir. La presse départementale pourra, à ce sujet, rendre d'immenses services en ne laissant passer aucune nomination sans en enregistrer les motifs. Ceux-là seuls qui ne devraient leur décoration qu'à l'intrigue ou à des complaisances coupables pourraient se plaindre de cette publicité. Ceux, au contraire, qui auront bien mérité du pays et qui auront de véritables droits à cette distinction, ne pourront qu'être flattés de cette sorte de consécration publique de leurs titres et de leurs droits dans le département même qu'ils habitent ou qui les a vus naître.

Quand on donnait la croix à tout venant, et sans être obligé de rendre compte des motifs, tout le monde

pouvait aspirer à cette distinction et espérer de passer inaperçu dans la foule. On s'était, du reste, habitué à ne plus rechercher les motifs des nominations, qui étaient d'avance frappées de ridicule ou accueillies avec indifférence.

La loi qui vient d'être rendue a aussi, outre le mérite d'avoir corrigé une partie des abus, celui de faire la censure de l'ancien système. — Avoir consenti à supprimer une partie des moyens de corruption du gouvernement, et avoir consacré, il y a peu de jours, qu'il y avait quelque chose à faire pour notre régime électoral, c'est, selon nous, avoir fait un pas dans la voie de la réforme; c'est plus que nous n'attendions de la chambre actuelle.

La pétition réformatrice de la ville de Périgueux se couvre de nombreuses signatures, grâce au zèle de quelques citoyens dévoués qui la portent à domicile. Elle sera envoyée à Paris, au comité Lafitte, le 18 du courant.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler aux personnes qui ont fait signer dans leurs localités une manifestation semblable, que toutes les pétitions doivent être arrivées à Paris avant le 20 du courant au plus tard.

Le cours gratuit du nouveau système métrique ouvert à l'école normale mourra avant d'être né, faute d'auditeurs. Il paraît que jeudi dernier il ne s'y est rendu que huit personnes.

M. Rapet, justement découragé de son isolement, a remis la première leçon à samedi prochain, bien décidé, s'il n'est pas plus heureux, à renoncer à un projet aussi louable que désintéressé, et qui était digne d'un accueil plus intelligent de la part de notre population.

M. Bouilhac, sous-préfet de Bergerac, a installé le 11 de ce mois le comice agricole de Vétines.

Nous recevons de M. Barbezant une lettre justificative au sujet de l'événement arrivé au sieur Maivier. L'abondance des matières nous force à la remettre à notre prochain numéro.

Un accident, dont les suites pouvaient être plus funestes encore, est arrivé mercredi dernier sur la route de Bergerac à Lalinde. La diligence a versé au lieu appelé Borie-Basse, à cet endroit où la route vient d'être refaite à cause des travaux du canal. De tous les voyageurs, un seul a été blessé: c'est un homme qui se trouvait sur l'impériale, et dont la jambe, placée contre des morceaux de fer tranchants, a reçu une grave blessure.

Dans le courant de cette semaine, le ministère doit enfin présenter à la chambre un projet de loi sur la refonte des monnaies de billon, et sur la refonte des pièces de 15 et 30 sous. Cette opération, devenue si urgente, aura pour résultat de compléter l'unité du système décimal pour la

circulation des monnaies, et de remplacer des pièces grossières et effacées par des pièces gravées avec plus de soin et frappées avec plus de précision. C'est afin de rechercher les meilleurs moyens de gravure et de frappe qu'une commission, composée d'artistes et de savants, s'est rendue, l'été dernier, à Londres. Les nouvelles pièces seront d'un, de deux et de cinq centimes.

Nous recevons une lettre de M. Brou-Lageneste, maire de St-Mayme, qui nous signale M. Bersac, instituteur primaire de sa commune, comme ayant ouvert depuis plus de deux mois un cours gratuit élémentaire du nouveau système métrique.

A M. le Rédacteur de l'Echo de Vésone.

Périgueux, le 9 février 1840.

Monsieur,

Je viens de lire dans votre numéro du 6 février les éloges et encouragements que vous promettez aux instituteurs qui ouvriront dans leur commune un cours gratuit élémentaire d'application du nouveau système métrique.

Je vous remercie, monsieur, de vouloir bien me faciliter, par votre journal, la mission que depuis long-temps je cherche à remplir.

Mais, permettez-moi de vous le faire observer, vous êtes dans l'erreur quand vous attribuez au sieur Félix, qui n'a commencé qu'en février, l'honorable initiative.

Au mois de novembre 1839, sur l'avis que je leur en donnai, plus de cinquante instituteurs communaux avaient déjà, et d'avance, répondu à votre appel, et je suis heureux de pouvoir vous en donner l'assurance, le zèle de ces instituteurs ne s'est pas ralenti un seul instant. L'indifférence des ouvriers, dans les campagnes, est la seule cause du peu de résultats obtenus jusqu'ici dans quelques communes.

Cependant, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1840, plusieurs instituteurs sont parvenus à triompher de cette insouciance fatale, et ont attiré dans leur école un grand nombre d'ouvriers. — L'instituteur Chambon, qui joint le zèle au savoir, avait, depuis le mois de juillet 1839, demandé à ouvrir son cours gratuit.

Si vous le désirez, monsieur, je pourrai vous communiquer les nombreux rapports que j'ai reçus sur ces différents cours.

Agréz, etc.

L'inspecteur des écoles primaires de la Dordogne, LAFFOREST, licencié ès sciences.

## NOUVELLE CAUSE CÉLÈBRE.—AFFAIRE GLANDIER.

Tulle, 3 février.

Un profond mystère plane encore sur le drame terrible qui vient de s'accomplir à Glandier. M. Laffarge est mort victime, dit-on, d'un attentat longuement et habilement combiné. Mais la jeune femme sur laquelle sont dirigés en

## CHANSON SUR LA MORT

du maréchal BIRON.

Le nom de Biron est encore en vénération dans une grande partie du Périgord, de l'Agenais et du Bas-Quercy, et les malheurs du dernier membre de cette illustre famille arrachèrent des larmes au paysan périgourd.

Lorsque le maréchal fut décapité à la Bastille par les ordres de Henri IV, le bruit de sa mort se répandit bientôt dans tout le midi de la France; on oublia sa trahison pour ne se rappeler que des services signalés que l'intrépide guerrier avaient rendus à sa patrie et à son roi; et plusieurs gentilshommes s'écrièrent, dans leur indignation, que Henri s'était conduit en bourreau qui frappe toujours, et non en roi qui pardonne. C'est à cette époque que remonte une chanson populaire dans le Bas-Quercy, l'Agenais et le Périgord. Elle est en patois du dialecte de Bergerac ou de ses environs: lorsqu'elle est chantée par un chœur de jeunes gens qui la répètent dans leurs marches nocturnes, on ne peut s'empêcher d'éprouver un certain frémissement qui parcourt tous les membres; c'est qu'il y a dans les vieilles strophes pégrigourdines, sur la mort de Biron, une poésie rude et sauvage qui excite l'enthousiasme.

Elle est encore chantée de nos jours sur les bords de la Dordogne, du Drot et de la Vézère. M. B\*\*\* l'a recueillie de la bouche même de huit jeunes Périgourdins qui, au mois de septembre 1835, la chantaient à table dans une auberge de Lalinde, et l'a publiée, en 1838, dans la *Mosaïque du Midi*, t. 1<sup>er</sup>, p. 156.

Voici les strophes de cette chanson :

Lou maréchal à lo Bastillo  
S'ero endormit pendent lo net,  
Més feronn del brat à lo grillo  
E tout d'un cop se réveillat.  
— Qual es bengut, en d'quest'hourò,  
Cridet tout nati lou grand guerrier,  
Per troubla la tristo demoïro  
E lou soummel del prisonnier?

— Souñ touñ seignou lou rey de Froneço,  
Li respondet le grand Henri:  
— Tus qu'as bien défendat mo lanço!  
Tus, rey, per kal boulioi mouri!  
Bénès in-alta mo misero,  
Riré d'un paouïre coondamnât.  
Ah! quand machaben à la guerro  
Me prometios mïlo bienfât.

— Ay coumandat sur mar, sur ferro,  
E tous cabaliés, en Piémoun,  
Bisions que n'obio pas en guerro  
Un coumandan coumo Biron.  
As aubida touto la péno  
Que per tus yeù ne sonet doonat?  
Car din mouñ cor n'io pas nò beno  
Que per mouñ rey n'ascé sonnat.

— Me soubent de to compaignio,  
Biron, nou l'oublidrai pas;

Més bonliás m'è vendrè à l'Espagno  
E m'è trahi coumo Judas.  
— Bifouñ n'io pas trahi souñ rey,  
As escoutat la médisenco;  
Més couparah lou cap, e pey,  
Seras mortit de to benjenco.

Ab! que dirio mouñ paouïre payré  
Sé sobio souñ fils prisonnier!  
Bous aùtres reys bous soutias gayré  
Dés serbices d'n grand guerrier.  
As aubida touto lo péno  
Que per tus yeù me sonet doonat,  
Car din mouñ cor n'io pas nò beno  
Que per mouñ rey n'ascé sonnat.

E ditoun, qu'en fermen lo porto,  
Bironn bésèt lou grand Henri  
Pioura deban sa fiéro escorto,  
Bèlèu souñ cor èro mortit.  
Aro, lebèns-nous, nous tous fraïrés,  
Din lo capèlo de Biron.  
Anen prégea pel fils, pel payré,  
Parloun dé louz glorio bien louz.

On sait en Périgord et en Quercy que, même long-temps après la mort de Biron, il fut défendu, sous les peines les plus sévères, de chanter les strophes que nous venons de transcrire. Sur la fin du règne de Louis XIV, un sénéchal de la ville de Gourdon, en Quercy, fit jeter dans ses prisons cinq bourgeois de Domme;



ce moment d'affreux soupçons ne serait-elle pas, elle aussi, une autre victime destinée à succomber sous le coup de quelque épouvantable vengeance? Les investigations de la justice, que l'accusée aurait pu fuir et qu'elle a provoquées elle-même, arriveront-elles jusqu'à la vérité à travers tous les faits opposés et contradictoires qui se heurtent et se détruisent l'un l'autre : c'est ce qu'il est impossible de prévoir encore. Mais au milieu des sentimens si divers que cet événement a soulevés dans la localité, entre ces accusations qui se dressent si prématurément et ces dévouemens qui les repoussent avec toute l'énergie de l'amitié et de la conviction, n'est-il pas juste au moins que les faits ne soient pas dénuaturés ou méconnus?

« Douée de tous les charmes de l'esprit, d'une rare et profonde intelligence, d'agréments infinis, Marie C. tient à des familles placées dans les plus hautes positions de la société, et, s'il faut en croire ce qui circule à ce sujet, il est dans l'origine de sa famille maternelle une circonstance qui projette sur son berceau l'éclat d'un haut rang, la protection la plus élevée qu'on puisse invoquer aujourd'hui.

« M. Laffarge épousa au mois d'août dernier la personne dont nous parlons, fille d'un colonel d'artillerie.

« Une année déjà avant son mariage, Mlle C. avait inspiré une vive passion à un jeune homme qu'elle aimait tendrement aussi, et cet amour réciproque que le respect avait toujours contenu, devait être couronné par un mariage que tout rendait, de part et d'autre, convenable. Aussi les deux familles avaient-elles consenti à cette union, et déjà des pourparlers s'engageaient pour en hâter l'accomplissement, lorsque Mlle C. apprit que le jeune homme auquel elle allait donner sa main subissait l'influence d'une liaison coupable qui ne lui laissait plus de liberté et menaçait de compromettre son avenir. Dès lors elle dut renoncer à un cœur qui ne pouvait être entièrement à elle, et dans une dernière entrevue avec M. Laffarge elle lui déclara qu'il ne devait plus songer à elle. Depuis ce jour elle ne le revit plus.

« Ce fut alors que M. Laffarge fut présenté à la famille C. Il conçut le projet de demander Mlle C. en mariage : et quelques amis conduisirent cette négociation si rapidement, que, dix-sept jours après, le mariage fut conclu.

« Bientôt il fallut quitter Paris. La jeune femme, accoutumée à la vie brillante de la capitale, élégante, vive, spirituelle comme elle l'était, dut sans doute faire un bien pénible retour sur elle-même en se voyant désormais abandonnée à un homme dont les façons et le caractère portaient fortement empreint le cachet des petites villes de province. Elle espérait du moins trouver dans sa résidence de Glandier quelques distractions, quelque société qui pût adoucir et préparer une aussi brusque transition de la vie parisienne à celle qui lui était désormais destinée.

« Les époux arrivèrent à Glandier le 15 août.

« Mme Laffarge n'y trouva qu'un manoir vieux et délabré dont le triste et sombre aspect devait encore augmenter la mélancolie de son âme. La société qu'elle y rencontra n'était pas davantage faite pour elle. Aussi, presque tout le jour, elle était seule chez elle, enfermée... Ce fut dans ces momens d'isolement et de désespoir que, cédant à l'exaltation fébrile qui la dévorait, elle écrivit à son mari une lettre dont l'accusation s'empare aujourd'hui comme d'une preuve accablante.

« L'original est entre les mains du procureur du roi; en voici le sens : « Charles, je vous demande pardon à genoux de vous avoir trompé. J'en aime un autre, il n'a de commun avec vous que le nom; il est beau, aimable, spirituel, en un mot, tout le contraire de ce que vous êtes. Je ne voudrais pas recevoir un amant dans votre maison, cependant je serai adultère malgré vous et malgré moi. Lorsque je vous ai épousé, je croyais qu'une femme plus heureuse m'avait ravi son cœur, j'ai cédé à un dépit d'amour. J'ai été cruellement déabusée : il m'avait suivie, je l'ai vu à un balcon en face de notre hôtel, à Orléans; vous ne vous êtes pas aperçu que, pendant toute la route, un pistolet armé était appuyé sur ma tempe; j'espérais qu'un cahos le ferait partir, car le courage me manquait. J'ai aussi pris du poison, j'en porte toujours sur moi, c'est une manie de famille. A Uzès, j'ai encore revu celui que j'aime, je ne puis vivre avec vous. Donnez-moi le déguisement d'une de vos paysannes, vous jetterez mon manteau dans vos précipices, et vous direz que je me suis noyée.

parce qu'ils avaient chanté, dans un cabaret de cette première ville, la chanson du maréchal.

(Extrait de la Mosaïque du Midi, par J. B. M.)

TRADUCTION DE LA CHANSON.

1. Le maréchal Biron s'était endormi à la Bastille pendant la nuit; mais tout à coup on fit du bruit à la grille, et il se réveilla. — Qui est venu à cette heure, cria le grand guerrier d'une voix forte, pour troubler la demeure et le sommeil du prisonnier?

2. Je suis ton seigneur, le roi de France, lui répondit le grand Henri. — Toi qu'a défendu mon épée! Toi, mon roi, pour qui je voulais mourir! Tu viens insulter ma misère, rire d'un pauvre condamné! Ah! quand nous marchions au combat, tu promettais mille bienfaits.

3. J'ai commandé sur terre et sur mer, et tes cavaliers, dans le Piémont, disaient qu'il n'y avait pas au monde un commandant comme Biron. — Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi; car il n'y a pas une seule veine dans mon corps qui n'ait saigné pour mon roi.

4. Je me souviens de tes campagnes, Biron, je ne les oublierai pas; mais tu voulais me vendre à l'Espagne, et me trahir comme Judas. — Biron n'a jamais trahi son roi; tu as écouté la médisance; on me coupera la tête, et puis tu seras marié de ta vengeance.

5. Oh! que dirait maintenant mon pauvre père, s'il voyait son fils prisonnier! Vous autres rois ne vous souciez guère des services de vos guerriers les plus fidèles. — Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi; car il n'y a pas une seule veine dans mon corps qui n'ait saigné pour toi.

6. Et l'on dit que le grand Henri, en fermant la porte, pleura devant ses soldats; peut-être son cœur est-il marié! — Maintenant, mes frères, levons nous tous; dans la chapelle de Biron, allons priez pour le fils et pour le père : on parle de leur gloire bien loin.

« Cette lettre, reçue par son mari et communiquée à sa belle-mère, ne fit sans doute qu'une légère impression sur leur esprit; peut-être parvinrent-ils à calmer l'exaltation de la jeune femme, ou elle-même, revenue à des sentimens plus réfléchis, comprit-elle qu'il lui fallait accomplir ses devoirs avec résignation et courage. Toujours est-il que, peu de temps après l'envoi de cette lettre, une tendre intimité était rétablie entre Mme Laffarge, son mari et sa belle-mère. Des lettres écrites à cette époque témoignent de la vive passion qu'elle avait inspirée à son mari et des sentimens d'affection qu'elle éprouvait elle-même pour lui.

« Les dispositions de son esprit avaient changé avec celles de son cœur. Elle se plaisait à renouveler en quelque sorte le vieux et triste manoir de Glandier; elle en dirigeait avec son mari les embellissemens; elle était heureuse, elle le paraissait du moins, et l'élégance de ses manières, la bonté de son cœur, l'intelligence de son esprit, lui avaient créé des attachemens solides parmi les personnes qu'elle recevait dans la maison de son mari.

« Ce fut à cette époque que Mme Laffarge, s'oubliant tout entière pour ne penser qu'aux intérêts de son mari, lui donna une procuration illimitée, en vertu de laquelle il pouvait disposer de sa dot. Et c'est peu de temps après cet acte que se placèrent le premier fait que l'accusation signale.

« Voici à quelle occasion :

« M. Laffarge, dont les affaires étaient menacées d'une crise prochaine et inévitable, vint au mois de septembre à Paris, pour solliciter un brevet en faveur d'une découverte importante qu'il venait de faire, et pour contracter un emprunt que sa position rendait nécessaire, et dont la procuration de sa femme devait faciliter la réalisation.

« Au moment où son mari partait pour Paris, madame Laffarge lui présente un portrait, et le déchirant en sa présence : « Aujourd'hui, c'est fini, je suis revenue de mes égaremens, mon affection pour vous commence. » Avant ce départ, il lui importait d'avoir le testament de son mari en sa faveur. Ce qui avait suivi le mariage était peu propre à l'y décider; elle parvint à l'amener à ce but. « Mon ami, lui dit-elle, on ne sait pas ce qui peut arriver; voici le testament que j'ai fait pour vous, il faut que vous en fassiez un semblable pour moi. » Vaincu par cette feinte tendresse, cet ingénieux exemple, le malheureux se hâte de souscrire à ce fatal désir.

« Durant son séjour à Paris, M. Laffarge écrivit à sa femme plusieurs lettres dans lesquelles se retrouvent les plus tendres manifestations d'un amour passionné. Sa femme lui répondait exactement.

« Dans une de ces lettres elle lui annonce l'envoi de quelques gâteaux qui sont faits à Glandier; elle en a conservé de semblables, et tel jour, à telle heure, il faut qu'à Paris et à Glandier se fasse une sorte de repas sympathique dans lequel de part et d'autre on mangera les gâteaux en pensant aux absens. Deux seules personnes, c'est l'ordre de la lettre, devront manger les gâteaux envoyés à Paris; c'est M. Laffarge et « la sœur bien-aimée » de Mme Laffarge, celle à laquelle l'unissent les liens de l'amitié la plus tendre.

« M. Laffarge, au jour et à l'heure dits, le 16 décembre, mange un de ces gâteaux, et peu de temps après des douleurs se font sentir et des vomissemens se manifestent.

« C'est là, selon les esprits impatientes d'accuser, la première tentative d'empoisonnement qui devait amener plus tard cette terrible catastrophe.

« Il obtient un brevet d'invention qui faisait l'objet de son voyage à Paris. Sa pensée vole vers sa femme, il se réjouit de pouvoir l'entourer des jouissances du luxe et de la fortune. Il a hâte de revenir auprès d'elle. Mais les gâteaux avaient dérangé sa santé. Arrivé chez lui, les douleurs recommencent, elles s'accroissent chaque jour. On prépare pour le malade des tisanes, mais elles ne font qu'ajouter à la violence du mal. La jeune femme veut éloigner de sa chambre sa mère et sa sœur, c'est elle qui veut lui dispenser tous les soins, et quels soins! Chaque hoisson qu'elle présente lui cause d'atroces douleurs. Et lorsque son mari repoussait la boisson perfide, où elle disait avoir mis de la gomme, c'est avec des caresses qu'elle l'imposait à sa répugnance. On appelle un des médecins les plus distingués du pays, ami du malade. Celui-ci ne pouvant croire à un empoisonnement, cherche à découvrir les symptômes d'une maladie. Dominé par cette pensée, il veut reconnaître ceux du vulvulus. A cette déclaration, la figure de la femme s'illumine de joie. Le médecin s'éloigne, alors le système d'empoisonnement se poursuit avec une énergie nouvelle; le poison est servi à la victime sous toutes les formes, dans les tisanes, jusque dans les flanelles qui étaient employées à des frictions. 150 grammes d'arsenic avaient été pris chez les pharmaciens des environs. L'analyse d'un seul lait de poule, conservé par la sœur, a fait découvrir une dose suffisante pour empoisonner plusieurs personnes.

« Tels sont les détails qui ont cours dans le public : pour l'honneur de l'humanité aussi bien que dans l'intérêt de l'accusée, puisse l'odieuse s'en affaiblir au grand jour des débats.

« L'infortuné a vu son sort sans pâlir, il a supporté ses maux avec la résignation d'un chrétien, et il a pardonné à celle qui paraissait lui donner la mort, en échange du bonheur qu'il avait rêvé pour elle.

« Au milieu de tous ceux que préoccupe si vivement cette effroyable affaire, amis ou ennemis qui s'agitent, défendent ou accusent, Mme Laffarge est seule calme et confiante. Les amis qu'elle avait su fixer autour d'elle ne l'ont point abandonnée, et une jeune fille qu'elle aimait plus particulièrement a demandé la faveur de partager sa captivité et de rester près d'elle dans les prisons de Tulle.

DICTIONNAIRE politique, encyclopédie, du langage et de la science politiques par les notabilités de la presse et du parlement, 40 livraisons. à 50 c., Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 14 bis.

Notre siècle est éminemment le siècle de la politique. La politique se mêle à tout aujourd'hui, aux idées, aux intérêts, aux sentimens. Un livre qui résume les élémens constitutifs de cette science que, désormais, il n'est plus permis à personne d'ignorer, a donc une utilité tout à la fois actuelle et générale. Aussi, le DICTIONNAIRE POLITIQUE, dont les 10 premières livraisons contiennent plus de quatre cents articles rédigés avec le talent, la

conscience et l'élévation que l'on devait attendre de ses rédacteurs, compte-t-il déjà plusieurs milliers de souscripteurs. — Ces 10 livraisons forment un vol. in-8 Jésus vélin, et renferment la matière de 4 vol. in-8 ordinaires. Prix du vol., 5 fr. A toutes ses autres conditions de succès, le DICTIONNAIRE POLITIQUE joint, comme on le voit, l'avantage d'un extrême bon marché. (123)

## EXTERIEUR.

ANGLETERRE. — Londres, 9 février.

### MARIAGE DE LA REINE VICTORIA.

C'est aujourd'hui que le mariage doit être célébré; nous ne recevons que mercredi au plus tôt le compte-rendu de la cérémonie. En attendant, voici quelques détails préliminaires :

Les libéraux de Windsor, en votant une adresse à la reine au sujet de son mariage, ont oublié de parler de son mari. Le maire les a convoqués de nouveau pour réparer cette inadvertance.

M. Wynn, le célèbre graveur, a exécuté un portrait en profil de S. M. qui est de la plus frappante ressemblance. Il a un peu moins d'un quart de pouce de diamètre. Le métal est en or pur, et quand on l'examine à la loupe, les traits apparaissent très délicatement dessinés. S. M. a été si enchantée de cette œuvre d'art en miniature, qu'elle a ordonné de frapper immédiatement cent de ces médailles, qui seront montées sur des bagues d'or pour être offertes en cadeau aux personnes de distinction le jour de la cérémonie du mariage. Le profil est entouré de l'inscription *Victoria regina*.

— La Gazette de Londres du vendredi 7 février contient un paragraphe ainsi conçu :

« Bureau de la guerre, le 8 février : S. M. a nommé S. A. R. Francis-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, chevalier de l'ordre de la Jarretière, feld-maréchal dans l'armée. Sa commission sera datée de ce jour 8 février 1840.

— On écrit de Douvres, le 6, au Standard :

« Je m'empresse de vous annoncer que le prince Albert de Saxe-Cobourg est arrivé ici cette après-midi, à quatre heures, avec son père le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha et sa suite, à bord du bateau à vapeur de S. M. Ariel. Lorsque l'Ariel est entré dans le port, la multitude qui encombrerait les quais a accueilli le prince avec des transports d'enthousiasme. Les cris de : Vive la reine ! vive le prince Albert ! ont retenti de tous côtés. En débarquant, le prince a été reçu par une garde d'honneur du 50<sup>e</sup> régiment, et une salve d'artillerie s'est fait entendre sur les hauteurs de l'ouest. S. A. R. s'est rendue immédiatement, en calèche découverte attelée de quatre chevaux, à l'hôtel d'York, où le maire de Douvres et les notables l'attendaient pour la complimenter. »

### NOUVELLES D'ORIENT.

S'il faut en croire les nouvelles d'Alexandrie du 17, que publie un journal anglais, le *Morning-Advertiser*, Mehemet-Ali se croit sérieusement menacé et se prépare à la guerre. Il inspecte les deux flottes. Sa marine se compose de 50 voiles entre lesquelles se trouvent 20 vaisseaux de ligne. En ce moment il lève une milice qui sera forte de 80,000 hommes. On dit qu'il peut disposer pour la défense des côtes de 150,000 Bédouins. Il va faire passer à Ibrahim un renfort considérable de troupes arabes. Tels sont les renseignemens que dit avoir reçus la feuille anglaise.

### PRISE DE MATAMORAS.

On lit dans le *Courrier de Bordeaux* du 8 février : « L'importante nouvelle de la prise de Matamoras acquiert une plus grande probabilité par l'article suivant, que nous traduisons du *True-American* de la Nouvelle-Orléans.

« Le schooner *Coline* est arrivé en 70 heures de Galveston. Le capitaine Huchcock rapporte qu'il était arrivé à Austin, par la voie de San-Antonio, un courrier apportant la nouvelle de la prise de Matamoras par les fédéralistes, sous le commandement du capitaine Jordan, successeur de Rosas.

« On avait aussi appris, dit-il, qu'une révolution sanglante ayant eu lieu à Mexico, le général Bustamente avait été déposé. L'étendard du fédéralisme flottait sur toutes les villes du Mexique par où avait passé le courrier porteur de cette nouvelle inattendue.

« Les lettres particulières confirment aussi la nouvelle de la prise de Matamoras. L'affaire a eu lieu du 10 au 13 décembre, et, ce dernier jour, la ville est tombée au pouvoir des fédéralistes. L'expédition était bien organisée et elle marchait sur Tampico. »

### NOUVELLES D'AFRIQUE.

On lit dans une lettre d'Oran du 22 janvier, publiée par le *Toulonnais* :

« Nous avons été attaqués, hier 22, par l'ennemi, qui était au nombre de 5,000 cavaliers et une assez faible partie de fantassins. Cette troupe s'est ruée sur nos avant-postes; aussitôt les troupes de la garnison ont pris les armes, et nous nous sommes portés à leur défense. L'artillerie a fait merveille avec de la mitraille qui dispersait les groupes d'ennemis. Les Arabes se sont retirés ayant éprouvé d'assez fortes pertes; nous n'avons eu que quelques hommes blessés; comme je rentre très fatigué, je ne peux vous donner de plus longs détails. Par le prochain courrier vous aurez une narration complète et exacte. »

## INTÉRIEUR.

PARIS.

11 février. — Dans l'après-midi, le roi a travaillé avec M. le ministre des finances.

Le roi a reçu dans la soirée M. l'ambassadeur de Sardaigne, MM. les ministres de Suède et de Danemarck, l'abbé-gat du pape, M. le général Pajol et M. de Bondy.

— Lord Granville a remis hier matin au roi une lettre annonçant que sa cour avait reçu communication de la no-



mination d'un nouvel ambassadeur.

Cette lettre, en exprimant le regret que la reine a éprouvé de voir le général Sébastiani éloigné de Londres, contient en même temps l'assurance que son successeur ne peut qu'être honorablement accueilli par le cabinet britannique.

— M. le duc de Broglie est arrivé à Paris.

— La commission pour la dotation de M. le duc de Nemours a entendu aujourd'hui M. le ministre des finances, qui, après avoir présenté quelques explications, a déposé au sein de la commission les budgets du domaine privé pendant les années 1831 et 1832.

— On signe en ce moment à Strasbourg une pétition contre la dotation demandée pour le duc de Nemours.

— On assure que M. Dupin veut déposer une proposition ayant pour objet la révision du procès du maréchal Ney. On sait que l'honorable député a depuis long-temps contracté l'engagement moral d'obtenir cette révision. Nous ne pouvons que l'encongrer dans cette résolution nationale et glorieuse.

— On lit dans le *Moniteur parisien* :

« Il est inexact qu'une proposition relative au haptème de M. le comte de Paris ait été faite au conseil municipal par M. le préfet de la Seine, ainsi que plusieurs journaux l'avaient annoncé. »

— M. Hennequin est mort aujourd'hui à trois heures, à l'âge de cinquante-deux ans.

— M. le comte Lanjuinais, pair de France, devait présider, il y a quinze jours, en sa qualité de chef de bataillon, le conseil de discipline du 5<sup>e</sup> bataillon de la 10<sup>e</sup> légion de la garde nationale; mais, ce jour, il écrivit au capitaine de vouloir bien le remplacer, la séance de la chambre des pairs ne devant finir qu'à six heures. A cette audience, le capitaine-rapporteur fit des réserves contre M. le chef de bataillon Lanjuinais. Avant-hier, il devait encore présider le conseil de discipline, mais une seconde lettre est adressée au capitaine, et le prévient que M. Lanjuinais, obligé d'aller au concert de M. le duc d'Orléans, ne pourra se rendre au conseil.

Sur les réquisitions de M. le capitaine-rapporteur, et par suite des réserves par lui prises à la quinzaine précédente, M. le chef de bataillon a été mis en jugement audience tenante. Le capitaine-rapporteur n'a pas trouvé les excuses de M. Lanjuinais suffisantes, et a conclu à la condamnation; il a allégué que, vérification faite, il avait acquis la certitude que la séance de la chambre des pairs annoncée par M. de Lanjuinais ne s'être terminée qu'à six heures, avait ce jour-là été levée à quatre heures.

Le conseil, conformément aux conclusions de M. le capitaine-rapporteur, a condamné, par deux jugements séparés, M. le chef de bataillon à 2 fois 5 fr. d'amende.

#### REVENUS DES PRINCES EN 1695.

Dans une histoire récente de Louis XIV se trouve cette note sur le budget de 1695 :

« Le roi a augmenté ce qu'il donnait à messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri pour leurs menus plaisirs. Ils n'avaient chacun que cinq cents livres par mois, M. le duc d'Anjou aura présentement deux mille livres par mois, et M. le duc de Berri douze mille livres par an. Monseigneur le duc de Bourgogne a trente-six mille livres par an, et le roi lui a offert de les augmenter. Il a dit au roi qu'il en avait assez; que si par la suite il en avait besoin, il prendrait la liberté de le lui dire. »

#### LA RUSSIE SE DÉFENDANT D'INTRIGUER EN FRANCE.

« La Presse publie la note suivante, que ce journal dit lui avoir été communiquée :

« Des bruits de nature à porter atteinte à la dignité du gouvernement russe ont circulé à la suite de l'arrestation de M. Charles Durand, rédacteur du *Capitole*; ces bruits ont été assez légèrement accueillis, et, ce qui paraît étrange, par des personnes que la haute position qu'elles occupent aurait dû prémunir contre des nouvelles si peu fondées. Justement choqué de ce scandale, le représentant russe attendait qu'une interpellation lui fût faite à ce sujet par le cabinet français, pour repousser les odieuses insinuations dirigées contre la Russie. Ces interpellations n'ayant pas eu lieu, M. de Medem a reçu de son gouvernement l'ordre de déclarer au maréchal Soult que le gouvernement russe exigerait que l'on publiât les papiers que l'on prétendait avoir trouvés chez M. Durand, et que l'on rendit publiques les accusations malveillantes contre la Russie; il ajouta que le gouvernement russe n'avait jamais descendu à des expédients réprouvés par la saine politique, et n'a jamais subventionné aucun journal dans un but aussi répréhensible; qu'il pouvait y avoir divergence d'opinions entre les deux pays; mais que la Russie avait trop le sentiment de sa force et de sa dignité pour vouloir recourir à des intrigues basses et déloyales. M. le président du conseil a répondu : Qu'il n'avait jamais eu le moindre doute sur la loyauté du cabinet russe, et qu'il n'avait rien trouvé qui pût l'autoriser à croire à de pareils bruits. »

« Il est vrai que M. Ch. Durand, lorsqu'il rédigeait le *Journal de Francfort*, recevait un léger secours qui lui a été alloué sur sa demande pour insertions de rectifications; il paraît même que d'autres gouvernements lui avaient accordé à la même époque des secours à peu près semblables; mais depuis que M. Ch. Durand a quitté la rédaction du *Journal de Francfort* et depuis la fondation du *Capitole*, le gouvernement russe déclare n'avoir eu avec lui aucune relation ni directe ni indirecte. »

Nous voyons avec plaisir, mais non pas sans étonnement, le gouvernement russe chercher un refuge dans la publicité contre les soupçons qui planent sur lui. C'est un bel hommage rendu aux institutions d'un pays libre et à la loyauté française, que cet appel fait par un gouvernement despotique aux jugemens souverains de l'opinion. Que devient la toute-puissance de l'empereur Nicolas, lorsqu'il est obligé d'exposer ses actes dans un journal et de justifier sa conduite comme le plus humble fonctionnaire d'une monarchie constitutionnelle et comme un simple citoyen ?

#### CHAMBRE DES PAIRS.

Présidence de M. PASQUIER.

Séance du 11 février.

La chambre des pairs a discuté le projet relatif à la répartition des sommes versées par le gouvernement d'Haïti. La commission avait proposé sur l'art. 5 un amendement portant, qu'en cas d'un retard de paiement de la part du gouvernement d'Haïti, la France ferait aux intéressés les avances nécessaires.

Cet amendement, combattu par M. le ministre des finances et par M. Gasparin, a été vivement appuyé par MM. d'Harcourt et Charles Dupin.

La chambre a rejeté l'amendement à une faible majorité et voté l'ensemble de la loi au scrutin secret.

#### CHAMBRE DES DEPUTES.

Présidence de M. SAUZET.

Séance du 10 janvier.

L'ordre du jour appelle la discussion de la résolution de la chambre des pairs, relative à l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Carné se rallie aux motifs qui ont déterminé M. Mounier à formuler sa proposition. En temps de guerre, il est impossible de limiter le nombre des décorations : en temps de paix, la situation est bien différente. Trop d'abus peuvent alors se commettre pour que l'on ne s'efforce pas d'y obvier.

M. de Carné demande, en terminant, pourquoi le ministère n'a pas rendu une ordonnance sur la matière, dans l'intervalle des sessions.

Aucun autre membre ne demandant la parole dans la discussion générale, la chambre passe à la discussion des articles.

TITRE 1<sup>er</sup>. De la composition et de l'organisation de l'ordre.

« Art. 1<sup>er</sup>, adopté par la chambre des pairs.

« Le nombre des membres de la légion-d'honneur demeure limité conformément à l'art. 2 de la présente loi. »

« Art. 2, adopté par la chambre des pairs.

« A partir de la promulgation de la présente loi et jusqu'en 1850, il ne pourra être fait dans les divers grades de l'ordre de la légion-d'honneur qu'une nomination sur deux extinctions.

« Cette disposition sera suspendue en temps de guerre. »

La chambre propose de remplacer ces deux articles par l'article suivant :

« A partir de la promulgation de la présente loi, il ne pourra être fait, dans les divers grades de la légion-d'honneur, que six-cents nominations par an, savoir :

« 2 nominations de grands-croix, 3 de grands-officiers, 10 de commandeurs, 45 d'officiers, 540 chevaliers. Total, 600. »

« Néanmoins, les nominations que le gouvernement aurait chaque année laissées en réserve, pourront être reprises par lui les années suivantes.

La limitation portée au présent article sera suspendue en temps de guerre et pour faits de guerre.

M. Dusolier appuie le principe de l'art. 1<sup>er</sup>. Il voudrait que l'on posât des conditions d'admission; il lui semble surtout que les fonctionnaires de l'ordre administratif sont trop facilement décorés.

Par exemple, dit-il, sur 85 préfets, 84 étaient légionnaires au 1<sup>er</sup> janvier 1838, et il est probable qu'aujourd'hui la décoration brille sur la poitrine de tous. Or, un très petit nombre d'entre eux seulement comptaient, au moment de leur promotion, 25 ans de fonctions d'une nature quelconque.

Il sera sans doute répondu que les préfets sont assez haut placés pour avoir pu tous mériter la croix par des services distingués.

Eh bien, alors je descendrai d'un degré dans la hiérarchie administrative, et je demanderai si des 182 sous-préfets qui en juillet 1830, et des 142 qui au 1<sup>er</sup> janvier 1838 étaient membres de l'ordre, il y en avait 30 seulement qui fussent fonctionnaires depuis vingt-cinq ans. Non, sans doute; et de là cette conséquence que les neuf dixièmes d'entre eux auraient nécessairement rendu à l'état des services distingués. En vérité, messieurs, l'administration aurait eu dans tous les temps la main bien heureuse; et il y a lieu de s'étonner qu'elle n'ait pas déjà plus d'une fois invoqué cette statistique de décorations, dont chacune représenterait d'éminents services, comme une récompense victorieuse et sans réplique aux doutes souvent élevés sur l'importance et l'utilité des fonctions de sous-préfet.

Je pourrais, en me rapportant à d'autres classes de fonctionnaires, vous faire voir que le même abus s'y renouvelle dans des proportions diverses, et dans tous les cas assez scandaleuses, pour que cette prodigalité ait été qualifiée de malheur public par un des plus illustres chanceliers de l'ordre. Eh bien, cela n'aurait pu avoir lieu, si le nombre des décorations avait été limité; car alors le gouvernement aurait été obligé de comparer, et de n'accorder qu'aux plus dignes.

L'orateur se prononce surtout pour la publicité et la limitation du nombre.

La restauration, poursuit l'orateur, fit par ses ordonnances plus que le gouvernement actuel ne voudrait faire par la loi : car si elle ne limita pas le nombre des simples légionnaires, elle établit au moins un maximum pour chacun des autres grades de l'ordre. A la vérité, messieurs, elle l'excéda bientôt. Et malgré la résistance qu'opposèrent à cette prodigalité quelques ministres courageux, malgré l'ordonnance du 18 avril 1822, qui défendait de faire plus d'une nomination sur deux extinctions, la restauration légua à la révolution de juillet 12,000 légionnaires de plus qu'elle n'en avait elle-même reçu de l'empire.

Enfin le gouvernement actuel n'a pas reculé devant cet exemple : et, quoiqu'il ait eu à disposer tous les ans de nombreuses vacances qui s'opéraient incessamment par extinction dans cette légion (on pourrait dire cette armée) de 42,000 décorés, il en est venu, en moins de neuf ans, à augmenter lui-même l'ordre de près de 10,000 membres.

L'orateur défend ici le système de la commission qui a le mérite de mettre un terme à la prodigalité du gouvernement en fait de décoration.

Veillez remarquer en effet, dit-il, que 600 croix par an, si on y ajoute celles qui peuvent être conférées en temps de guerre et pour faits de guerre, c'est environ deux décorations par jour; que comme sur 50,000 membres de l'ordre il en meurt 1,100 dans une année, ces 600 décorations répondent à peu près aux extinctions que subiraient annuellement 30,000 légionnaires, et que l'ordre ne dépassait pas ce nombre en 1814, après les grandes guerres de Napoléon. Ne craignez pas, messieurs, que ce soit trop peu de 600 croix; car la chambre des pairs n'en rendait pas tout-à-fait autant de disponibles par l'article 2 de sa résolution. Ne craignez pas d'affaiblir le gouvernement, car la restauration ne souffrit certes aucun dommage lorsque ses ministres ne donnaient que 49 croix en 1817; environ 70 en 1818, 130 en 1819, etc. Un illustre maréchal ne considéra pas non plus et n'affaiblit pas le gouvernement de juillet, lorsque pendant huit mois d'administration, en 1832 et en 1834, il ne laissait conférer en tout que 89 décorations.

N'augmentez donc pas, messieurs, le nombre que votre commission propose; car s'il était susceptible de critique, ce serait moins pour être trop faible que pour être trop élevé, mais gardez-vous surtout de ne pas consacrer le principe de la limitation du nombre, si vous voulez véritablement, comme je n'en doute pas, restaurer la légion-d'honneur.

Je vote pour l'art. 1<sup>er</sup> de la commission.

M. Passy, ministre des finances déclare qu'à son avis la rédaction de la chambre des pairs est préférable à celle de la commission. En pratiquant le système de la chambre des pairs, on obtiendra un plus grand nombre d'extinctions. D'un autre côté, il y a, dit-il, un véritable inconvénient à fixer le nombre des décorations que l'on pourra décerner; si ce système est adopté, les personnes qui désiraient la croix formuleraient infailliblement leurs demandes en raison des vacances existantes; mais si l'on préfère le système de la chambre des pairs, la limite sera plus efficace : le chiffre étant plus incertain, plus vague, le gouvernement pourra apporter une réserve plus grande dans la collation des décorations.

M. Ardaillon. Je demanderai à M. le ministre quelles sont les garanties des extinctions. (Bruit.)

M. Pascalis prononce quelques paroles dans le même sens que M. le ministre des finances.

M. Teste. On nous demande quelles seront les garanties des extinctions : on n'a pour cela qu'à demander au gouvernement de publier tous les ans le tableau des extinctions et celui des nominations, on saura de cette manière à quoi s'en tenir. Le procédé est bien simple, et c'est cette considération qui nous décide à adopter la rédaction de la chambre des pairs, dont on ne pourra pratiquer le système qu'à la condition de publier les deux tableaux dont je viens de parler. Le système de la commission présente d'ailleurs un inconvénient qu'il est facile d'apercevoir; supposez un ministère qui agisse dans les limites posées par la commission : qu'est-ce qui l'empêchera de décerner, dès les premiers temps de son existence, les six cents décorations dont il pourra disposer? Impossible qu'il agisse avec cette précipitation s'il est tenu d'attendre deux extinctions avant d'accorder une croix.

M. le ministre rappelle à ce sujet que, sur 1,600 et quelques décorations décernées l'année dernière, 287 ont été décernées par le 15 avril et 966 par le ministère intérimaire, qui n'a duré qu'un mois et demi. (Longue et bruyante interruption.)

M. Piscatory. La véritable garantie, c'est la publicité des motifs qui ont fait décerner une récompense qui a conservé un grand prestige, malgré les nombreux abus qui nous ont été imprudemment signalés tout à l'heure. (M. Teste s'agite sur son banc.)

Je proposerai l'amendement suivant : « Toute nomination sera rendue publique par l'insertion au *Moniteur* et au *Bulletin des Lois*. L'ordonnance pourra être motivée. »

M. le président. C'est un amendement à l'art. 1<sup>er</sup> du projet de la chambre des pairs.

M. Teste. La publicité est, comme le pense l'honorable préopinant, la meilleure et la plus efficace des garanties; je m'étonne, en conséquence, qu'il ait pu trouver imprudent le peu de publicité que j'ai donné tout à l'heure... (Très bien). L'époque dont j'ai parlé tout à l'heure renferme le 1<sup>er</sup> mai, c'est-à-dire l'occasion des distributions les plus abondantes.

Un membre. Vous faites aussi un amendement.

Le premier paragraphe de l'article de la commission est mis aux voix et rejeté. (Le rejet de tous les articles s'ensuit.)

M. le président. La chambre revient à l'article 1<sup>er</sup> du projet de la chambre des pairs.

Cet article est mis aux voix et rejeté.

« Art. 2 (qui devient article 1<sup>er</sup>). A partir de la promulgation de la présente loi, et jusqu'en 1850, il ne pourra être fait dans les divers grades de l'ordre de la légion-d'honneur qu'une nomination sur deux extinctions.

« Cette disposition sera suspendue en temps de guerre.

M. Dusolier propose de supprimer ces mots : « Et jusqu'en 1850. » (Non appuyé.)

Le premier paragraphe de l'article est mis aux voix et adopté. (Bruit.)

M. Dusolier propose d'ajouter au premier paragraphe : « Et pour faits de guerre. »

Le § 2 est enfin adopté dans les termes suivants :

« Cette disposition sera suspendue en temps de guerre et pour faits de guerre. »

L'article entier est mis aux voix et adopté à une faible majorité.

« Art. 2. (Système de la chambre des pairs.) Sauf les exceptions ci-après déterminées, nul ne pourra être admis dans la légion-d'honneur qu'au grade de chevalier et ne pourra être promu à un autre grade qu'après avoir passé quatre ans dans le grade immédiatement inférieur. »

La chambre adopte préférentiellement à cet article l'article suivant de la commission : « Nul ne sera, dans aucun cas, admis dans la légion-d'honneur qu'au grade de chevalier, et le légionnaire ne pourra, sauf les exceptions ci-après déterminées, être successivement promu aux autres grades »



qu'après avoir passé quatre ans dans le grade immédiatement inférieur.

« Art. 3. Sauf les exceptions ci-après déterminées, nul ne pourra être nommé chevalier s'il n'a vingt ans de services civils ou militaires.

« Chaque campagne sera comptée pour deux années de service, en sus du temps de service effectif. »

Le projet de la chambre des pairs portait en outre : « Le temps de service dans les colonies sera compté pour le double de sa durée. » (Bruit)

M. Bugeaud propose d'introduire le paragraphe suivant entre les deux paragraphes de l'article :

« Les officiers et soldats pourront être promus après 14 ans de service. »

Je pense, dit l'honorable membre, qu'il y a une distinction à faire entre les services civils et les services militaires.

M. Duchâtel. Le grand mérite de l'institution qui nous occupe est précisément de les avoir tous confondus.

Quand on demande 20 ans de service on écarte toutes les personnes qui ont rendu des services depuis 1830. (Bruit.) Jusque en 1830, le gouvernement ne pouvait récompenser que les services rendus sous la restauration. (Mouvement.)

Un membre. Mais la loi a prévu le cas de services distingués.

M. Duchâtel. Est-ce à dire que l'exception dominera la règle ?

M. Jacqueminot. Je demanderais à M. le général Bugeaud, à propos de son amendement, pourquoi les sous-lieutenants et lieutenants ne seraient pas aussi bien traités que les sous-officiers.

L'art. 3 est mis aux voix et rejeté. (Agitation.)

« Art. 4. Toutefois les services distingués dans les carrières civiles ou dans les armées, les actes de dévouement et les succès qui honorent la France dans les lettres, les sciences, les arts et l'industrie, pourront dispenser des conditions fixées par l'art. 2. »

Un débat confus s'engage sur la portée de cet article, après le rejet du précédent.

L'article est mis aux voix et rejeté.

« Art. 5. Les actions d'éclat mises à l'ordre du jour de l'armée ou dûment justifiées dans la marine et dans la garde nationale, ainsi que les blessures graves reçues en combattant, dispenseront des conditions de temps fixées par l'art. 2. » (Rejeté.)

« Art. 6. Les nominations seront toutes individuelles. Les ordonnances mentionneront les titres et services qui y auront donné lieu, et seront rendues publiques par l'insertion dans les huit jours de leurs dates, avec le contre-seing du ministre compétent, au Bulletin des Lois et au *Moniteur*.

Les nominations pour les services militaires seront, en outre, insérées au *Journal militaire officiel* et aux *Annales maritimes*.

L'article est mis aux voix et adopté.

M. Dusolier fait en outre adopter le paragraphe additionnel suivant :

« Le tableau des extinctions survenues dans la légion d'honneur sera également publié tous les ans. »

« Art. 7. Les conditions fixées par les art. 2, 3 et 6 ci-dessus, ne seront pas applicables aux nominations concernant les princes de la famille royale ni aux promotions concernant les étrangers admis dans l'ordre. » — Adopté.

Les articles 8, 9, 10, 11 et 12 sont rejetés.

« L'admission dans un des grades de l'ordre ne comptera que du jour de l'insertion de la nomination au Bulletin des Lois. » — Adopté.

« Art. 14. Il y aura pour chaque nomination ou promotion une réception solennelle et publique dont le mode sera réglé par une ordonnance royale. » — Rejeté.

« Art. 15. Les chevaliers prêteront, au moment de leur admission, le serment suivant :

« Je jure fidélité au roi des Français, obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois. Je jure d'être fidèle à l'honneur et à la patrie. »

« Toutefois, les étrangers admis dans l'ordre ne prêteront aucun serment. » — Rejeté. — La séance est levée.

Séance du 11 février.

A deux heures et demie la séance est ouverte. Le procès-verbal est adopté.

M. le président. Je viens remplir un pénible devoir en annonçant à la chambre la perte si regrettable qu'elle vient de faire en la personne de M. Hennequin, notre collègue. Voici la lettre par laquelle M. Victor Hennequin, son fils, m'annonce ce triste événement.

Après la lecture de cette lettre, M. Sauzet dit que les obsèques auront lieu demain, à neuf heures, à St.-Germain-des-Prés, et tire au sort la députation qui représentera la chambre en cette occasion.

M. Anisson-Duperron lit une proposition tendant à autoriser la concession de diverses routes communales.

L'ordre du jour est la suite de la discussion de la résolution de la chambre des pairs concernant l'ordre de la légion d'honneur.

La chambre s'est arrêtée à l'article 16 de la commission, ainsi conçu :

La perte de la qualité de membre de la légion d'honneur est la suite :

1° De la perte de la qualité de Français, prononcée par jugement ;

2° De la condamnation à une peine afflictive ou infamante, ou à une peine correctionnelle prononcée, en cas de crime, à raison des circonstances atténuantes ;

3° De la condamnation à une peine correctionnelle pour les délits prévus par la section 1<sup>re</sup> et les art. 402, 403, 404, 405, 406, 407 et 408 du chap. 11 du tit. 2 du liv. 3 du Code pénal ;

4° De la condamnation à une peine correctionnelle d'emprisonnement, accompagnée de la surveillance de la haute police, ou de l'interdiction des droits civiques, civils et de famille. — Adopté.

« Art. 17. Dans le cas des condamnations dont il vient d'être parlé, l'arrêt ou le jugement contiendra le dispositif suivant :

« En conséquence, N. cessera d'être membre de la légion d'honneur. » — Adopté.

« Art. 18. Expédition de tout jugement criminel ou correc-

tionnel rendu dans les cas ci-dessus contre un membre de la légion d'honneur, et devenu définitif, sera immédiatement transmise au grand-chancelier à la diligence du procureur-général ou du rapporteur, et, sur le vu dudit jugement, le grand conseil ordonnera la radiation du membre de l'ordre du contrôle de son grade. — Rejeté.

Art. 19. Les radiations des contrôles de l'ordre opérées, par suite de jugements ou d'arrêts, seront insérées dans le *Bulletin des lois*.

S'il s'agit d'un militaire en activité de service ou en réforme, la radiation sera, en outre, insérée au *Journal militaire officiel* et aux *Annales maritimes*.

La commission, après nouvel examen, propose, et la chambre prononce, le rejet de cet article.

Art. 20. Le droit de porter les insignes de l'ordre est suspendu pour les mêmes causes que celles qui suspendent l'exercice des droits de citoyen français.

Il l'est également pendant la durée des peines d'emprisonnement autres que celles de discipline ou de simple police.

Cette disposition sera insérée dans les jugements et arrêts de condamnation.

Le légionnaire qui, dans le cas prévu au présent article, porterait lesdits insignes, sera passible des peines énoncées en l'art. 259 du Code pénal, sauf l'application de l'art. 463, pour circonstances atténuantes. — Adopté.

Art. 21. L'état général des membres de la légion d'honneur, au jour de la promulgation de la présente loi, sera imprimé et distribué.

Cet état indiquera les noms et prénoms, lieux de naissance et de domicile, la profession, la nature des services et la date de la promotion des membres de l'ordre, rangés par ordre alphabétique dans chaque grade. — Adopté.

La chambre passe ensuite au scrutin. M. le président annonce que pour la prochaine séance publique la chambre sera convoquée à domicile. Demain réunion dans les bureaux, à une heure, pour l'examen du projet de loi sur les tabacs.

Voici le résultat du scrutin : Nombre des votans, 308 ; majorité absolue, 155 ; boules blanches, 158 ; boules noires, 150. La chambre a adopté. (Marques d'étonnement.)

La séance est levée à trois heures et demie.

## CORRESPONDANCE PARTICUL.

DE L'ÉCHO DE VESONE. — PARIS, 12 FÉVRIER 1840.

La commission chargée de l'examen du projet de dotation Nemours avait décidé hier, à la majorité de 6 voix contre 5, que le domaine privé était insuffisant. A la même majorité, elle avait admis le chiffre de 500,000 fr. proposé par le ministère, et elle avait ajourné sa décision sur une proposition de M. Lherbette qui tendait à restreindre la durée de la dotation. C'est aujourd'hui qu'elle a statué sur cette proposition. M. Lherbette, en désespoir de cause, demandait que la nation ne fût pas tenue de pourvoir aux besoins de M. de Nemours lorsque Dieu, dans les secrets de sa providence, jugerait à propos d'appeler Louis-Philippe à lui et de laisser M. de Nemours en possession d'une fortune de plus de vingt millions. Cette proposition n'a pas eu plus de succès que celles par lesquelles les membres de la minorité avaient cherché à établir que le domaine privé était bien suffisant, et que, dans tous les cas, il n'y avait pas lieu d'alloquer au jeune duc la totalité de la dotation demandée à son héritier. La commission conclut donc à l'adoption pure et simple du projet de loi.

On sait que M. Passy, en sa qualité de ministre des finances, a été appelé au sein de la commission de dotation pour y donner quelques renseignements sur l'insuffisance du domaine privé. Ce n'est cependant pas cette insuffisance que M. Passy s'est efforcé d'établir. Ses observations ont porté sur un tout autre ordre d'idées : M. Passy a formellement donné à entendre à la commission qu'on rencontrerait tellement de difficultés à marier les enfants du roi, qu'on ne pouvait triompher des mauvaises dispositions et des répugnances des familles princières auxquelles on s'adressait, qu'après leur présentant l'appât de dotations brillantes et de largesses nationales faites avec éclat et magnificence. Voilà ce que M. Passy a dit à la commission, et nous le défions de démentir le fait.

M. le comte Sébastiani, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Français, a été reçu par S. M. en audience de congé. S. Ex. a été introduite par le vicomte Palmerston, secrétaire d'état des affaires étrangères, et conduite par Robert Chester, maître des cérémonies. La comtesse Sébastiani a eu dans la soirée une audience de S. M. pour prendre également congé.

La commission des rentes a décidé qu'on accorderait aux rentiers qui voudraient se convertir l'option entre différents fonds.

Ils pourront choisir du 4 1/2 au pair ou donner leur préférence à un ou plusieurs fonds à intérêt plus bas, mais avec augmentation de capital.

On s'est ajourné pour discuter le titre de ces fonds et leur taux d'émission.

Ces décisions ont été prises à la majorité de 6 voix contre 5.

Le rédacteur, gérant responsable, AUG. DUPONT FILS.

A Périgueux, Imprimerie DUPONT.

## LA BANQUE GÉNÉRALE DES FAMILLES,

COMPAGNIE D'ASSURANCES MUTUELLES SUR LA VIE,

En pleine activité, demande un directeur pour la ville de Périgueux. Les remises sur les opérations sont très avantageuses. (Ecrire franco.) A la direction générale, rue de l'Echiquier, n° 34, à Paris.

(4237 — 125)

## Trésor de la poitrine. — Brevet d'invention.

Pâte pectorale et Sirop pectoral au Mou de Veau,

De DEGENETAIS, pharmacien, rue St.-Honoré, 327 ; et rue du faubourg Montmartre, 10.

Supériorité constatée par tous les ouvrages de médecine pour la guérison de rhumes, toux, catarrhes, asthmes, enrouemens, et des maladies de poitrine. — Dépositaires : A Périgueux, M. Bleyne, pharmacien ; à Nontron, M. Queyroy, pharmacien ; à Périgueux, M. Lafournerie, quincaillier ; à Bergerac, M. Labonne, quincaillier ; à Belvès, M. Joubert, pharmacien ; à Monpont, M. Lafaye-Montigny, pharmacien ; à Salat, M. Monzie-Lasserre, pharmacien.

Nota. S'adresser pour la correspondance et les envois, rue faubourg Montmartre, 10, à Paris. (858)

## Étude de M.<sup>e</sup> CHOURI,

AVOUÉ A PÉRIGUEUX.

### A VENDRE,

Une PROPRIÉTÉ appelée de Lagrange, commune de Saint-Pantaléon-d'Ans, arrondissement de Périgueux, composée de maison de maître, offices, cour, jardin, terres, prés, bois châtaigniers et taillis, vignes, champs-froids.

Où y récolte, année commune, trente barriques de vin premier crû, trente hectolitres de blé, cinquante sacs de maïs en épis, trente sacs de châtaignes, cent cinquante kilogrammes d'huile, du chanvre, etc., etc.

S'adresser pour les renseignements à M.<sup>e</sup> Desveaux, notaire à Cubjac ; et à M.<sup>e</sup> Chouri, avoué à Périgueux. (124)

### A VENDRE,

Une PROPRIÉTÉ PATRIMONIALE libre d'hypothèques, exploitée par trois paires de bœufs, assortie de vignes, terres, prés, beau bois châtaignier portant fruits, beaucoup de bois de bâtisses, bois taillis, jeunes noyers, grand nombre d'arbres fruitiers, de vastes bâtimens, nombreuses litères, plusieurs pièces d'eau garnies de poisson ; en un mot tout ce qui peut être utile à une famille, aussi nombreuse qu'elle soit.

La propriété est traversée par une route vicinale.

S'adresser sur les lieux à Laroussie, commune du Change.

On donnera toutes les facilités pour les paiemens. (88)

### A VENDRE,

Une MAISON rue du Lys, attenante à la maison de M. Ferrié.

S'adresser pour cette vente à M. Ferrié. (250)

## A vendre par suite de décès,

Un FONDS DE PHARMACIE très bien assorti, situé à Mareuil, consistant en vases, instrumens et médicamens, le tout en bon état. — S'adresser pour les conditions de la vente à M. Pindray, pharmacien ; ou à Mme veuve Brancourt, à Mareuil.

Il sera accordé les plus grandes facilités pour les paiemens. (129)

## Octroi de Monpont.

Il sera procédé le dimanche cinq avril mil huit cent quarante, à onze heures précises du matin, à la mairie de Monpont, par le maire, à l'adjudication au plus offrant et dernier enchérisseur, à titre de bail à ferme, des droits de l'octroi municipal de ladite ville, pour trois années qui commenceront le vingt-cinq avril mil huit cent quarante et finiront le quatre avril mil huit cent quarante-trois.

Les droits sont établis : 1.° Sur les boissons et liquides ; 2.° sur les comestibles.

La première mise à prix est fixée à dix-huit cents francs.

On n'admettra aux enchères que des personnes d'une moralité, d'une solvabilité reconnues, et qui, après s'être fait inscrire sur le tableau des candidats, auront obtenu du maire, quatre jours au moins avant l'adjudication, un certificat d'admission, sauf le recours au préfet.

Aucune personne attachée aux administrations civiles, aux tribunaux, ou ayant une surveillance ou juridiction quelconque sur l'administration de l'octroi, ne pourra être adjudicataire ni associée de celle qui le sera, sous peine de restitution et de tous dommages et intérêts.

Ne pourront pareillement être admis aux enchères ceux qui font commerce de quelques-uns des objets compris au tarif.

Le cahier des charges, clauses et conditions de l'adjudication, est déposé au secrétariat de la mairie, où il en sera donné connaissance à toutes les personnes qui s'y présenteront, ainsi que des renseignements qu'elles pourront désirer, tant sur le montant des produits que sur la nature et la quantité des objets qui les ont opérés depuis l'établissement de l'octroi.

Fait à la mairie de Monpont, le huit février mil huit cent quarante.

(126) Le maire de Monpont, F. LASSERVE.

## SECURITE,

COMPAGNIE

D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

AUTORISÉE

PAR ORDONNANCE ROYALE du 15 mars 1838.

CAPITAL SOCIAL : 5 MILLIONS DE FRANCS.

Les Assurances à l'étranger sont interdites par les Statuts.

S'adresser à M. DUCARPE DE LORGÈRE, agent-général pour le département de la Dordogne, rue de l'Eguillerie, n° 18, qui est aussi directeur de la BANQUE PATERNELLE, Associations Mutuelles sur la vie, Dots pour les deux sexes, Placemens Viagers et Assurances contre les chances du recrutement. (65)